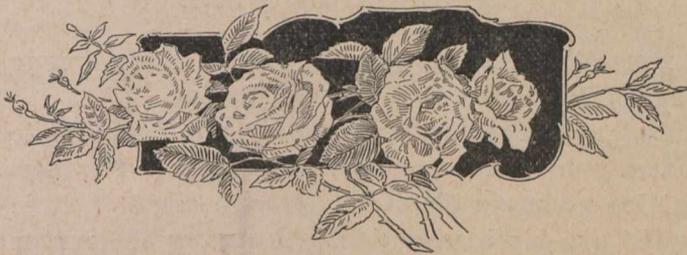




La mort d'Elisabeth, par Wm Kaulback.



UNE BELLE PAGE DE L'HISTOIRE D'YAMACHICHE

RACONTÉE PAR M. L'ABBÉ DENIS GÉRIN, CURÉ DE SAINT-
JUSTIN, A UN BANQUET DONNÉ EN L'HONNEUR DE
M. RAPHAEL BELLEMARE, LE 26 JUIN 1902,
BI-CENTENAIRE D'YAMACHICHE.

IL y a quelques années Jéhin Prume donnait un concert à Louiseville. Un de ses confrères d'une concession voisine, après l'avoir entendu, retourna chez lui tout penaud, et ne voulut plus, malgré les instances de sa mère et de ses amis, toucher son violon. En écoutant parler l'instrument sonore de l'artiste belge, il avait compris qu'il n'était pas du tout violoniste.

Après avoir entendu les discours qui ont été prononcés aujourd'hui, comme mon campagnard, je suis tenté de me taire, reconnaissant trop bien que je ne sais parler. Il n'y a qu'un engagement formel pour me décider à rompre le silence qu'il me semblerait si bon de garder.

A la demande expresse de Monsieur le Chanoine J.-B. Comeau, je dois dire quelques mots de ses prédécesseurs, ou mieux de ses ancêtres: car, nous prêtres, formons réellement une famille, la famille sacerdotale.

Paroisse privilégiée, Yamachiche a toujours eu à sa tête des pasteurs qui ont brillé par leur science et leurs vertus. Je me contente de mentionner trois noms qui doi-

vent nous être particulièrement chers: Monseigneur Provencher et Messieurs Dumoulin et Dorion.

Monseigneur Provencher ne résida que deux ans ici. Ce fut assez pour le faire connaître et aimer. Nos pères reçurent les premiers élans de son âme d'apôtre et je suis persuadé que les bénédictions célestes qu'il leur mérita ont leur prolongement jusqu'à la génération actuelle. Les paroles comme les pas d'un saint s'impreignent profondément dans les lieux qui ont le bonheur de les recevoir, et à ce compte Yamachiche doit une grande reconnaissance à celui qui fut le missionnaire par excellence du Nord-Ouest.

* * *

J'entrais à peine dans la vie quand M. Dumoulin en sortait. Mais son souvenir, gardé au fond des cœurs, amenait si souvent son nom sur les lèvres de nos parents, qu'il me semble l'avoir bien connu. Au moment de prendre possession de sa cure, M. Dumoulin arrivait des lointaines missions de la Rivière-Rouge où l'avait remplacé Mgr Provencher. Ce fait seul le recommandait à ses nouveaux paroissiens. Aimable, dévoué, généreux, il n'eut qu'un souci: travailler au bonheur et à la sanctification de ses ouailles. On a dit les sacrifices qu'il s'imposa pour l'éducation. Si Yamachiche a fourni depuis déjà longtemps des hommes qui ont fait honneur à leur famille, à cette paroisse, je puis dire au pays tout entier, c'est grâce à l'encouragement qu'il donna à l'étude, et au choix intelligent qu'il fit de ceux qu'il dirigea vers les collèges, le plus souvent à ses frais.

Non seulement ce digne prêtre s'occupait de chaque famille, mais de chaque membre de chaque famille, comme le prouve le fait suivant.

* * *

Un jour une fille vint lui confier son désir de se faire religieuse. Après l'avoir écoutée attentivement et s'être recueilli, M. Dumoulin lui dit :

— Mon enfant, tu es trop âgée et pas suffisamment instruite pour entrer au couvent. Marie-toi : tu feras des prêtres et des religieuses ; ce sera mieux.

— Mais, Monsieur le Curé, répliqua la timide paroissienne, je n'ai pas de cavalier...

— Ça ne fait rien... Connais-tu Joseph, chez Paul Bellemare ?

— Oui, mais il ne m'a jamais parlé.

— Retourne chez toi. Prie bien le bon Dieu, et tu verras, tout s'arrangera comme il faut.

Le petit Paul Bellemare fut mandé au presbytère, et, après les pourparlers d'usage, Monsieur le Curé entra dans le vif de la question.

— Que penses-tu de la petite Charlette-Gélinas, Hermine ?

— Je ne puis en dire grand'chose, Monsieur le Curé. Elle porte toujours un grand voile.

— Tu la connais quand même pour une excellente fille, et tu sais combien sa famille est respectable. Va la voir et je suis sûr qu'elle te fera une brave femme.

Des négociations menées aussi rapidement ne pouvaient manquer de réussir, et c'est bien du mariage de Joseph Bellemare, fils de Paul, et de Hermine Gélinas, fille de Charlette, que sont nés deux dignes religieuses : Sœurs Ste-Angéline Bellemare et St-Raphaël, et trois prêtres très distingués : Messieurs les curés Charles, Elzéar et Adélard Bellemare, que nous avons le bonheur de voir en ce moment au milieu de nous. Tous les enfants se sont consacrés à Dieu. Un seul a osé aborder l'état du mariage, pour, sans doute, permettre à cette famille bénie de

continuer à fournir son contingent au clergé et aux communautés religieuses.

* * *

Au risque de commettre une indiscretion, je ne puis m'empêcher d'exprimer le désir de voir se réaliser le projet que l'on prête à l'un des nôtres, d'élever un monument à la mémoire de l'homme de bien que fut l'abbé Sévère Dumoulin. Je ne vous étonnerai pas en vous disant que cette noble idée est de l'honorable juge Onésime Loranger, car on a pu se convaincre bien des fois, mais particulièrement aujourd'hui, que, malgré les succès et les lauriers cueillis le long de sa carrière qui, Dieu merci, n'est pas finie, cet illustre enfant d'Yamachiche a su conserver, dans toute sa fraîcheur, la mémoire du cœur. Ai-je besoin d'ajouter combien nous serons heureux d'aider l'honorable juge dans l'exécution de son pieux dessein!

* * *

Au courageux missionnaire du Nord-Ouest, succéda l'aumônier dévoué de la Grosse-Isle. Monsieur le Curé Dorion arrivait en effet de ce poste difficile où, au péril de sa vie, il avait prodigué les consolations de son ministère aux Irlandais victimes du terrible typhus. C'était un titre à la bienvenue. Yamachiche avait encore un apôtre.

Disparu depuis peu, Monsieur Dorion est bien connu de tous. On a apprécié et l'on n'oubliera pas sa dignité, sa douceur, sa droiture et sa gentilhommerie. Votre église dit son intelligence et ses goûts artistiques, comme votre hospice proclame sa charité.

On lui a épargné les honneurs dont il était pourtant si digne. Mais pour n'avoir pas reçu de distinctions officielles, il n'en reste pas moins une des illustrations du clergé canadien. Je ne lui ai connu qu'une ambition: faire humblement et noblement son devoir, et il l'a fait.

Monsieur le Chanoine Caron, dans son " Histoire d'Yamachiche ", a donné du regretté défunt un portrait très fidèle, si fidèle que je le prie d'agrandir son cadre et d'ajouter à l'histoire de cette paroisse, l'histoire du digne Monsieur Dorion. Pendant que les artistes travailleront le granit d'où sortira la statue de Monsieur Dumoulin, que la vaillante plume de Monsieur le Curé de Maskinongé érige aussi un monument, écrive un livre chargé de perpétuer dans les familles canadiennes, une mémoire qui, à tant de titres, mérite d'être conservée et bénie.

* * *

Quelques jours après le décès de Monsieur Dorion, j'appris la nomination de son successeur, Monsieur le Chanoine J.-B. Comeau. Connaissant bien le nouveau curé et sa paroisse, je me demandai qui je devais le plus féliciter, ou Yamachiche d'avoir monsieur Comeau pour curé, ou monsieur Comeau d'avoir Yamachiche pour cure. Avec un peu de réflexion je conclus que, comme dans les mariages bien assortis, l'époux et l'épouse étaient dignes l'un de l'autre. La bonne harmonie qui, depuis douze ans, n'a cessé de régner dans le ménage prouve que je ne me suis pas trompé. La lune de miel que l'on dit, d'ordinaire, si courte, ne semble-t-elle pas devoir se poursuivre indéfiniment (1)?

J'ai connu Monsieur le Chanoine Comeau écolier, séminariste, prêtre: toujours il a été notre modèle à tous. Aussi l'a-t-on vu de bonne heure honoré de la confiance de son supérieur et occuper des postes élevés dont le rendement si digne les vertus que vous lui connaissez et dont vous avez le bonheur de... bénéficier; j'ai failli dire abuser.

(1) Depuis que ce discours a été prononcé, M. le chanoine Comeau a été appelé à la cure de la ville de Trois-Rivières. M. le chanoine Caron, de Maskinongé, le remplace à la cure d'Yamachiche.

Je regrette d'avoir à taire beaucoup de choses que je pourrais citer à l'éloge de votre curé. Avec sa grande humilité, il m'a supplié de ne pas parler de lui. Il a été mon maître, il est actuellement mon supérieur; je lui dois conséquemment obéissance et hommage. Je garde donc le silence, sachant d'ailleurs que sa vie laborieuse et vraiment apostolique dont vous êtes les témoins édifiés, dit bien plus éloquemment que ne pourraient le faire mes paroles, le bonheur d'Yamachiche d'avoir pour pasteur un homme aussi bon, aussi dévoué et aussi sympathique.

On rapporte qu'un jour Monseigneur Bourget disait de l'un de ses curés qui avait eu le malheur de mal interpréter sa volonté, "si c'est un saint, comme on le prétend, ce n'est toujours pas un saint aimable." Quand il s'agit de Monsieur Comeau, dans la paroisse comme en dehors, il n'y a qu'une voix pour dire: c'est un saint... saint aimable.

Sous sa sage et paternelle direction, fidèle à son passé, Yamachiche continuera à rester attaché à sa foi et à sa religion, suivant le vœu exprimé par notre poète, Monsieur Nérée Beauchemin:

Chez vous partout rayonne encore
 La naïve foi des ancêtres;
 Grâce à vos prêtres
 Vous garderez ce cher trésor.

Je profite de l'occasion pour, au nom de mes confrères et au mien, remercier Monsieur le curé Comeau de la cordiale et généreuse hospitalité qu'il sait nous offrir quand nous avons le bonheur de visiter la toujours chère paroisse d'Yamachiche.

Vous me permettrez d'ajouter un mot pour dire combien je trouve honorable, et pour Monsieur Bellemare et pour sa paroisse natale, la belle démonstration de ce jour.

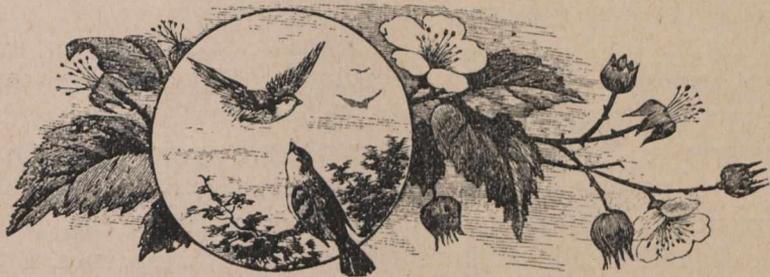
C'est un grand mérite de savoir apprécier le mérite. Un philosophe ancien affirme que celui qui bâtit une maison, fait un livre et a un fils, a droit à la reconnaissance des hommes. Monsieur Bellemare ne s'est pas contenté de bâtir une maison, il élève des monuments. Le livre qu'il vient de publier et qui a reçu si bon accueil, dit sa science et son amour du travail. Il a eu aussi un fils, un fils digne de lui et dont je suis heureux d'évoquer le souvenir en cette circonstance. Mort à la fleur de l'âge, à vingt-deux ans, je crois, ce fils vraiment distingué par les qualités du cœur et de l'esprit, avait déjà pris une place d'honneur parmi les écrivains, et les quelques pages qui nous restent de lui, prouvent que les littérateurs du temps eurent raison, à sa mort, de mêler leurs larmes à celles si abondantes et si méritées de son père. J'ai connu Alphonse Bellemare. De toutes les affections que portait son âme de poète, nulle n'était plus vive que celle qu'il vouait à son vénéré père. En faisant le sacrifice de sa vie, il dut demander à Dieu de reporter sur l'auteur de ses jours les années qu'il lui retranchait. De là, sans doute, cette verte vieillesse qui réjouit tant les amis de notre hôte. De là aussi l'emploi si chrétien et si fructueux de ses nombreuses années, héritage d'un fils expirant en bénissant la mort parce qu'elle frappait au nom du Père si bon qui est dans les cieux.

Si mon philosophe eût connu l'homme vénérable que nous fêtons, il ne se fût pas contenté de demander de la reconnaissance. Je le vois courir au sénat et présenter une requête pour le mettre au nombre de ses dieux... Réflexion faite, je crois que la requête eût été rejetée: on eût jugé le nouveau dieu trop honnête.

Je termine en offrant mes félicitations à la paroisse pour la superbe acquisition qu'elle fait dans la personne de Monsieur le juge Desmarais, qui vient de se proclamer un de ses alliés. L'honorable juge s'est vanté de sa pa-

renté avec les Loranger, les Bellemare et les Gélinas. Il lui faut en subir bien d'autres. Avec du sang de Gélinas dans les veines, tout Yamachiche devient notre cousin. Je me demande comment, sur le banc, notre savant magistrat pourra conserver l'impartialité voulue. Mais j'espère que, pour la tranquillité de sa conscience et l'honneur d'Yamachiche, il n'aura jamais à porter sur ses cousins d'autre jugement que celui qu'il vient de rendre en termes si bienveillants et si éloquents.





DESILLUSION

Avec trente-deux gravures, par M. MAS

(Suite et fin)

“ Mon ami, vous êtes, le croiriez-vous? pour quelque chose dans le parti que j’ai pris et qui est le seul pouvant m’apporter, dès ce monde, quelque douceur, quelque consolation, quelque paix. La mort de ma chère femme m’avait plongé dans la nuit sombre du désespoir. Rien ne venait m’y éclairer. Comme bien des hommes, bien des malheureux de mon âge, j’avais perdu, sinon tout à fait la foi, mais l’habitude des pratiques religieuses; et la pensée de leur demander quelque consolation ne visitait même plus mon esprit. Tout à ma douleur, je ne cherchais pas le remède qui eût pu l’adoucir. J’étais dans ce triste état d’âme lorsque je vous accompagnai à Luchon... Là, je vis Brigitte de Champacé... Mon ami, éternellement je vous serai reconnaissant de me l’avoir fait connaître! Elle a été le bon ange que ma chère femme, semble-t-il, m’ait envoyé pour me montrer le chemin qui doit me réunir à elle. Dès les premiers jours, j’ai été attiré par sa candeur, par cette innocence qui se dégage d’elle comme, d’une fleur, un parfum.

“ Je lui ai parlé d’Elisabeth... moi qui cachais mes souvenirs et mes regrets, comme un avare son trésor, ne trou-

vant personne digne d'en recevoir la confiance, personne d'assez pur pour lui parler de ma bien-aimée morte, pour comprendre l'affection qui nous unissait, pour connaître, sans les profaner, toutes les remembrances chères qui me restent de cette âme de tendresse et de pureté, je fus porté à les confier à celle qui me sembla sa sœur d'innocence. Brigitte m'écouta avec une sympathie qui m'encouragea; elle me devinait, pensait, sentait comme Elisabeth, et je trouvais, de ce chef, à son intimité, un charme inappréciable.

“ Mais, bientôt, elle ne se borna plus à m'écouter, elle tenta de me consoler. Et comment? non par de vaines et banales considérations humaines, mais uniquement en me montrant le Ciel.

“ *Sursum corda!* Oui, mon ami, ce fut de cette âme blanche, simple, ignorante, que j'entendis, pour la première fois avec confiance, les paroles de revoir et d'éternelle réunion. Brigitte me parlait de Dieu, d'Elisabeth comme elle-même l'eût fait, et il me semblait l'entendre par sa bouche.

“ Je voudrais vous mener à Celui qui vous réunira à elle,” me disait la chère enfant...

“ Elle y est parvenue, et aujourd'hui, sinon consolé, du moins apaisé, l'espérance ayant, en mon âme, succédé au désespoir, je vais attendre dans les difficultés, les privations, les dangers, peut-être, du missionnaire, — expiation de ma vie passée et de mes longues années d'indifférence religieuse, — l'heure de la réunion suprême.

“ Vous me pardonnerez de ne vous dire tout cela qu'aujourd'hui: ces résolutions ne s'annoncent que lorsque leur accomplissement n'est plus douteux. Celle-ci m'est venue à la pensée aux Mares, alors que Brigitte priait pour moi dans l'humble église où elle m'a rattrapé à m'agenouiller. Je suis venu à Paris pour l'examiner avec des prêtres éclairés et compétents; pour l'examiner, pour m'instruire aussi des vérités désappries, des espérances oubliées; et les

unes et les autres, redevenues familières à ma pensée, ont rendu définitive la résolution qui me détache à jamais de ce monde, pour me rapprocher de celui où je suis attendu.

“ Adieu donc, mon cher Alexis, merci de l’amitié avec laquelle vous avez adouci bien de mes heures douloureuses, merci surtout de m’avoir fait connaître Brigitte. Je voudrais, sachant vos sentiments pour cette angélique enfant, vous dire d’elle quelque chose de plus... mais ce droit ne m’appartient pas.

“ Croyez en mon affection en Dieu.

“ Césaire de Cramans.”

L’unique sentiment d’Alexis en lisant cette lettre fut une joie, une joie folle!...

Césaire n’était plus entre lui et Brigitte, il ne l’épousait pas!

C’est en vain qu’il avait tremblé, pleuré, souffert, rien ne s’opposait plus à la réalisation de son rêve d’amour, et la chère bien-aimée, libre, pouvait désormais lui appartenir.

Il ne se rappelait que pour la mépriser, la menace contenue dans les mots du comte: “ Brigitte n’est pas pour vous ”, et en déniait la valeur. Sans doute, la jeune fille lui avait dit, comme à lui-même quelquefois naguère, que, ne voulant pas quitter son père, elle ne se marierait point, et M. de Cramans avait pris à la lettre ce propos en l’air. Qu’était-ce que cela? Maintenant que le champ était libre, Alexis, d’avance, était sûr de se faire aimer. Il serait aussi patient, aussi fidèle, aussi persévérant qu’il le faudrait, mais Brigitte serait sa femme!

L’ivresse de cette pensée lui faisait perdre de vue l’autre conséquence de la résolution du comte. Entré en religion, et de ce fait, toute possibilité de convol étant écartée, la fortune de sa femme lui appartenait en propre, et nul doute qu’avant de quitter le monde, il n’en eût assuré l’emploi selon ses dernières volontés.

Il perdait donc irrévocablement l'héritage qui lui avait inspiré tant de machiavéliques combinaisons et coûté tant d'efforts. Il le perdait, mais que lui importait, puisqu'il conservait Brigitte!

Et c'était seulement en pensant à elle, par rapprochement d'idées, qu'il songeait à la fortune perdue.

— Nous serons pauvres, se disait-il, qu'importe, nous serons heureux!

Il ne put se décider à attendre jusqu'au soir la joie de revoir Brigitte, d'aller causer avec elle de cette résolution, qu'elle savait et qui émouvait son bon cœur. Sans doute, le départ de l'ami qui lui devait sa conversion et sa vocation l'avait remuée? Alexis s'expliquait ainsi ses larmes. Nulle inquiétude ne venait l'atteindre. Si, comme il l'avait redouté un moment, Brigitte avait aimé le comte, elle ne l'eût pas donné à Dieu et eût plutôt essayé de le consoler par sa propre tendresse... Non, elle était libre, et il avait hâte d'aller lui dire qu'il l'aimait!

Il déjeuna en courant et, à une heure, sonnait avenue du Quesne.

— Le colonel est sorti, lui dit la bonne, il est allé au café avec M. de Fartigues.

— Et Mademoiselle? demanda audacieusement Alexis, je voudrais lui dire un mot.

La domestique le fit entrer au salon où, presque immédiatement, Brigitte vint le rejoindre.

Elle portait une robe d'intérieur, toute blanche, et son visage en avait la nuance.

Du premier coup d'œil, elle vit qu'Alexis savait. Lui, dominant son émotion, faisait aux convenances le sacrifice d'expliquer qu'il s'était cru permis d'insister pour être reçu par elle, tant il était désireux de lui parler de la grande nouvelle qu'il venait d'apprendre.

Elle le regardait de ses yeux lumineux et purs, où montait, peu à peu, une buée de larmes.

— Vous devinez de quoi je veux parler? continua-t-il.

La jeune fille fit signe de la tête.

— J'ai reçu une lettre de Césaire.

— Moi aussi, répondit-elle avec effort.

— Pourtant vous saviez, fit-il.

— Oui, affirma-t-elle, mais je n'en avais rien dit à mon père, et c'est ce matin seulement qu'il a appris l'entrée en religion de notre ami.

— Il a dû en être, comme moi, bien surpris?

— Pas trop.

— Pour moi, cette nouvelle m'a bouleversé, je ne m'y attendais guère et elle m'a causé une telle joie!

Brigitte, étonnée, regarda le jeune homme.

— Oui, reprit-il emballé, une telle joie! Ah laissez-moi vous le dire, j'ai tant souffert, depuis quelque temps, tant souffert!

La jeune fille témoignant d'une surprise de plus en plus grande, Alexis en profita pour continuer:

— Ne l'avez-vous pas deviné, n'avez-vous pas vu à quel point je vous aimais?...

Un cri de Brigitte l'interrompit.

— Oh! je vous en prie, je vous en prie, ne me dites pas cela!

Mais sourd à cette pressante prière, et à l'expression d'angoisse qui avait subitement envahi les traits de la jeune fille, Alexis poursuivit encore:

— Je vous aime comme un fou, et j'ai souffert comme un martyr, car je ne pouvais soupçonner l'œuvre de religieuse charité que vous accomplissiez près de Césaire, en le consolant en Dieu, et je croyais, au contraire, qu'oubliant tous ses souvenirs, il vous aimait, voulait faire de vous sa seconde femme, et que vous y consentiez!...

A ces mots, Brigitte secoua négativement la tête, avec un douloureux sourire.

— Et c'est cela, cette crainte, cette torture qui me fer-

maient la bouche, m'empêchaient de vous déclarer mes sentiments, de demander votre main à votre père; mais aujourd'hui que je vous sais libre, Brigitte, et que l'atroce fantôme qui, depuis des mois, me poursuivait, s'est évanoui en fumée, je ne puis plus, dans ma joie de délivrance, garder plus longtemps mon secret; et une favorable circons-



Relevez-vous, monsieur d'Erizel.

tance me permettant de vous ouvrir mon cœur, à vous, la première, avant même d'avoir parlé au colonel, laissez-moi vous demander la joie, la joie suprême de recevoir de vos lèvres adorées la promesse, l'espoir du don de vous-même...

Et entraîné par sa passion, Alexis, s'étant rapproché de la jeune fille, s'était jeté à ses genoux, et avait pris ses mains qu'il baisait.

Blanche comme un marbre et comme lui glacée, presque inanimée, elle les lui retira et avec un geste d'autorité :

— Relevez-vous, monsieur d'Erizel, lui dit-elle.

Craintif de lui déplaire, il obéit promptement, et elle ajouta, la voix adoucie :

— Et pardonnez-moi le chagrin que je vais vous causer. Ne me parlez pas d'amour, je ne puis vous entendre ; ne demandez pas ma main à mon père, je ne puis vous l'accorder. Et, si vous m'aimez, guérissez-vous de cet amour, car je ne puis vous aimer. . .

— Pourquoi ? fit Alexis, déjà révolté.

Mais Brigitte, très douce :

— Parce que je ne me marierai jamais.

— Vous me l'avez déjà dit, reprit Alexis vivement, vous m'avez déjà dit que vous n'abandonneriez jamais votre père. Mais m'épouser ne sera pas le quitter, nous serons deux à l'aimer, n'en doutez pas.

— Ah ! fit Brigitte, profondément triste, l'obstacle n'est pas là.

— Où est-il alors ? repartit Alexis, presque violent à force d'impatience, qu'est-ce qui vous retient ? Vous me dites que vous ne vous marierez jamais, vous n'êtes donc pas engagée ? Craindriez-vous d'introduire un étranger sous le toit de votre père ? Si c'était cela, dites-le, oh ! dites-le, je vous attendrai tant que vous le voudrez, jusqu'à la fin du monde, Brigitte, s'il le faut, pour vous posséder un jour !

— Ce serait inutile, dit Brigitte très ferme ; après la mort de mon père, j'entrerai en religion.

— En religion ! exclama Alexis, épouvanté, en religion !... Brigitte, qu'avez-vous dit ? quelle est cette aberration, cette folie ?

Et comme la jeune fille se taisait :

— Ah ! je devine, s'écria encore Alexis, c'est la contagion de l'exemple, et Césaire vous entraîne dans son sillon. Ah !

qu'il soit maudit alors, pour l'influence néfaste qu'il a exercée sur vous!...

— Ne blasphémez point ni ne l'accusez, interrompit Brigitte. M. de Cramans n'est pour rien dans ma résolution, c'est-à-dire, dit-elle se reprenant, il ne me l'a dictée, ni suggérée.

— Pourtant il la savait?

— Il la savait.

— Vous la lui avez confiée dans ces heures d'intimité et de causerie où vous mêliez vos deux âmes, et vous avez subi, pauvre enfant, sans vous en douter, l'empire de la sienne, qui est toute exaltation, tout désespoir, tout abandon et renoncement. Lui, après les malheurs qu'il a traversés, ce n'est point surprenant, mais vous, vous, Brigitte, si jeune, si belle, faite pour être aimée, pour donner le bonheur, pour le goûter vous-même! Non, vous n'irez pas enfermer, dans un cloître, toutes les espérances de votre jeunesse! Vous m'avez dit vous-même que vous ne quitteriez jamais votre père. De longues années lui sont encore réservées, j'espère, et me seront données pour combattre votre barbare résolution, pour conquérir, à force d'amour et de patiente tendresse, votre cœur, pour vous faire mienne, Brigitte!...

La chaleur de ces propos et la familiarité ardente du jeune homme faisait visiblement souffrir la jeune fille.

— Je vous en prie, monsieur d'Erizel, dit-elle encore, n'insistez plus et n'espérez point!

— Pourquoi? interrogea-t-il, révolté. Que vous demandé-je que vous ne puissiez m'accorder? De continuer à vivre un peu dans votre ombre, et d'essayer de soustraire votre intelligence et votre cœur au funeste envoûtement qui vous entraîne dans une voie qui n'est pas la vôtre? De chercher à vous ramener dans celle qui est véritablement faite pour vous, et où mon amour vous attend? Pour me refuser d'avance le droit de tenter cette œuvre suprême,

vous ne croyez donc pas à la sincérité de mes sentiments, Brigitte, ou bien vous n'avez pour moi ni sympathie ni pitié?

— J'ai pour vous, répondit la jeune fille, de plus en plus angoissée, autant d'amitié que de compassion; c'est pour-quoi, même, je ne puis vous laisser une espérance que je sais trompeuse, ma vie ne m'appartient plus, mon cœur...

Elle hésita.

— Votre cœur est à un autre? dit Alexis hors de lui, un défi audacieux dans le regard.

Et Brigitte, lasse de ce début, blessée de cette insistance, avec une noblesse et une sincérité qui la dominèrent soudainement:

— Oui, répondit-elle.

Un cri échappa à Alexis.

— Brigitte! c'est Césaire que vous aimez!

Elle ne répondit pas, et très digne, elle se leva.

— C'en est assez, Monsieur, dit-elle sévèrement.

Et repoussant du geste Alexis, qui cherchait à s'opposer à son départ, sans un mot, elle sortit de l'appartement qu'Alexis, resté seul, fou de désespoir et de rage impuissante, dut bien, alors, se résoudre à quitter à son tour...

La mort dans l'âme, il s'en retourna chez lui.

XX

Alexis, cette fois, avait deviné juste, Brigitte aimait Césaire, et c'était la raison qui la faisait renoncer d'avance au mariage, à toutes les joies de la vie pour se rapprocher, en Dieu, de celui qui lui était cher.

Du premier jour où elle avait connu le comte de Cramans, son cœur était allé à lui. Jusque-là, elle n'avait pensé que vaguement au mariage et à l'amour. Ce qu'elle savait de ce sentiment l'inquiétait et l'effrayait. Elle était si pure, si délicate, si raffinée, même en sa blancheur d'her-

mine immaculée, et si affectueuse, si tendre à la fois, qu'elle se demandait s'il était un être au monde qui saurait l'aimer comme elle le voulait être, sans blesser ses susceptibilités de cœur, et auquel elle-même aurait pu s'attacher sans craindre d'être brusquée ou méconnue. Elle se le demandait loin de toute anxiété, loin aussi de toute hâte d'une solution prochaine. Dans une paisible résignation elle attendait son heure et, si elle ne devait pas sonner, aisément, lui semblait-il, elle s'en consolerait, puisqu'elle n'avait rien souhaité de précis, rien espéré de même probable.

Elle savait sa jeunesse rivée au fauteuil de son père, mais il lui semblait que si, un jour, elle était aimée de la seule façon qu'elle accepterait de l'être, sa tâche filiale ne serait pas un obstacle à son bonheur, et que l'homme qui partagerait tous ses sentiments, prendrait aussi sa part de celui qui l'y rendait fidèle.

Hors cette communauté parfaite de vues et d'intentions, cette affection réciproque, elle ne comprenait pas le mariage et était, d'avance, résolue à repousser toute occasion qui n'eût pas comblé ses vœux. Elle avait même un peu arrangé sa vie dans cette perspective, se promettant, après la mort de son père, si elle n'avait pas rencontré le fiancé de ses rêves, de retourner vivre en province, dans la ville natale de sa mère, où elle avait quelques parents et beaucoup d'amis, et dont l'atmosphère calme lui eût permis de mener, à sa guise, une vie de vieille fille, que nulle calomnie n'eût pu atteindre.

Ce fiancé qu'elle avait rêvé, et qu'elle avait grande chance de ne rencontrer jamais, n'était pas défini dans sa pensée. Elle n'aurait su dire si elle le souhaitait brun ou blond, gai ou sérieux, intelligent ou spirituel, brillant ou profond, pourtant son type était en elle.

Quand elle fit la connaissance d'Alexis, elle n'hésita pas une heure à se dire: "Ce n'est pas cela"; mais lorsqu'elle vit Césaire, du premier jour, elle convint: "C'est lui!"

Tout de suite elle l'aima de toutes les tendresses virginales de son jeune cœur, l'admira avec tous les enthousiasmes de son jeune esprit, fut soumise à son empire, de toutes les servitudes de sa nature dévouée.

Elle fut d'abord touchée de la tristesse de son front, son malheur, qu'elle connaissait, l'attendrit sur lui et, lorsque, de sa bouche, elle en connut les détails, lorsqu'il lui révéla le culte qu'il avait eu pour son épouse et qu'il gardait à sa mémoire, elle comprit vite qu'il l'avait aimée, qu'il l'aimait encore, comme elle, elle aurait voulu l'être, mais, comme aussi il n'y avait peut-être qu'un homme au monde, lui, qui pût le faire.

La première fois où il l'avait vue, il lui avait parlé d'Elisabeth, encouragé, comme il l'avait écrit à Alexis, par cette pureté angélique de la jeune fille, à ouvrir devant elle, trop chaste et trop simple pour les déflorer d'une curiosité ou d'un sourire, le livre secret de ses souvenirs d'amour. Et depuis lors, la comtesse de Cramans avait été le sujet de tous leurs entretiens intimes, lui, heureux de parler de ce qui lui remplissait le cœur, elle, intéressée au plus profond d'elle-même par ce qu'il y avait, dans ces récits, de la vie de l'homme qu'elle aimait, de ses sentiments et de ses pensées intimes. Elle ne voyait point en la morte la rivale préférée, cette compétition lui eût semblé monstrueuse, et jamais l'espoir d'être aimée de Césaire ne la visita. Au contraire, sa fidélité à la mémoire d'une compagne adorée lui était chère, par la noblesse de cœur qu'elle témoignait, et il y eût manqué qu'il aurait déchu à ses yeux, et qu'elle l'en aurait moins aimé. Bien loin de chercher à lui plaire, elle n'y songeait donc même pas; elle avait, dès le début, constaté que Césaire était le seul homme qui eût pu réaliser son rêve, mais en même temps elle avait reconnu l'impossibilité qu'il l'aimât, et elle s'était inclinée devant ce fait accompli comme devant l'irrémissible, sans que, pour cela, ses sentiments n'eussent changés.

Heureuse de la sympathie et de la confiance de Césaire, jalouse de les conserver, elle était aussi travaillée par l'ambition de faire quelque chose pour lui. La stérilité de sa tendresse secrète pesait à sa nature généreuse, elle eût voulu pouvoir mettre dans la vie éprouvée de Césaire un peu de consolation et de joie, faire à son bonheur quelque sacrifice personnel, se dévouer, en un mot, à celui qu'elle aimait. Et tout cela, non pour en être payée par sa reconnaissance, mais mystérieusement, dans l'ombre, avec, pour seule récompense, la conscience d'avoir fait quelque bien à son ami, de lui avoir été de quelque secours, de quelque douceur, toujours sans qu'il s'en doutât.

A cela elle tenait, à l'anonymat de son holocauste, à l'ignorance complète que Césaire avait de la nature de ses sentiments pour lui.

Elle serait morte de honte s'il les avait soupçonnés, il en était si éloigné! Il lui semblait qu'il s'en fût trouvé rabaisé, humilié, blessé, qu'il se serait jugé offensé, même, s'il avait su qu'elle l'aimait malgré lui, malgré sa volonté, alors qu'il n'avait rien fait pour cela. Et à la seule pensée qu'il pourrait un jour pénétrer son secret, elle se sentait défaillir de crainte et de confusion. Si elle avait pu voir le fond du cœur de Césaire elle eût été bien tranquille, car cette hypothèse était trop distante de son esprit pour l'effleurer jamais. En disant un jour au colonel: "Moi, je ne compte plus", il avait été entièrement sincère, croyant dépassée sans retour l'heure, aussi bien des inclinations inspirées que de celles ressenties. Il lui semblait aussi impossible d'être aimé d'amour désormais, et le cœur, mort pour tout ce qui n'était pas le souvenir, sans trouble aucun pour lui-même, sans crainte pour le repos de celle que, — comparant sa jeunesse à la maturité extrême que lui avait donnée l'épreuve, — il considérait comme une enfant, il entraînait chaque jour plus avant dans son intimité.

En parlant à Brigitte de sa femme, de son amour, de ses

regrets, Césaire lui parla aussi de sa douleur. Elle en mesura la profondeur, elle vit au fond de cette âme ravagée le doute religieux, qui y éteignait toutes les espérances, et le découragement intense, le désespoir muet et terrible qui en sont les conséquences.

Elle eut alors l'intuition que son vœu le plus cher était comblé, et une joie lui vint à la pensée du bien qu'elle pourrait faire à son ami, en rallumant en lui le flambeau de la foi. Et chrétienne vaillante et persuadée, encouragée par la grandeur, la noblesse de cette tâche et sa haute portée morale, elle s'y donna toute.

Elle lui parla donc de Dieu, de l'autre vie, des revoirs suprêmes, des réunions éternelles.

Il l'écouta avec surprise, d'abord, déshabitué de ce langage, mais elle se fit plus persuasive, plus touchante et surtout si convaincue que, n'osant dire un mot pour la combattre, de peur de porter atteinte à cette foi qu'il saluait comme un véritable don, il se laissa peu à peu gagner à la communicative espérance qui la pénétrait.

Il lui parut alors que sa femme lui parlait par la bouche de la jeune fille, ce qui vint parfaire la tâche de celle-ci et lorsque peu de jours après leur arrivée aux Mares, il vint un matin s'agenouiller à côté d'elle dans la pauvre et solitaire église, Brigitte pleura de joie d'avoir gagné au Seigneur cette belle âme qu'elle aimait tant.

Les jours passaient, les réunissant au pied des autels. Un matin, sortant de l'église, Césaire lui dit le désir qui naissait en lui, de consacrer à Dieu la fin de cette vie qu'il avait peut-être brisée pour le rapprocher de lui.

A cette confiance, Brigitte s'exalta :

— Oh! oui, lui dit-elle, oui, faites cela, et Dieu soit béni s'il vous appelle!

Un orgueil, alors, naquit en elle de cette vocation à laquelle son zèle n'avait pas été étranger. Prêtre! Césaire aurait désormais un but dans la vie, le plus sublime, une

tâche, la plus noble, évangéliser des âmes, une espérance, la plus haute. Il ne serait plus le découragé, le désespéré qu'elle avait connu, mais se reprendrait à l'existence, à l'action et apporterait, au service des idées religieuses, les admirables ressources de son intelligence et de son savoir.

Césaire, persévérant dans ses projets, lui dit, peu de jours après, que la vie évangélique l'attirait plus que le ministère, et que l'honneur d'aller porter la parole de Dieu dans les contrées éloignées, barbares même, et quasi inconnues, souriait à sa nature aventureuse et hardie.

Missionnaire! il serait sans doute missionnaire, et, d'avance par la pensée, Brigitte le conduisait aux pays lointains, où il faisait ample moisson d'âmes pour le ciel. Que de consolations il trouverait dans sa sainte carrière! que de mérites aussi il acquerrait et quelle belle vie serait la sienne!

Par un retour quasi involontaire sur elle-même, Brigitte lui compara la triste existence qui serait son partage, à elle, après la mort de son père. Elle n'admettait pas la pensée d'un second amour dans son jeune cœur, venant le consoler du premier, elle savait bien que c'était pour toujours qu'elle s'était attachée, et que cette tendresse serait unique en sa vie. Mais, lorsque l'objet en serait dérobé à ses soins, lorsque Césaire serait parti sans retour, quel vide pour elle, quel intérêt cher et précieux retranché de toutes ses heures, quelle douceur arrachée de sa pauvre existence!

Tant que son père vivrait, heureuse de dépenser pour lui ses trésors d'affection et de dévouement, son isolement moral et sa tristesse seraient supportables; mais lorsqu'il ne serait plus, quelle vie banale, vaine, inutile, sans but, et sans espérance que la sienne! Naguère elle l'avait d'avance acceptée dans son ignorance des sentiments du cœur, mais depuis l'amour qui avait illuminé et bouleversé son âme, elle ne saurait plus, avec le vide que son brise-

ment avait creusé en elle, se contenter de cette existence oiseuse et monotone dont l'inaction et l'absence de but précis laisseraient trop de place aux poignants souvenirs, aux déchirants regrets... Au demeurant, cette vie, qui l'obligeait à la mener?... Qui, son père mort, la retiendrait dans le monde? N'était-elle pas aussi libre que Césaire et, tacitement, ne lui avait-il pas indiqué la voie, cette voie où l'on se console de toutes les douleurs en les sanctifiant, de tout isolement en se rapprochant de Dieu? Elle ne voulut pas demeurer, avec l'homme qu'elle aimait et estimait le plus au monde, en reste de générosité et de sacrifice, et un jour qu'il lui parlait de la vocation, entraînée par un élan de sa nature généreuse, assoiffée d'immolation, elle lui répondit:

— Je vous comprends d'autant mieux que j'ai les mêmes espérances, les mêmes projets. Le jour où mon pauvre père n'aura plus besoin de moi, j'entrerai chez les Filles de la Charité.

Il ne parut pas surpris.

— Cette résolution est digne de vous, lui répondit-il.

Ainsi approuvée par lui, manquer à sa décision lui eût semblé un parjure, tandis que, l'avoir prise, lui mit dans l'âme un tel apaisement, une telle douceur, une telle paix, qu'elle s'étonna de ne pas en avoir eu l'idée plus tôt.

— C'est si simple, pensa-t-elle; mon père mort, ma vie eût été comme est encore celle de M. de Cramans, triste, isolée, sans emploi. Ainsi, elle sera remplie, utile, consolée.

Pourtant, lorsque Césaire, venu à Paris pour s'éclairer et éprouver sa vocation, partit, la nature reprenant ses droits, Brigitte eut quelques moments de cruelle souffrance, en songeant que, sans doute, elle ne reverrait plus jamais en ce monde le comte Césaire. Elle n'osait plus le désirer, mais elle souffrait de sentir que ces réunions, qui ne seraient plus possibles, il ne lui était même plus permis de les souhaiter!...

Enfin, l'apaisement, encore une fois, se fit en elle après le sacrifice, et comme s'il en était la récompense immédiate. Son affection pour Césaire, de plus en plus purifiée par sa volonté, achevant de se spiritualiser, lui demeura dans l'âme sans lui causer ni trouble, ni remords, et elle avait retrouvé un peu de quiétude et de sérénité quand Alexis, par la violence de ses sentiments, brutalement exprimés, vint de nouveau l'éprouver et la bouleverser.

XXI

Alexis n'avait pas achevé de redescendre l'escalier de l'avenue du Quesne que, déjà, son exaltation tombant, il comprenait qu'il avait été trop loin, et que son insistance, sa passion avaient blessé Brigitte. Il le regrettait profondément, il déplorait de s'être, par sa violence, aliéné sa douce amitié, qui, mieux que les objurgations les plus pressantes, eût amené la jeune fille à un sentiment plus tendre et au don d'elle-même. Il le regrettait, mais il ne désespérait pas de réparer le mal qu'il avait fait, non plus que d'obtenir un jour Brigitte: ce garçon avait l'optimisme enragé. Il voyait bien, maintenant, la maladresse commise, la route, la seule qui pouvait le conduire au succès: imposer silence à ses sentiments, accepter de Brigitte, avec reconnaissance, ce qu'elle lui donnait en fait d'affection: une tranquille sympathie; se rapprocher d'elle tant qu'il le pourrait, vivre de plus en plus de sa vie, pour en faire partie intégrante, et, le jour où la mort de son père viendrait l'isoler complètement, se trouver là, prêt à la soutenir, la consoler, indispensable désormais à son existence.

Et s'il poursuivait fidèlement ce plan, il était, pensait-il, presque sûr du succès. Il savait péremptoirement que Brigitte aimait Césaire: son silence à sa question directe avait été un aveu, mais le comte était pour toujours séparé d'elle, dont il ignorait l'amour, et Alexis ne redoutait pas la rivalité de son souvenir.

Il lui semblait impossible qu'une femme demeurât secrètement et éternellement à un attachement qui n'avait jamais été payé de retour et, à son sens, le revirement des idées de Brigitte en sa faveur n'était, s'il savait manœuvrer, qu'une question de temps et de patience.

Il s'agissait, pour le moment, d'essayer de réparer la faute qu'il avait faite, de rouvrir la porte qu'on avait fermée sur lui et, pour y parvenir, il devait se montrer humble, soumis, repentant.

Dès le lendemain soir, il retourna avenue du Quesne. La bonne qui vint lui ouvrir, lui répondit que le colonel, souffrant, ne recevait pas, ni Mademoiselle.

— Vous direz que j'étais venu, dit Alexis.

Et il s'en retourna, inquiet, ayant deviné, sous la réponse de la domestique, une consigne reçue.

On avait donné ordre de ne pas le laisser entrer, sans doute et, pour cela, le colonel devait s'être entendu avec sa fille, car, seule, elle n'aurait pas osé décréter son bannissement. Et lui, qui se demandait, l'espérant presque, si, dans son angélique bonté, Brigitte n'aurait pas caché à son père leur entrevue, son motif et la scène qui l'avait terminée!... C'était un espoir à abandonner.

Alexis, tacticien consommé, et qui calculait toujours, jugea que quelques jours de retraite et de silence vis-à-vis des Champacé auraient les meilleurs résultats; que le colonel s'ennuierait de n'avoir plus son partenaire de whist, que Brigitte, fâcheusement surprise de se voir si vite oubliée, et piquée de cet abandon, s'uniraient pour lui faire un signe qui le rappellerait, et, dans ce but, il laissa passer trois jours avant de se présenter chez eux.

La jeune bonne l'accueillit avec un visage tout bouleversé. Monsieur était au plus mal! Monsieur allait mourir! Le jour même où Alexis avait eu, avec Brigitte, la fatale explication, le colonel, dans sa promenade faite avec son vieux camarade, sans son bon ange pour veiller sur lui,

avait pris froid, ses douleurs lui étaient revenues; dès le lendemain, il s'était alité, et à présent, le rhumatisme remontait au cœur, c'était l'affaire de quelques heures.

Alexis, navré de cette nouvelle, navré aussi de son absence de toute démarche qui avait pu sembler à Brigitte de l'indifférence, Alexis insista tellement pour la voir que la domestique dut se résoudre à le faire entrer, pendant



La jeune bonne l'accueillit avec un visage bouleversé.

qu'elle allait demander, de sa part, à sa maîtresse, si elle consentait à le voir, ne fût-ce qu'une minute.

La réponse fut négative et formelle: Mademoiselle priait M. d'Erizel de l'excuser, mais, même pour une seconde, elle ne pouvait quitter son père. Alexis, rongé par son frein, s'en fut donc, et lorsque le jour suivant dès le matin, il revint aux nouvelles, il apprit que le colonel avait

expiré dans la nuit. Il demanda de nouveau à voir Brigitte sans y parvenir; le lendemain, le surlendemain, il y essaya encore, mais se heurta toujours à la même consigne formelle. Il écrivit à Brigitte, sa lettre demeura sans réponse, et il lui fallut bien se convaincre que la jeune fille ne voulait plus le recevoir.

Il se dépitait, songeant que, sans la mort inopportune du colonel, il serait peut-être déjà rentré en grâce, et en voulait presque au pauvre homme d'avoir quitté trop tôt ce monde, où il eût pu encore servir ses intérêts et ses désirs.

Il assista aux obsèques, où Brigitte ne parut pas et supposant qu'elle accompagnerait le corps de son père en province, où il devait être reconduit, il tarda quelques jours à se présenter chez elle. Lorsqu'il le fit, il trouva l'appartement fermé.

Où était-elle? Il le demanda à la conciergè, qui ne put le lui dire; alors, fou d'angoisse et de chagrin, il s'adressa à la seule personne capable de le renseigner exactement et aussi, croyait-il, de le rapprocher de Brigitte, à l'abbé Pembroc'h.

Celui-ci le reçut. Alexis commença à lui raconter, arrangée à son avantage, toute la pénible histoire de son amour pour Brigitte, son désir de l'épouser, le refus qu'elle lui avait opposé, ne voulant pas quitter son père, et il ajouta, qu'affranchie par la mort de cette tâche filiale, et isolée, aussi, sans appui, il venait prier l'abbé de lui renouveler l'offre — que rien désormais, il l'espérait, ne l'empêcherait d'accepter, — de son dévouement et de sa vie.

L'abbé Pembroc'h laissa dire Alexis, et un sourire un peu ironique releva sa lèvre spirituelle:

— Monsieur d'Erizel, je savais tout ce que vous venez de me dire et même un peu plus. Brigitte, qui se doutait que vous reviendriez à la charge, m'a donné mission de vous répondre et de vous prier de renoncer définitivement à vos vœux sur elle, car la réalisation en est impossible.

— Impossible! dit Alexis, dont la violence, malgré ses efforts pour se contenir, revenait avec la contradiction. Que dites-vous là, Monsieur l'abbé? Connaissez-vous le fond du cœur de Brigitte, et le motif pour lequel elle me repousse?

— Oui, Monsieur, dit l'abbé, toujours souriant.

— Vous savez alors qu'elle aime M. de Cramans, que dans son désespoir d'en être à jamais séparée, elle veut entrer au couvent, et vous approuvez cette vocation-là?

— Je sais, Monsieur, répondit l'abbé avec calme, mais avec sévérité, que Brigitte est une créature d'exception, dont la foi et la charité sont celles d'une sainte. Je sais qu'elle a pour M. de Cramans l'attachement le plus pur et le plus désintéressé et qu'elle le lui a témoigné d'une façon presque sublime en le ramenant, en le donnant à Dieu. Je sais aussi que, maintenant accomplie, cette belle et grande œuvre qui l'honore, ainsi que sa tâche filiale, elle va chercher, sous l'œil de Dieu, de nouvelles occasions de faire du bien, de se dépenser pour les autres, de se dévouer, en attendant, dans la paix du cloître, la récompense éternelle; et j'approuve, oui, Monsieur, j'approuve cette vocation-là.

— Elle n'est pas définitive, dit Alexis, irrité de cette paisible autorité, dites-moi seulement où est Mlle de Champacé en ce moment. N'importe en quel lieu, je saurai bien la rejoindre, lui ouvrir les yeux sur elle-même, la reprendre aux influences et aux personnes qui l'éloignent de moi, et obtenir sa main.

— Non, Monsieur, dit l'abbé très calme toujours, vous n'y réussirez pas, car c'est à Dieu lui-même qu'il vous faudrait la disputer: Brigitte de Champacé est, depuis quelques jours, au noviciat des Filles de la Charité...

.....

Lorsque Alexis, terrassé par cette nouvelle, reprit le chemin de sa demeure, il repassait dans sa pensée, tout

en marchant, les événements de ces derniers mois... Il y en avait dix-huit environ qu'Elisabeth était morte, et, depuis lors, que de trouble, que d'agitation dans sa vie! que d'efforts stériles, d'espérances brisées! Ni fortune, ni amour, ni épouse, ni argent; il revenait bredouille de cette chasse insensée qu'il avait faite à l'opulence d'abord, puis au bonheur, et combien triste, découragé! Qu'allait-il devenir maintenant, dans sa vie morne, sans les intérêts qui l'avaient un instant bouleversée, sans les espoirs qui l'avaient illuminée, sans la tendresse, surtout, qu'il avait convoitée!... Il se le demandait, la gorge serrée, prêt à pleurer, triste à mourir...

Rentrant chez lui, il entendit dans l'escalier des pas qui lui firent lever la tête: il s'arrêta au palier pour laisser passer les personnes qui descendaient. Un frou-frou d'étoffes soyeuses annonçait une femme en grande toilette; machinalement, il la regarda. A sa vue, elle rougit autant qu'il pâlit... c'était Anaïs Thirvenet, mariée depuis quelques jours et gaie, épanouie, heureuse, au bras de son jeune époux.

Cette rencontre qui, auparavant, eût été aussi indifférente à Alexis que l'avait été la nouvelle du mariage de sa petite amie, lui fut, dans sa peine, atrocement pénible. Il se rappela que la jeune fille l'avait aimé, que, cruellement, il avait brisé les ailes à son premier rêve d'amour, et que, s'il l'avait voulu, s'il n'avait pas écouté la voix des cupides ambitions, c'est lui qui aujourd'hui aurait été à la place de cet homme heureux...

Une amertume profonde l'envahit.

— Tout est fini pour moi, murmura-t-il.

Et de fait, il y a aujourd'hui, dans la mission du haut Niger, un prêtre qui trouve dans son dévouement à la cause divine toutes les consolations morales capables d'abréger une séparation dont le terme, pour lui, n'est plus douteux.

Il y a, dans un couvent de Bretagne, une douce sœur de Charité, qui élève et instruit des orphelines, heureuse de cette maternité fictive, qui remplit dans son cœur la place des choses de ce monde, et dont elle sait d'avance, en son admirable foi, quelle sera la récompense.

Et il y a aussi à Paris, dans un appartement exigü et sombre, dans un bureau maussade, un homme qui, en son égoïsme, a demandé aux seules jouissances personnelles; dans son matérialisme, à cette seule vie, toutes ses joies et qui, déçu, mécontent, n'en ayant obtenu aucune, sans espérances et sans but, vieillit seul, inutile et triste.

Mary Floran.



ETUDES SUR LES ETATS-UNIS

PAR MATTHEW ARNOLD.

M. Ed. de Nevers nous offre le plaisir de pouvoir donner à nos lecteurs les prémices d'un ouvrage qu'il est à traduire et qui sera mis en vente sous peu. Après la préface de M. de Nevers, nous donnons la deuxième partie de l'ouvrage de M. Matthew Arnold. M. Edmond de Nevers, en nous envoyant cet extrait, résumait ainsi le reste de l'ouvrage: "La première partie est une étude sur le général Grant, que je considère très impartiale et très piquante." Dans la troisième partie, M. Arnold rend justice aux institutions des Américains, à l'égalité qui règne chez eux, à la manière dont ils ont résolu "le problème politique et le problème social," et, relativement à toutes ces choses, établit un parallèle avec l'Angleterre, absolument à l'avantage des Etats-Unis. La quatrième et dernière partie a trait aux lacunes de la république au point de vue de la véritable civilisation. M. Arnold critique le manque de distinction des Américains, la vulgarité de leurs journaux, leur vantardise, et déclare qu'ils n'ont pas encore résolu ce qu'il appelle "le problème humain."

M. Edmond de Nevers est bon juge, et pour qu'il se soit donné la peine de traduire cet ouvrage, il faut qu'il ait un mérite sérieux. Nous en recommandons la lecture à nos abonnés, aussitôt qu'il sera paru en entier, probablement avant la fin de ce mois.

PRÉFACE

 N a souvent observé qu'il semble y avoir une incompatibilité absolue dans la manière d'apprécier les faits et de juger les événements, entre certains grands écrivains anglais et la masse de leurs compatriotes. Des penseurs comme Seely, James Bryce, Freeman, Matthew Arnold et plusieurs autres, ont été ou sont, pour ainsi dire, la conscience éclairée de la nation. Si leurs enseignements ne triomphent pas toujours du chauvinisme insulaire, ils laissent cependant, en général, une trace profonde. Ce sont

ces hommes qui ont semé et qui sèment dans le sol britannique, les idées de justice, de tolérance, d'humanité qui, espérons-le, malgré le triste spectacle qui nous a été donné à la fin du siècle dernier et depuis le commencement de celui-ci, par plusieurs grands peuples appelés civilisés et progressifs, finiront par triompher.

Alors que, suivant en cela la tendance qui distingue spécialement notre époque, nous sommes hypnotisés par le succès matériel; alors que le désir de s'enrichir se substitue insensiblement, dans nos classes supérieures, à la plupart des autres aspirations, peut-être sera-t-il salutaire d'apprendre ce que l'une des sommités intellectuelles de la nation dont on désire, en certains milieux, que nous nous assimilions l'idéal et la manière d'être et d'agir, pensait de cet idéal et de cette manière d'être et d'agir.

Alors que chez les esprits simplistes et naïfs, notre vieille fierté de race s'éclipse devant les plus grands magasins, les installations plus cossues, les valeurs de bourse plus considérables, les dépôts dans les banques plus importants de nos compatriotes d'une autre langue ou de nos voisins de l'autre côté du 45e; alors que la civilisation américaine qui nous pénètre à notre insu, mine peu à peu en ce pays la probité politique et l'honnêteté civile, peut-être sera-t-il opportun de savoir combien l'un des plus grands moralistes et critiques des dernières générations, déplorait les profondes lacunes qui amoindrissent et dépriment la vie des sociétés que nous sommes trop portés à choisir comme modèles.

Certes, notre auteur rend justice aux Américains et aux biens enviables qu'ils possèdent; il loue leurs institutions, l'égalité relative qui règne chez eux, la clarté de leur vision en tout ce qui les concerne eux-mêmes, mais il leur dit aussi de dures vérités. S'il ne fût pas disparu avec le XIXe siècle, je ne crois pas qu'il eût pris part aux manifestations européennes qui, il n'y a pas longtemps, à

propos de la guerre de la puissante République contre les Espagnols, ont rappelé si joyeusement ce passage de la fable du bon La Fontaine, *les Animaux malades de la peste*:

... Vous leur fîtes, Seigneur,
En les croquant, beaucoup d'honneur.

Les quatre essais qui composent ce volume ont été publiés à des dates diverses — de 1881 à 1888 — dans une des principales revues de Londres, le *Nineteenth Century*. Il ne faut pas s'attendre à y trouver des aperçus inédits sur l'histoire américaine; il ne faut pas s'attendre à ce que l'œuvre de l'illustre écrivain qui n'a fait que deux courtes visites dans quelques-unes des principales villes de l'Union, abonde en révélations; c'est le moraliste et l'esthète qui parle, plus que le touriste. La partie qui traite des civilisations comparées des Etats-Unis et des Iles Britanniques est surtout, croyons-nous, très piquante, car, sous prétexte de dire leur fait aux Américains, c'est, en somme, le procès de la bourgeoisie anglaise que Matthew Arnold instruit.

On remarquera son magnifique éloge de notre très distingué compatriote ontarien, M. Goldwin Smith.

Il y a des réserves à faire sur la manière dont le grand critique envisage la population de la République, qu'il déclare n'être qu'un rameau de la race anglo-saxonne. L'erreur qu'il commet a, d'ailleurs, été celle de la plupart des écrivains étrangers qui se sont occupés des Etats-Unis. L'anglais étant la langue dominante dans le continent nord américain, rend cette erreur excusable, il faut en venir, pour quiconque n'a pas consulté les statistiques de l'émigration.

On ignore généralement que, lors de la guerre de l'indépendance, la population blanche des treize Etats, qui était d'environ 2,250,000 âmes, comprenait déjà un tiers d'Irlandais, un tiers d'Allemands, et un peu moins de deux cent

mille Hollandais et Huguenots. Depuis plus de soixante ans, les émigrants sont venus presque annuellement, surtout d'Irlande et d'Allemagne, par centaines de mille. J'ai démontré ailleurs (1) qu'à l'heure qu'il est, peu de familles américaines probablement, en dehors des émigrés des quarante dernières années, sont exclusivement anglaises, exclusivement irlandaises ou exclusivement allemandes par le sang. "Les races se sont cependant perpétuées, ai-je dit, par leurs représentants mâles et si les noms n'avaient pas été si souvent modifiés, changés et traduits, nous pourrions établir la part revenant à chaque nationalité dans la formation de la population de l'Union, en un tableau qui serait à peu près celui-ci." Et j'ai indiqué, en me basant sur des statistiques irrécusables, un apport de vingt-six millions d'Irlandais et descendants d'Irlandais, de vingt millions d'Allemands et descendants d'Allemands, et de six millions, tout au plus, de descendants des anciens colons de race anglo-saxonne.

Beaucoup de publicistes anglais ne se font peut-être pas d'illusions sur ces faits; mais constatant l'essor prodigieux des Etats-Unis, ils se disent qu'il est de bonne politique de cultiver l'amitié d'un pays qui constitue un facteur aussi considérable dans l'équilibre mondial; ils savent qu'un grand nombre d'Américains, même de descendance irlandaise, sont flattés d'être par eux appelés "cousins," et ils invoquent les liens d'une parenté plus que problématique. C'est une flatterie qui ne coûte pas cher, après tout, et qui plaît à une démocratie susceptible et, admettons-le, quelque peu vaniteuse.

Je n'ai pas à présenter Matthew Arnold aux lecteurs canadiens-français. Poète très distingué, critique érudit, moraliste profond, son éloge dans les revues et les journaux a déjà formé la matière d'un bon nombre de vo-

(1) *L'Ame Américaine*, dernier chap. du vol. 1^{er}.

lumes. Je me contenterai de citer une phrase d'un article récent de la *Contemporary Review* de Londres: "Matthew Arnold est le seul sociologue et critique de valeur classique qu'ait produit le règne de la reine Victoria," et quelques extraits d'une étude parue le mois dernier (août 1902) dans le *Daily News*, au sujet d'un livre que vient de publier sur notre auteur, M. Herbert-W. Paul: ⁽¹⁾

"Peu d'hommes, au XIXe siècle, ont étudié la vie sous autant d'aspects variés et cueilli des lauriers dans autant de champs divers que Matthew Arnold... Comme poète, il ne sera jamais aussi populaire que Tennyson et cela, surtout parce qu'il se sert de formes sévèrement classiques et que son sens du rythme était défectueux. Mais si son influence comme poète n'est pas étendue, elle est profonde. On pourrait dire de lui ce que Landor disait de lui-même, qu'il dîne tard et qu'il a peu de convives, mais que ces convives appartiennent à une élite... Il avait en lui la source de la vraie poésie et, comme le cœur de tout poète sincère, le sien battait à l'unisson avec celui de son époque et de son pays. Nous trouvons l'une des preuves de l'impénétrabilité des grands mystères de la vie, dans ce fait, que le plus athénien des modernes a été, en même temps, le plus fidèle interprète de l'esprit de son temps... Sa philosophie était sereine et l'idée qui revient le plus souvent dans son œuvre est celle-ci: "Le royaume de Dieu est en nous-mêmes."

"Lis bien ton propre cœur

"Et ç'en sera fait de toutes tes craintes.

"En vain chercherais-tu pendant mille ans,

"Tu ne trouveras aucune autre lumière.

⁽¹⁾ *Matthew Arnold*, by Herbert-W. Paul, de la série "English men of letters". MacMillan & Co.

“ Sa religion était basée sur la morale et l'émotion et il rêvait d'une Eglise d'Angleterre, probablement catholique dans sa forme, mais dépouillée de ses dogmes... ”

“ Sa production comme critique et prosateur est, au moins, aussi importante que sa poésie et ses idées religieuses. Il a fait pour la littérature ce que Ruskin a fait pour l'art; si sa prose est moins majestueuse que celle de ce dernier, elle est plus claire et plus sobre... ”

“ Il a apporté à la science de la critique une érudition profonde, un esprit absolument dégagé de préjugés et une sûreté de jugement qu'égalait sa clarté d'exposition... C'était un grand critique et ses œuvres en prose conserveront toujours leur rang dans notre littérature.”

EDMOND DE NEVERS.

UN MOT SUR L'AMÉRIQUE

Dans un essai intéressant, mais quelque peu empreint d'aigreur, intitulé: “ A propos d'une certaine condescendance chez les étrangers,” M. Lowell met sur leurs gardes, les Anglais qui seraient disposés à parler ou à écrire au sujet des Etats-Unis d'Amérique: “ je n'ai jamais blâmé l'Angleterre, s'écrie-t-il, de ne vouloir aucun bien à la démocratie; comment le pourrait-elle? ” Mais les critiques et les procédés des Anglais vis-à-vis de l'objet de leur antipathie ont le don de l'impatienter, déclare M. Lowell. “ Que les Anglais renoncent à vouloir nous comprendre, mais surtout qu'ils cessent de se figurer qu'ils nous comprennent, et qu'ils abandonnent diverses manières d'agir absurdes qui sont la conséquence de leur illusion; car ils n'arriveront jamais à ce but si désirable, tant qu'ils n'auront pas appris à nous juger tels que nous sommes et non pas tels qu'ils nous supposent.”

De certaines parties de l'Amérique, au contraire, nous arrivent des reproches de ne pas parler suffisamment de

la grande République, de ne pas la citer assez souvent comme argument dans les propositions que nous soutenons; M. Higginson se montre très surpris de ce que, par exemple, lorsque je disserte sur les bienfaits de l'égalité, c'est à la France que j'ai recours pour appuyer et confirmer ma thèse, et non aux Etats-Unis.

Un journal de Boston suppose que j'ai qualifié les manières américaines de "vulgaires," et découvre, ce qui pis est, que la revue *The Atlantic Monthly*, commentant cette opinion à moi attribuée, l'adopte et abonde dans le même sens. Car l'écrivain de l'*Atlantic Monthly* déclare que "la hideur et la vulgarité des manières américaines sont indéniables et qu'on ne peut attendre le salut que de l'œuvre de quelques individus enthousiastes ayant conscience de goûts cultivés et de généreux désirs" ou, comme l'écrivain en question appelle ces enthousiastes, "d'individus d'une civilisation plutôt supérieure, comme il s'en trouve quelques-uns dans chacune de nos grandes villes et leurs environs."

Le journal de Boston observe avec assez d'à-propos que c'est parmi ces enthousiastes exceptionnels que semblent se recruter les héros des histoires de M. James et de M. Howells; il les décrit finement comme "des gens qui passent plus de la moitié de leur vie en Europe et ne reviennent que pour quereller leurs agents et hommes d'affaires, sur la modicité des fonds qu'ils leur remettent;" et il allègue que cette sorte de gens "n'aura, et ne peut avoir aucune influence bienfaisante appréciable sur la véritable civilisation américaine." Notre ami de Boston se retourne alors contre moi et dit que "ce sont des gens vulgaires des grandes villes, qui ont inspiré à M. Arnold son antipathie contre les manières américaines." Il ajoute que "s'il arrivait jamais que la destinée cruelle forçât M. Arnold à traverser l'Atlantique, il trouverait dans les petites villes de l'intérieur des Etats du Nord, du centre et du

sud-ouest, des milieux sociaux simples et élégants, aussi absolument inconnus en Angleterre, en Allemagne ou en Italie, que la vie privée des ducs et des princes du sang est inconnue en Amérique." Oui, j'y "trouverais une manière de vivre appartenant à la plus haute civilisation, dans des villes, des comtés, des Etats dont je n'ai jamais entendu les noms;" et si je pouvais amener avec moi l'écrivain de l'*Atlantic Monthly*, déclare son compatriote, "ça lui ferait beaucoup de bien."

Je ne me rappelle pas avoir, en aucun endroit de mes trop nombreux écrits, qualifié les manières américaines de vulgaires, ou avoir exprimé de l'antipathie contre elles. Il y a longtemps que j'ai pris l'habitude de considérer le peuple des Etats-Unis comme n'en faisant qu'un avec nous-mêmes, de regarder les Américains, tout simplement, comme "les Anglais de l'autre côté de l'Atlantique." L'ethnologie de ce diplomate américain qui, il n'y a pas longtemps, affirmait devant un auditoire berlinois que l'énorme émigration d'Allemagne aux Etats-Unis avait fait de la grande République, un pays aussi allemand qu'anglais, ne m'a pas encore convaincu. Je m'en tiens à l'ancienne croyance, que les Américains des Etats-Unis sont des Anglais de l'autre côté de l'Atlantique; elle me vient de Burke. Mais de Burke aussi, j'ai appris de quelles conséquences incalculables, de quels immenses effets ce simple incident — l'établissement d'un rameau de la nation anglaise, de l'autre côté de l'Atlantique, — a été la cause et quels changements ont été accomplis par le fait de la constitution de ce rameau en puissance indépendante. Qu'on me permette de citer les profondes et impressionnantes paroles qu'il prononça sur la reconnaissance de l'indépendance américaine, en 1782:

"Une grande révolution vient d'avoir lieu — une révolution qui ne s'est pas faite par la destruction ou le changement du pouvoir dans aucun des Etats existants, mais

par l'apparition d'un Etat nouveau, d'une espèce nouvelle, dans une nouvelle partie du monde. Elle a accompli un changement aussi grand dans les relations, l'équilibre, la gravitation des puissances, que celui qu'accomplirait l'apparition d'une nouvelle planète, dans le système solaire."

Quant à l'opinion que ce serait une cruelle destinée que celle qui me forcerait à visiter les Etats-Unis, j'emprunterai les paroles de Goëthe, et je dirai: "Ce n'est pas l'esprit qui est attaché au sol, ce sont les pieds;" avec la meilleure volonté du monde, je n'ai encore jamais pu aller en Amérique, et probablement que je ne le pourrai jamais.

Il me vient de ce pays des communications bienveillantes. Lorsqu'un homme qui a beaucoup écrit sur l'égalité et la civilisation, s'entend dire qu'en Amérique, un amateur de ces entités morales trouvera tout ce qu'il faut pour le satisfaire; lorsqu'on l'invite, que, même, on le met au défi de s'enquérir de l'état de choses qui y est en honneur et d'en rendre témoignage, il semble qu'il soit impoli et lâche de ne pas tenir compte de ces invitations, et de continuer à parler de l'égalité et de la civilisation, comme si l'Amérique n'avait jamais existé. D'un autre côté, il y a l'avertissement de M. Lowell. Les Anglais peuvent facilement tomber dans l'absurdité en critiquant l'Amérique, et le plus facilement du monde surtout, s'ils ne peuvent pas voir ce continent de leurs propres yeux et ne le jugent que d'après leurs lectures. Ajoutons encore que certaines gens sont susceptibles; il serait certainement plus sage et plus agréable de ne rien dire. Et, de même que le prophète Jonas qui, chargé d'un message pour Ninive, se hâta, plein d'alarmes, de descendre à Joppa et là, de se rembarquer immédiatement pour une direction absolument opposée, on pourrait trouver un grand nombre de raisons pour se dérober à la tâche, lorsqu'on nous demande de donner notre opinion sur la civilisation aux

Etats-Unis. Toutefois, Ewald prétend que ce fut un regrettable et indigne calcul, une subtilité de raisonnement humain mesquine — *menschliche vernunftlei* — qui porta Jonas à tourner le dos à sa tâche, de cette manière. Nous ne tournerons pas le dos à la nôtre, si difficile qu'elle soit.

D'ailleurs, il y a des considérations qui en diminuent les difficultés. Lorsqu'un écrivain a exprimé l'opinion que le système social en honneur dans son propre pays est si loin de la perfection qu'il présente le spectacle d'une haute classe matérialisée, d'une classe moyenne vulgarisée et d'une basse classe brutalisée, il a peut-être conquis le droit de parler avec candeur des systèmes sociaux des autres pays. M. Lowell se plaint de ce que nous autres, Anglais, nous faisons de notre saxonnisme étroit, comme il l'appelle, le critérium de tout. "Mais nous ne valons quelque chose, dit M. Lowell de lui-même et de ses compatriotes, nous ne valons quelque chose qu'en autant que nous nous désinfectons du saxonnisme."

M. Hussey Vivian, membre de la chambre des Communes pour Glamorganshire, fait un voyage en Amérique et, à son retour, enchanté du pays et de ses habitants, il donne publicité à cette opinion, que deux choses seulement manquent à leur bonheur: — Un souverain du type britannique et une chambre des Lords. —

"Si les Américains pouvaient franchir le premier pas, et élire un roi du vieux stock, avec les mêmes conditions de pouvoir limité par la constitution qui sont faites à nos rois, s'ils unissaient ainsi leurs Etats séparés en une nation compacte et cohérente, un grand nombre d'entre eux n'en seraient que trop reconnaissants. Je ne puis, non plus m'empêcher de penser qu'ils ne seraient pas fâchés de transformer le Sénat en chambre des Lords. Il y a chez eux des fortunes amplement suffisantes pour supporter le système héréditaire des majorats; et l'on verrait

des hommes qui, à l'heure qu'il est, ne voudraient pour aucune considération entrer dans la vie politique, faire leur devoir, sans doute avec autant de patriotisme que nos pairs, alors qu'ils ne seraient pas obligés d'affronter la boue d'une candidature. Quant à cette prétention que les idées aristocratiques sont étrangères aux Américains, je n'y crois aucunement. Je crois, au contraire, que les Américains sont un peuple très aristocratique."

Je suppose que ces quelques lignes peuvent être considérées comme un échantillon de cet anglo-saxonnisme qui exaspère tellement M. Lowell. Je ne partage pas les idées qui y sont exprimées. M. Hussey Vivian a apprécié comme il convient, les faits géologiques et bien évalué les richesses minières de l'Amérique; mais quant aux conditions politiques du pays, aux tendances réelles de sa vie et quant à son avenir, il ne me paraît pas s'être placé du tout au centre de la situation. Loin de "ne vouloir aucun bien à la démocratie," loin de croire qu'un roi et une chambre des Lords sur le modèle anglais, soient une panacée pour les maux sociaux, j'ai dit sans ambages que notre système social anglais a, d'après moi, trop renfermé sur elles-mêmes nos classes moyennes, trop rejeté sur elles-mêmes, également, nos basses classes et que nous souffrons du manque d'égalité. Rien ne me serait plus agréable que de voir la difficulté résolue en Amérique, que d'y voir la démocratie triomphante, avec un type d'égalité produisant de si bons résultats que, lorsqu'on prêcherait cette vertu, on n'en démontrerait pas les avantages par l'exemple des Français, mais comme M. Higginson le recommande, par l'exemple du peuple des Etats-Unis. Je retourne à mon journal de Boston:—

"Dans des villes dont M. Arnold n'a jamais entendu et n'entendra probablement jamais les noms, on trouvera presque invariablement un groupe de gens de goûts cultivés, de bonnes manières, de bonne éducation, ayant le res-

pect d'eux-mêmes, les égaux de n'importe quelle classe d'individus au monde. Ces gens-là lisent les meilleurs livres, interprètent la meilleure musique; ils s'intéressent aux questions générales qui occupent l'humanité et ils apportent à leurs relations mutuelles, cette courtoisie, ce respect de soi-même, qui sont le propre d'hommes et de femmes dont la situation sociale n'est pas contestée."

Hé bien, c'est là ce que nous demandons, et, si la démocratie américaine nous donne cela, M. Lowell peut être sûr qu'aucun anglo-saxonnisme étroit ne m'empêchera de rendre justice à la démocratie américaine.

Seulement, il faut bien nous entendre sur un point spécial. Nous sommes, ici, en présence d'un état de choses où la question du nombre a une importance capitale. Même, dans notre pauvre vieux pays, avec sa classe moyenne vulgarisée, sa basse classe brutalisée, on trouve, je l'ai déjà dit très souvent, des individus épris d'une vie supérieure, épris de perfection et qui, s'ils se trouvent plus ou moins en conflit avec l'époque actuelle, nous font espérer un meilleur avenir. Des individus de cette catégorie, il y en a dans la société américaine, tout comme ici, je n'en doute aucunement. L'écrivain de l'*Atlantic Monthly* lui-même, si défavorable que soit le jugement qu'il porte sur la civilisation de son pays, en général, admet qu'il y peut trouver un certain nombre "d'individus enthousiastes, ayant conscience de posséder des goûts cultivés et d'être remplis de désirs généreux." "De ces individus d'une civilisation "plutôt supérieure," il y en a quelques-uns, dit-il, dans chacune de nos grandes villes et leurs environs." Son contradicteur du journal de Boston prétend, lui, que ces centres de lumière et de douceur se rencontrent plutôt dans les petites villes que dans les grandes; mais la chose n'est pas pour nous d'une grande importance. La question importante est celle-ci: En quel nombre se trouvent-ils? Hé bien, dit le journal de Boston, "dans presque toutes

les petites villes des Etats du nord, du centre et du sud-ouest." Incontestablement c'est là de la civilisation. Un groupe d'individus épris d'une vie supérieure, "un ordre social simple et élégant," ainsi que s'exprime notre panégyriste, existant dans presque toutes les petites villes des Etats du nord, du centre et du sud-ouest américain, et cela, sans compter certains cercles de New-York et d'autres grandes villes "où la vie sociale est aussi distinguée, aussi élégante, aussi noble qu'en aucun endroit du monde;" tout cela doit nécessairement élever le niveau de la société américaine, et devra sûrement, si nous suivons l'exemple qu'on nous offre, nous donner les moyens de transformer la nôtre et d'en élever le niveau.

Déjà ce bon effet se produit sur la société américaine, car on nous dit:

"Ce sont ces personnes qui maintiennent l'esprit général de la nation à un diapason élevé. Pendant que les "quelques individus d'une civilisation plutôt supérieure" traversent et retraversent l'Atlantique pour aller apprendre la dernière décision prise par un blanc-bec d'empereur, ou le dernier costume décrété par un homme-modiste, ces messieurs et ces dames américaines, dans la dignité de leur "home" font l'Amérique. Ce sont eux qui maintiennent le crédit national, ce sont eux qui améliorent sans cesse notre système d'éducation nationale. Si M. Arnold les rencontre jamais dans leurs propres résidences, ce sont eux qui lui apprendront quel est le type normal des manières américaines."

Notre critique de Boston écrit d'une manière si vive et si alerte, qu'on éprouve du regret à le quitter. J'affirme sincèrement que j'aimerais beaucoup mieux le lire et le citer qu'entrer en discussion avec lui. Il a vu l'Amérique et je ne l'ai pas vue. Peut-être les choses sont-elles, chez lui, telles qu'il le dit. J'espère qu'elles le sont, car, ainsi que je viens de l'indiquer, il y a longtemps que je suis

convaincu que la société anglaise a besoin de se transformer; il y a longtemps que je cherche en vain un modèle sur lequel nous puissions nous guider et dont nous puissions nous inspirer dans l'élaboration d'une nouvelle civilisation; or, voilà le modèle tout trouvé.

J'avoue, cependant, que je m'étais imaginé jusqu'à présent que, de même que nous, Anglais, avons à transformer notre civilisation, l'Amérique avait encore la sienne à créer; et que, bien que son exemple et sa coopération puissent et doivent probablement avoir pour nous une haute valeur dans l'avenir, à l'heure qu'il est ils ne nous étaient guère d'une grande utilité. Je me rappelle qu'au moment où le journal de Boston dont je viens de citer quelques lignes, me tombait sous la main, j'achevais la lecture d'un des meilleurs romans de M. James, "Roderick Hudson." Le livre nous transporte dans une des petites villes de l'intérieur, une ville dont, je l'avoue, je n'avais jamais entendu parler, Northampton. Ceux qui ont lu Roderick Hudson, n'auront pas oublié que dans la partie de l'histoire dont la scène est à Northampton, il y a un personnage du nom de Striker, un commissaire-priseur. En lisant les affirmations du journal de Boston que, dans presque chacune des petites villes de l'Union, je trouverais un "ordre social simple et élégant," le commentaire qui tout de suite vint à mes lèvres, fut celui-ci: Je suppose que ce que j'y trouverais en grande majorité, c'est Striker — or, Striker est un Philistin (1).

J'ai dit quelque part qu'alors que notre société en Angleterre se compose de Barbares, de Philistins et de populace, la société américaine en est une copie exacte, si

(1) C'est la seule fois que nous ayons rencontré dans un auteur anglais, avec l'acception qui lui est donnée ici, le nom de ce peuple ennemi d'Israël et que Samson a combattu d'une manière si originale. En Allemagne, *Philister* est le terme consacré pour désigner cette classe généralement peu lettrée, mais si utile, qu'en France la gente littéraire et artistique appelle, non sans un certain mépris, *bourgeois, épiciers*. (Note du traducteur.)

ce n'est que les Barbares manquent absolument à cette dernière et que la populace n'existe guère en Amérique. Il en résulte que les Philistins constitueraient la grande masse de la nation. — Une variété de Philistins plus gais que ceux de notre classe moyenne, laquelle a créé et peuplé les Etats-Unis. (1) — Une variété de Philistins plus gais que les nôtres, dis-je, mais dégagés de l'influence et du faux idéal de nos Barbares, de ce fait laissés plus à eux-mêmes et ayant leurs coudées franches.

Qu'il en fût ainsi que je viens de l'écrire, cela me paraissait naturel; et qu'il en soit réellement ainsi, tout ce que j'ai pu lire et entendre dire sur l'Amérique tend à m'en convaincre. Et, lorsque mon ami de Boston parle de "l'ordre social simple et élégant, établi dans presque toutes les petites villes des Etats-Unis et du groupe qui existe en chacune d'elles, de personnes de goûts cultivés, de bonnes manières, de bonne éducation, ayant le respect d'elles-mêmes, les égales de qui que ce soit au monde," je ne puis m'empêcher de penser que les choses ne sont pas aussi brillantes qu'il les représente et aussi supérieures à tout ce dont nous avons eu l'expérience ailleurs. Il doit confondre ensemble deux impressions: l'impression d'individus disséminés dans tout le pays, véritablement épris de raffinement et de beauté, mais pas assez nombreux ou groupés pour exercer beaucoup d'influence, et l'impression de groupes de braves et dignes gens, qui se trouvent dans toutes les villes de l'Union, gens pleins de mérite évidemment, mais qui ne sont pas encore arrivés à ce véritable et heureux idéal de la civilisation, "un ordre social simple et élégant."

Nous aussi, nous avons partout des groupes de ce genre; nous savons ce qu'ils peuvent faire pour nous, et aussi, ce

(1) Les Etats-Unis n'ont été peuplés par la classe moyenne d'Angleterre que dans une proportion très faible. (Voir notre préface.)

qu'ils ne peuvent pas faire. Il est facile de les couvrir de louanges, de les flatter, d'exprimer à leur sujet une satisfaction sans bornes, de parler d'eux comme s'ils nous donnaient tout ce dont nous avons besoin. C'est ce que nous avons fait, ici, en Angleterre. Ces groupes chez nous, ces forces sérieuses et efficaces de la classe moyenne, nous les avons exaltés comme "la partie de la nation qui a étonné le monde par son énergie, son esprit d'entreprise, sa confiance en soi, qui sans cesse ouvre des routes nouvelles à l'industrie et subjugue les forces de la nature, qui a accompli toutes les grandes choses qui ont été accomplies dans toutes les sphères, et qui possède l'intelligence, la volonté et la force nécessaires pour toutes les bonnes et grandes choses qui restent encore à faire." C'est ainsi que parlent nos journaux; nos grands orateurs exploitent la même veine. "Les gens de la classe moyenne qui, avec leur activité et leur religion, ont fait la race anglaise ce qu'elle est, sont le sel de la terre!"

"Les cités que vous avez édifiées, s'écrit M. Bright, les chemins de fer que vous avez construits, les manufactures que vous avez créées, les cargaisons que portent les navires de la plus grande marine marchande que le monde a jamais vue!" voilà pour l'industrie. Et voici maintenant l'éloge de leur religion, la forme de religion inventée spécialement pour eux et indomptablement maintenue.

"Considérons, s'écrie encore M. Bright, quelle somme de ce qu'il y a de libre, de bon, de grand et de ce qui va se perfectionnant sans cesse, dans la Grande-Bretagne, est l'œuvre de la pensée non-conformiste. Voyez les églises et les chapelles qu'elle a élevées par tout le pays, voyez les écoles qu'elle a construites, voyez les ministres qu'elle a supportés, voyez l'œuvre chrétienne qu'elle a accomplie. Les non-conformistes, les jeunes gens surtout, feraient bien d'étudier l'histoire de leurs pères et d'apprendre d'eux combien ils ont dû à la vérité et combien ils ont sacrifié à la conscience."

C'est des groupes non-conformistes inébranlables, industriels et religieux, de toutes les villes, petites et grandes de l'Angleterre, que M. Bright fait ici l'éloge. Mais il consacre également un tribut de louanges encore plus magnifique à leurs frères de même race, de mêmes dispositions et de même vertu qui habitent l'Amérique. — Les vastes proportions des choses, en Amérique, impressionnent toujours fortement l'imagination de M. Bright. Il aime à faire le compte du nombre prodigieux d'acres de terre qu'ils possèdent, du nombre prodigieux de boisseaux de blé qu'ils récoltent. Le principe "volontaire," le principe du non-conformisme anglais moderne s'épanouit là, en des proportions également vastes et impressionnantes: "Jamais sur la face de la terre, il n'y a rien eu dans ce que la piété et le zèle ont offert comme tribut à la religion et aux œuvres religieuses, qui puisse se comparer avec ce qui a été fait par le peuple des Etats-Unis, en vertu du principe "volontaire."

Je ne puis m'empêcher de penser, ai-je dit, que mon critique de Boston confond quelques personnes éprises de perfection avec les représentants, beaucoup plus nombreux, des vertus de la classe moyenne, gens sérieux, industriels et, par plusieurs côtés, admirables; qu'il s'imaginerait que dans presque chaque ville des Etats-Unis, il y a un groupe de personnes éprises de beauté et de raffinement, alors que les personnes de cette catégorie sont beaucoup plus clairsemées qu'il ne le suppose. Ce qui existe réellement dans presque chaque ville, c'est un groupe de représentants de la vertu bourgeoise. Et les fruits auxquels il reconnaît ces hommes, les résultats dont ils sentent que leur vie nationale et la civilisation, sont justement les fruits, faisons-le observer en passant, que les représentants de la vertu bourgeoise sont capables de produire, de fait, produisent aussi pour nous, en Angleterre, et pour la culture desquels nous n'a-

vous pas besoin de mettre à contribution un nombre extraordinaire de personnes éprises de perfection. "Ce sont ces gens-là, dit-il, qui maintiennent le sentiment national à un diapason élevé, quand éclate une guerre ou une rébellion." Mais c'est justement ce que la vertu bourgeoise de notre race est absolument capable de faire, comme l'a prouvé l'Angleterre puritaine du dix-septième siècle et les héritiers des traditions puritaines, depuis lors. "Ce sont eux qui maintiennent le crédit national, ce sont eux qui améliorent sans cesse notre système d'éducation nationale." Par éducation nationale, notre critique entend dire l'éducation populaire et, ici encore, nous restons dans les limites de l'œuvre des classes moyennes. En Angleterre, comme aux Etats-Unis, la classe moyenne est parfaitement capable de maintenir le crédit national et elle le maintient; elle est absolument capable de reconnaître le devoir qui lui incombe d'envoyer les enfants du peuple à l'école; plus même, de les envoyer aussi à une école du dimanche, s'il est possible, et à l'église ou à une chapelle. Tout cela est vrai; et cependant, en Angleterre, dans tous les cas, la classe moyenne avec toute son industrie et toute sa religiosité — la classe moyenne dont j'ai signalé un type parfait, il y a déjà longtemps, dans la personne d'un certain M. Smith, secrétaire d'une compagnie d'assurance, lequel "vivait dans l'appréhension de tomber dans la pauvreté et d'être perdu pour l'éternité" — la classe moyenne en Angleterre, dis-je, nous offre, à l'heure qu'il est, pour satisfaire à nos besoins actuels et faire face aux exigences de la civilisation nationale, un type défectueux de religion, un apport mesquin d'intelligence et de savoir, un goût du Beau faussé et des manières communes et rudes. Or, pour faire de la vie humaine ce que les hommes commencent maintenant à voir qu'elle doit être, il ne faut pas seulement la puissance de l'industrie et de la conduite des affaires, mais aussi la puissance de l'intel-

ligence et du savoir, la puissance de la beauté, la puissance de la vie sociale et des bonnes manières. Le type d'existence qui est celui de notre classe moyenne en Angleterre, en est un par lequel ne peuvent être satisfaites ni les exigences de l'intelligence et du savoir, ni les exigences de la Beauté, ni les exigences de la vie sociale et des manières.

Ce que nous appelons la classe moyenne, en Angleterre, c'est virtuellement, en Amérique, la nation tout entière. En Amérique, elle est dégagée, dans une grande mesure, je l'ai déjà dit, de ce qui constitue, chez nous, la populace; elle ne subit pas la pression et le faux idéal de nos Barbares. Cette classe moyenne est généralement industrielle et religieuse, comme la nôtre. Sa religion est moins envahie, je crois, par l'esprit moderne que la religion de nos bourgeois. Un Américain, connu comme homme de science, me dit que dans une ville de cent cinquante mille âmes, où il demeure, il n'y a pas cinquante personnes qui ne croient pas que les premiers chapitres de la Genèse sont l'exacte vérité. M. Dale, de Birmingham, a trouvé, dit-il, que "les Chrétiens, en Amérique, étaient moins troublés par des attaques contre la croyance orthodoxe, qu'ils ne le sont en Angleterre. Ils semblaient sûrs de leur terrain et ne témoignaient aucune crainte." Là, l'opinion populaire exige que les hommes publics fréquentent régulièrement une église. Les dénominations les plus en faveur aux Etats-Unis, sont celles qui nous sont familières ici, sous le vocable de "Protestants dissidents." Lorsque M. Dale nous parle des "Baptistes, non compris 'les Baptistes de libre volonté, les Baptistes du septième jour, les Baptistes aux six principes' et quelques autres sectes mineures," nous nous imaginons lire une liste des sectes dans l'almanach de Whittaker. Mais en Amérique, ce type de religion n'est pas un type subordonné, c'est le type prédominant et accepté. Nos ministres dissidents se

croient au paradis lorsqu'ils visitent l'Amérique. Dans ce pays universellement religieux ⁽¹⁾, la dénomination qui compte de beaucoup le plus grand nombre d'adeptes, c'est, je crois, celle des Méthodistes, fondée par Wesley ⁽²⁾ et que nous connaissons ici, pour avoir comme base de sa doctrine, les cinquante-trois sermons de Wesley et ses notes sur le Nouveau Testament. J'ai une sincère admiration pour Wesley et une sincère estime pour le corps des méthodistes wesleyens en ce pays; je l'ai fréquenté beaucoup, et il y a plusieurs de ses membres pour lesquels je professe une estime non seulement sincère, mais affectueuse.

Je sais combien les attaches et les croyances religieuses, chez un individu, sont déterminées par les circonstances de naissance et d'éducation; et, probablement que si, moi-même, j'étais né et avais été élevé dans le wesleyisme, je n'aurais pas abandonné cette église. Mais, certainement, j'aurais désiré que mes enfants l'abandonnassent, parce que, dans une question d'une importance aussi absorbante que celle que les wesleyens attribuent à la religion, vivre en soumettant son esprit à l'autorité d'un esprit de troisième ordre, — car tel était Wesley — me paraît une chose déprimante et injurieuse pour l'esprit humain en général. Des gens dont les esprits relativement à la question la plus importante de la vie, sont constamment fixés sur un esprit de troisième ordre, forment le gros de la population des Etats-Unis, dans les petites villes et les districts ruraux surtout. Et cependant,

(1) M. Arnold a été mal renseigné, ou bien une énorme transformation s'est accomplie aux Etats-Unis en une douzaine d'années. Lors des dernières élections présidentielles, plusieurs journaux ont affirmé que plus de la moitié des électeurs n'avaient aucune croyance religieuse, et personne n'a cherché à réfuter l'affirmation.

(2) En 1896 le journal *The Independent*, de New-York, qui s'occupe beaucoup du mouvement religieux aux Etats-Unis, établissait que le nombre des pratiquants ou communicants des différentes églises, ne dépassait pas 22,943,378. Dans ce total, on comptait 8,273,309 catholiques, 5,653,288 méthodistes, 1,409,805 presbytériens, 1,903,672 disciples du Christ, etc.—(N. du T.)

notre ami de Boston nous demande de croire qu'une population dont c'est là le niveau, peut produire ce que nous ne pouvons certainement pas produire en Angleterre, et ce qu'aucun pays que je connaisse ne peut fournir, à l'heure qu'il est — un groupe dans chaque petite ville, et cela d'un bout à l'autre du pays, de gens de goûts cultivés, de bonnes manières, de bonne éducation, les égaux de qui que ce soit au monde, lisant les meilleurs livres, interprétant la meilleure musique et discutant les questions d'ordre général qui intéressent l'humanité. — Des individus de cette catégorie, les égaux de qui que ce soit au monde, l'Amérique peut certainement en fournir, et, avec cela, dans toutes les villes, des groupes de gens ayant d'excellentes qualités, semblables aux représentants de la classe moyenne et de la vertu bourgeoise parmi nous. Un pays capable de fournir de tels groupes, sera fort et prospère et possède beaucoup de choses dont il peut être reconnaissant; mais il ne faut pas qu'il prenne ces groupes pour ce qu'ils ne sont pas; il ne faut pas qu'il s'imagine que, les ayant produits, il possède ce qu'il ne possède pas, ou qu'il a pourvu à des besoins pour lesquels il n'a pas encore pourvu.

“Les arts n'ont pas de chance dans les pays pauvres, dit M. Lowell. De père robuste à fils robuste, nous avons rendu ce continent habitable pour les races plus faibles du vieux monde qui l'ont inondé au cours du dernier demi-siècle.” Cela peut être très vrai, et les choses accomplies en Amérique par l'industrie bourgeoise, l'énergie et le courage bourgeois, la religion bourgeoise de notre race anglaise, sont peut-être tout à fait autant que nous avons eu droit d'en attendre, jusqu'à l'époque actuelle; et seul, un peuple doué de grandes qualités était en état de les accomplir.

Mais là n'est pas la question. Il s'agit ici de l'établissement en Amérique, sur une échelle quelque peu consi-

dérable, d'un type de civilisation combinant toutes les puissances qui contribuent à faire de la vie humaine ce qu'elle doit être, la puissance de l'intelligence et du savoir, la puissance de la beauté, la puissance de la vie sociale et des bonnes manières, de même que cette autre grande puissance, celle de la religion et de la conduite et la puissance indispensable de l'expansion. "N'est-ce pas l'acte le plus digne d'une république, demande M. Lowell, que de faire des hommes de chair et de sang, au lieu de mouler en marbre les formes idéales de ces hommes?" Accordons-le. "Peut-être, continue M. Lowell, notre lot est-il de donner un plus complet développement à l'humanité collective au lieu de le donner à l'humanité individuelle." Il est certain que le bien-être des masses, et non pas seulement celui des individus et des classes, s'impose de plus en plus à chacun de nous, comme étant le but qui doit être poursuivi. Un grand nombre devra avoir part au bien-être, à la civilisation et à la culture; nous ne devons pas l'oublier, et l'Amérique, heureusement, ne nous le laissera probablement pas oublier. Mais pour cela, il ne faut pas que l'idéal du bien-être, de la civilisation ou de la haute culture soit abaissé ou dégradé.

Voici maintenant que la *New-York Nation* — un journal que je lis régulièrement avec profit, un journal qui est, autant que mon expérience me permet d'en juger, le meilleur de tous les journaux américains et l'un des meilleurs journaux du globe — publiait, l'autre jour, sur la haute éducation en Amérique et sur son utilité, quelques observations très curieuses:

"En Amérique (dit la Nation) presque aucun citoyen dont la fortune permettra cette dépense, ne refusera à son fils un cours dans un collège classique, si son fils le désire, mais probablement que pas un jeune homme sur mille, ne pourra dire, cinq ans après avoir terminé ses études, que son éducation classique lui a été du moindre

secours pour faire ses débuts dans la vie. Elle aura pu lui être fort utile comme moyen de culture intellectuelle et morale, mais n'aura servi en rien à l'adapter au milieu dans lequel il est destiné à vivre et à travailler; ou, en d'autres termes, à un monde où pas un individu sur cent mille n'a les manières ou la culture d'un gentleman, ne change de chemise plus d'une fois la semaine et ne mange avec une fourchette."

On pourrait commenter très longuement cette remarquable déclaration, je me contenterai d'une seule observation. Est-il croyable que, s'il se trouvait établi dans presque chaque ville de la grande majorité des Etats, un type "d'ordre social simple et élégant," un "groupe de gens de goûts cultivés, de bonnes manières, lisant les meilleurs livres, interprétant la meilleure musique, s'occupant de questions d'un intérêt universel, les égaux de qui que ce soit au monde;" est-il croyable, qu'avec l'instinct de conservation qui est propre à l'humanité, et alors que les choses de choix exercent naturellement une si grande attraction — est-il croyable que toute cette excellente semence produise si peu de résultats, que ces groupes demeurent si impuissants, si isolés, que ceux qui les entourent, dans un pays où la pauvreté est inconnue, constituent un monde où "pas un individu sur cent mille n'a les manières ou la culture d'un "gentleman," ne change de chemise plus d'une fois la semaine, ou ne mange avec une fourchette?" Ce n'est pas croyable; pour moi au moins, ce n'est pas croyable. Et je suis de plus en plus convaincu que notre ami de Boston a parlé de groupes, lorsqu'il aurait dû parler d'individus, et que plusieurs de ces individus, même, ont traversé et retraversé en Europe, ou, comme il le dit spirituellement, "chevauché sur l'Atlantique."

M. Lowell, lui-même, décrit ses compatriotes comme "le peuple le plus limité à l'éducation de l'école primaire et

le moins cultivé qui soit au monde." C'est aussi l'impression qu'ils font sur les étrangers. Renan dit que "les Etats-Unis ont créé une instruction populaire considérable, sans haute éducation sérieuse, et qu'ils expieront longtemps cette faute, par leur médiocrité intellectuelle, leur vulgarité de manières, leur esprit superficiel, leur manque d'intelligence générale." Un autre critique français très fin parle d'une "dure inintelligence" comme la caractéristique du peuple des Etats-Unis — "la dure inintelligence des Américains du Nord (1). Ils sont vifs et adroits, tout le monde le sait; mais, malheureusement, l'adresse et la vivacité sont tout à fait compatibles avec "la dure inintelligence." Dans l'"humour" quinionesque de M. Mark Twain, si attrayante au Philistin du type gai et léger, tant en Angleterre qu'en Amérique, un troisième critique français voit la littérature qui interprète exactement l'intelligence d'un peuple de ce type et non d'un type supérieur. "En dépit de toute son éducation primaire, dit-il, l'Amérique est encore, au point de vue intellectuel, un sol très dur et très primitif, qui ne peut être cultivé que par des méthodes violentes. Ces intelligences primitives et à demi-sauvages ne sont remuées que par des récits très élémentaires, composés sans art, dans lesquels le burlesque et le mélodrame, la vulgarité et l'excentricité sont combinés à fortes doses." On peut dire des Français, des Français de la génération actuelle, dans tous les cas, qu'eux-mêmes considèrent sérieusement comme appartenant à la famille de Goethe, de Molière et de Shakespeare, un auteur moitié génie, moitié charlatan, comme Victor Hugo (2). Cela est vrai, cependant ils

(1) En français dans le texte.

(2) Victor Hugo n'a pas besoin d'être défendu. Cette boutade de M. Arnold ne fait que confirmer la proposition souvent émise, qu'on ne peut goûter et apprécier intégralement, dans les œuvres poétiques, que celles qui nous parlent en notre langue maternelle. Ce qui nous charme dans les vers, ce ne sont pas toujours, ce ne sont

peuvent juger d'une manière suffisamment sûre et exacte, la fausse littérature d'une autre nation qui ne fait pas appel à leurs côtés faibles. Je ne blâme pas l'Amérique d'être la victime de Quinion, ou aussi de Murdstone ⁽¹⁾. Nous sommes les victimes de Murdstone et de Quinion, nous-mêmes, je le sais très bien, et les Américains sont absolument le même peuple que nous sommes. Mais je veux délivrer l'Angleterre de ces deux types et je regarde autour de moi, afin de trouver des auxiliaires dans l'accomplissement de la bonne œuvre que j'ai entreprise. Donc, lorsque le journal de Boston m'a parlé de l'ordre social simple et élégant, du groupe de gens de goûts cultivés et de bonnes manières, lisant les meilleurs livres, et interprétant la meilleure musique, que l'on peut admi-

pas seulement les pensées qu'ils nous communiquent ou les rêves qu'ils nous confient ; ce n'est pas tant, a-t-on dit, le sens des paroles que le murmure qu'elles roulent : c'est ce chant obscur, cette incantation mystérieuse qui semble venir de derrière les mots, qui évoque de vieux souvenirs, fait vibrer en nous des fibres secrètes, et nous berce délicieusement comme des accords mineurs d'une musique entendue dans le lointain. Cette musique, nécessairement, ne frappe pas, ou frappe peu l'oreille de celui qui n'a pas appris, dès son enfance, la langue dans laquelle elle est modulée.

La poésie, qui a toujours été le premier interprète de l'âme collective d'un peuple, en est aussi la possession la plus intime, la plus intangible, la plus fermée à l'étranger. La gloire célébrée par le monde civilisé tout entier, de quelques grands génies poétiques, n'est jamais tout d'abord que l'écho des acclamations qui ont accueilli ceux-ci dans leur propre patrie.

Dans une des plus jolies pages de ses "Contemporains", M. Jules Lemaitre, après avoir énuméré les défauts qui l'ont frappé dans le génie de Victor Hugo, s'écrie : "Oui, mais avec tout cela, Victor Hugo est unique, il est dieu. On peut affirmer, je crois, que nul poète, ni dans les temps anciens, ni dans les temps modernes, n'a eu à ce degré, avec cette abondance, cette force, cette précision, cet éclat, cette grandeur, l'imagination de la forme. . . . Aucun homme n'a jamais su développer une seule idée par un si grand nombre de métaphores et de comparaisons, ni si justes, ni si brillantes, ni si rares, ni, en général, si claires, et n'a su enchaîner ces images dans des périodes qui eussent tant de mouvement, ni un mouvement si large, si emporté, si continu — ni qui emplissent l'oreille de rythmes plus sensibles, d'une musique plus drue et plus sonore." Or, ainsi que le reconnaît un écrivain du *Daily News*, de Londres, dont quelques phrases sont citées dans la préface de ce volume, "le sens du rythme était défectueux chez Matthew Arnold," et, ajoute le même critique, "il n'a pas apprécié Keats, le plus grand maître anglais, en la sorcellerie des mots depuis Shakespeare, il a été injuste pour Tennyson, il n'a pas reconnu la maîtrise de la forme chez Shelley."

On croit généralement qu'il serait possible d'extraire de l'œuvre de Victor Hugo, quinze volumes de prose et de vers d'une beauté parfaite. De quel auteur ancien ou moderne pourrait-on en dire autant?—(N. du T.)

(1) Personnage d'un roman de Dickens.—(N. du T.)

rer dans toutes les villes de l'Union, j'ai cru tout d'abord que j'avais trouvé ce que je cherchais et que je pourrais envahir le royaume anglais de Murdstone et de Quinion, avec l'aide d'un corps formidable d'alliés des Etats-Unis. Hélas! je me demande maintenant si l'Amérique ne souffre pas elle-même de la prédominance de Murdstone et de Quinion — de Quinion dans tous les cas.

Oui, et de Murdstone aussi. Miss Bird, la meilleure des voyageuses, et qui raconte ses voyages d'une manière délicate, a rencontré le type américain rudimentaire de Murdstone, pas loin de Denver (Colorado) et nous l'a décrit. Denver — J'entends quelqu'un qui me dit ironiquement —: Denver! Un territoire nouveau, les confins de la civilisation, les montagnes Rocheuses! Je préfère suivre une méthode qui pourrait faire de moi, je le sais, la proie des Américains, si je soutenais réellement une controverse contre eux et si j'attaquais leur civilisation. Je ne soutiens pas une controverse contre eux. Je n'attaque pas leur civilisation. Je suis très inquiet de l'état de la nôtre, et je cause amicalement avec des Américains épris d'une vie supérieure qui m'apportent l'espoir d'améliorer la civilisation britannique, par l'exemple d'une grande force de véritable civilisation, d'un ordre social simple et élégant développé dans les Etats du nord, du centre et du sud-ouest de l'Union. Je n'ai pas envie de chercher des trous dans la civilisation des Etats bien établis. Mais dans un nouveau territoire, sur les confins de l'Union, je prends un échantillon d'un esprit que nous connaissons assez bien dans notre pays, et qui a fait beaucoup de mal à notre civilisation; et je demande à mes amis américains quel chemin cet esprit — puisqu'ils semblent au moins le posséder sur leurs frontières — a fait et fait encore parmi eux. Se croient-ils sûrs de le maîtriser, croient-ils que "l'ordre social simple et élégant" sera trop fort contre lui; ou craignent-ils, peut-être, qu'il ne soit trop fort contre "l'ordre social et élégant?"

Miss Bird nous décrit la famille Chalmers, chez laquelle elle a logé quelque temps, lors de son voyage de Denver aux montagnes Rocheuses. Miss Bird, comme tous ceux qui ont lu ses livres le savent bien, n'est pas une bouche pincée, ni en aucune manière, une "belle dame;" elle peut aller chercher un cheval au parc, le seller et le monter, "se rendre généralement utile," laver la vaisselle, improviser des lampes, enseigner à tricoter. Mais — je lui laisse la parole :

"Oh, dit-elle, quelle vie dure et mesquine que celle avec laquelle je me trouve actuellement en contact! Une religion étroite et sans attrait que, cependant, je crois sincère, et un patriotisme intense, mais également étroit, sont les seules influences supérieures qui la dominent. Chalmers est venu de l'Illinois, il y a neuf ans. Il est peu intelligent, très opiniâtre, et tient à ce qu'on le croie bien informé, ce qu'il n'est pas. Il appartient à la secte la plus sévère des presbytériens réformés, et son grand orgueil, c'est que ses ancêtres étaient des covenantaires écossais. Il se croit un profond théologien, et, le soir, près des billots de pin, il me tient des discours sur les mystères des conseils éternels et des décrets divins. Le Colorado, ses progrès et son avenir, lui sert aussi de thème constant. Il hait l'Angleterre d'une haine personnelle ardente. Il espère vivre assez longtemps pour voir la chute de la monarchie britannique et le démembrement de l'Empire. Il aime beaucoup la causerie et me questionne longuement sur mes voyages; mais, si je parle favorablement du climat ou des ressources d'aucun autre pays, il considère cela comme une injure faite au Colorado.

"Mistress Chalmers ressemble à la généralité des pauvres femmes anglaises que nous avons connues, dans notre enfance — maigre, propre, édentée et, comme quelques-unes d'entre elles, parlant d'une voix criarde et aigre qui vous ferait croire qu'elle en a contre vous. — Elle

n'est jamais un seul instant inoccupée, est dure, sévère, et méprise tout ce qui n'est pas le travail. Elle me désigne toujours comme, "cette femme." La famille se compose d'un grand garçon dégingandé, d'air mélancolique, sans ressorts, qui probablement soupire après une vie plus large; d'une fille de seize ans, créature rechignée, d'un aspect repoussant, qui a les manières d'un cochon, et de trois enfants plus jeunes, êtres rugueux qui n'ont rien de l'enfance. Toute la famille semble considérer que la courtoisie et la gentillesse en paroles ou en actions, sont "des œuvres de la chair," sinon "des œuvres du démon." Ils renversent et jettent par terre des objets qui vous appartiennent, sans vous présenter leurs excuses, ou même sans songer à ramasser ces objets; quand je les remercie pour quelque chose, ils me regardent avec une grimace étonnée. Je voudrais pouvoir leur enseigner de meilleures manières. L'âpre avidité, la poursuite exclusive du gain, avec une complète indifférence pour tout ce qui n'aide pas à s'enrichir, sont en train de détruire l'affection et la vie de famille, dans tout l'Ouest américain. C'est après une expérience totale de près de deux années aux Etats-Unis, que j'écris ces choses, et bien à contre-cœur. Mistress Chalmers est propre dans sa personne et ses habits, et la nourriture qu'elle nous sert, bien que pauvre, est propre aussi. Travail, travail, travail, en ce mot se résument tous leurs jours et toute leur vie. Ils sont absolument insociables. Ils ont une fille mariée qui demeure de l'autre côté de la rivière, elle est tout comme sa mère, rude, sans affection, morale, et dure au travail. Tous les matins, un peu après sept heures, quand j'ai balayé la case, la famille y vient faire ses dévotions. Chalmers anonne un psaume sur un ton dolent et lugubre; ils lisent un chapitre de la Bible et, lui, ensuite, récite des prières. Le dimanche est un jour affreux. La famille observe le commandement à la lettre et ne travaille pas. On récite l'office deux fois, et plus lon-

guement que les jours de semaine. L'homme s'essaye à lire un vieil exemplaire usé du "Boston Fourfold State," mais il s'endort bientôt et tous ne s'éveillent que pour les repas. Ce jour est affreux; il semble qu'on n'en verra jamais la fin. Vous avez maintenant une idée de mon entourage. C'est une existence morale mais dure, sans affections, sans rien qui charme, sans rien qui console, sans rien qui embellit, une existence grinçante. Ces gens vivent dans un manque de confort, d'aisance et de raffinement qui ne semble possible que chez des gens de race britannique."

Mais qu'est tout cela, si ce n'est la hideur, *l'immense ennui* de la vie dont nous avons parlé si souvent, la vie de notre Philistin britannique sérieux, de notre Murdstone; la même vie avec son type défectueux de religion, son horizon étroit d'intelligence et de savoir, son sens faussé de la beauté, ses manières rudes et vulgaires, seulement, c'est cette vie à sa phase initiale, rudimentaire.

J'en ai de propos délibéré pris le tableau dans une région qui se trouve en dehors des Etats établis de l'Union, afin qu'il fût bien évident que je ne voulais pas décrire la civilisation américaine, et que les Américains puissent dire avec une vérité parfaite, que la civilisation américaine est quelque chose de totalement différent. Et si, pour faire pendant à ce portrait de notre Murdstone, en d'autres pays et en d'autres circonstances, nous vous présentions aussi — et nous y sommes tenus afin de bien dégager la clarté de nos impressions — un portrait de notre Quinion dans des conditions semblables, nous ne le prendrions pas du tout en Amérique, mais dans nos colonies australiennes. Le correspondant spécial de la *Bathurst Sentinel*, critique un chanteur italien qui, au théâtre de Sydney, joue le rôle du comte, dans la *Somnambule*; voici ce qu'il en dit: "Son ventre à part, c'est le plus bel artiste que j'aie vu au théâtre depuis des années, et, s'il ne s'insinue pas dans les

affections et ne brise pas les gésiers de la moitié des jeunes filles de Sydney, ce sera un signe certain qu'il y a rareté de baume en Galaad." Ceci n'est pas de Mark Twain, ni d'un humoriste américain, c'est de la *Sentinel* de Bathurst.

Ainsi, je suis allé aux montagnes Rocheuses pour vous présenter le Murdstone du nouveau monde, et en Australie pour vous offrir le Quinion du nouveau monde. Je n'ai nullement attaqué la civilisation américaine dans ces Etats du Nord, du Centre et du Sud-Ouest auxquels les Américains ont droit de nous référer, lorsque nous cherchons à connaître leur civilisation, et auxquels, de fait, il nous réfèrent. Ce que je veux dire, et je ne donne pas à ma proposition la forme d'une assertion — c'est une simple question que je pose, une question à mes amis d'Amérique, qui, comme moi, croyant en l'égalité et épris d'une vie supérieure, me demandent pourquoi, lorsque je fais l'éloge de l'égalité, je n'emprunte pas mes exemples à la société américaine. — Ce que je veux dire, c'est ceci: Jusqu'à quel point l'influence de ces deux éléments, produits naturels de notre race, Murdstone et Quinion, l'un le Philistin amer et grave, et l'autre le Philistin tapageur, agit-elle sur la vie aux Etats-Unis, et en abaisse-t-elle le niveau? Je ne me prononce pas, moi-même, sur la question, je n'ai pas les connaissances requises. Mais tout ce que nous entendons dire sur l'Amérique — ce que nous entendons dire par les Américains eux-mêmes — indique, autant que j'en puis juger, la présence en grand nombre et la puissance de ces végétations anormales de la classe moyenne, chez eux comme chez nous. Nous n'avons pas réussi à contrecarrer leur influence, ici, et tant que nos hommes d'Etat et nos chefs politiques continueront à agir comme ils le font actuellement, que lord Frederick Cavendish félicitera la classe moyenne de l'énergie et de la confiance en soi-même dont elle fait preuve, en se passant d'écoles publiques, et que lord Salisbury l'invitera à prendre part for-

tement et définitivement en faveur du *surnaturel*, nous ne réussirons pas.

On nous parle, cependant, de groupes d'enfants de la lumière existant dans chaque ville des Etats-Unis, d'un ordre social élégant qui y prévaut, et cela nous rend tout d'abord fort jaloux. Mais, on se met bientôt à penser que sûrement les optimistes qui nous renseignent font erreur. Les plaintes qui ont cours sur l'état de la vie publique aux Etats-Unis, sur l'impossibilité croissante où se trouvent les gens qui se respectent d'y prendre part; sur la corruption et la vénalité; sur l'extrême violence du langage et l'abus de l'invective; sur l'extravagance des attrape-nigauds; les plaintes qui nous viennent d'Amérique, au sujet de tous ces maux, si nous y ajoutons un spectacle comme celui que nous a offert tout récemment le procès de Guiteau, nous portent à croire que Murdstone et Quinion, ces excroissances de l'esprit des classes moyennes anglaises, doivent exercer encore plus de ravages aux Etats-Unis que chez nous. M. Lowell, lui-même, précisément dans ce même essai où il se montre un peu aigre pour les étrangers, parle de la triste expérience que fait l'Amérique du "gouvernement par la déclamation." Et cette semaine, comme pour confirmer ses paroles, nous voyons les journaux américains protestant "d'une manière violente et comminatoire" contre le "brutal outrage infligé aux Etats-Unis qu'on a insultés dans la personne des citoyens amérirains emprisonnés dans des donjons anglais." Nous les entendons crier: "Le peuple demande leur mise en liberté, il faut qu'ils soient libérés; malheur aux hommes publics ou au parti qui mettront obstacle à cet acte de justice!" Nous les voyons se retourner contre M. Lowell lui-même, et l'apostropher dans le style suivant: "Ce Lowell est un coquin et une disgrâce pour la nation américaine; le ministre Lowell s'est moqué de son propre pays et a renié tout ce qui dans l'histoire et ses institutions le fait grand et libre."

Il me semble — bien que je ne sois pas, je le confesse, en état de juger la question implicitement — que tout cela indique un développement, en Amérique, de la personnalité de notre Murdstone et de notre Quinion, le Philistin bilieux et le Philistin tapageur, tous deux s'exhibant de compagnie avec une désinvolture parfaite et rencontrant peu d'obstacles. Comme j'écris de la rue Grub ⁽¹⁾, j'ajouterai que, dans mon opinion, le sort que l'on a fait à la question des droits d'auteur entre nous et les Etats-Unis, nous mène exactement aux mêmes conclusions. Le refus, par les Américains, de nous garantir nos droits d'auteur, à nous pauvres diables d'Anglais, est un procédé qui devait nécessairement plaire à Murdstone et à Quinion; la manière dont M. Conant justifie le procédé et y applaudit, et continue à la justifier et à y applaudir, en dépit de tout ce qu'on peut lui dire, et retourne effrontément nos arguments contre nous, est exactement la manière dont Murdstone et Quinion voudraient être soutenus et s'attendraient à être soutenus, après avoir réglé la question des droits d'auteur à l'américaine. En M. Conant, ils possèdent un homme précieux: *illi robur et æs triplex*, en effet. Et sans doute quelques Américains, individus hautement civilisés, "qui chevauchent d'un côté à l'autre de l'Atlantique," désapprouvent fortement les paroles et les actes de M. Conant et de ses constituants. Mais, se peut-il qu'il existe des groupes persistants d'enfants de la lumière, réunis en un ordre social élégant, d'un bout à l'autre de l'Union? S'ils existaient, est-ce que leur sens de l'équité, leur sens de la délicatesse, ou encore leur sens du ridicule, n'aurait pas prévalu, même dans cette question des droits d'auteur, contre l'opinion de M. Conant et de ses constituants?

(1) Rue de Londres où vivaient, autrefois, beaucoup d'écrivains s'occupant surtout de la confection des almanachs et des dictionnaires, de recherches historiques, et de compilations. On s'est habitué à dire, en parlant de certains littérateurs: C'est un monsieur de la rue Grub.—(N. du T.)

La vie civilisée de l'Amérique dépend, pour l'avenir, de la création et de la propagation de pareils groupes, comme en dépend aussi, pour l'avenir, la vie civilisée de l'Angleterre; cela au moins est certain. Si l'Amérique réussit à créer et à installer ces groupes chez elle, avant que nous ayons réussi à créer et à installer les nôtres, elle enverra du secours de l'autre côté de l'Atlantique. Considérons, à l'heure qu'il est, nos positions respectives, et voyons quels sont les avantages que l'une possède et qui manquent à l'autre.

Nous avons, en Angleterre, la liberté, l'industrie, l'esprit de conduite, une splendide aristocratie qui sent la nécessité de la beauté et des bonnes manières; nous avons, surtout, comme l'a signalé M. Charles Sumner, une classe unique de *gentlemen*, n'appartenant ni à la grande propriété foncière, ni à la noblesse, mais cultivés et raffinés. L'Amérique n'a pas notre splendide aristocratie; il est vrai que cette splendide aristocratie est matérialisée, et que, dans la masse de la nation, elle ne fait rien, ou presque rien, pour aider au développement du sens de la beauté et à celui de la vie sociale et des bonnes manières. Nous ne devons donc pas nous hâter de déclarer, avec M. Hussey Vivian, que la civilisation américaine souffre de son absence. D'ailleurs, il se crée très rapidement chez les Américains, nous dit-on, une classe de gens très riches et tout à fait suffisamment matérialisés. L'Amérique n'a pas notre classe considérable et unique de *gentlemen*; elle en a quelques-uns, nécessairement, mais en nombre inférieur à ce que nous possédons ici. Notre classe anglaise de *gentlemen*, laissée à sa propre initiative et non entravée, a des qualités éminentes; notre gouvernement de l'Inde, dont nous avons le droit d'être fiers, est en grande partie son œuvre; mais, en présence de la grande puissance de barbarie qui prévaut ici, ou en présence d'une grande force de philistinisme, son activité est quelque peu limitée et ineffi-

cace; notre classe de *gentlemen*, nous le savons, manque de foi et d'ardeur et ne constitue guère une force civilisatrice, pour la nation en général. Son influence ne se fait pas beaucoup plus sentir peut-être que celle des "quelques individus plutôt civilisés" qui, d'après notre ami de Boston, chevauchent d'un côté à l'autre de l'Atlantique, ne se fait sentir en Amérique. Peut-être que l'Amérique, avec ses besoins actuels, ne souffre pas beaucoup de la privation de notre classe spéciale de *gentlemen*. Ayant cette classe de moins que nous, mais aussi dégagés de l'influence et du faux idéal de nos Barbares, les Américains ont, comme les Anglais, l'esprit de conduite, le sens religieux; ils ont l'activité, et ils ont la liberté; mais ils possèdent aussi, mieux que tout ce que nous possédons, cette excellente chose: l'égalité. Toutefois, nous avons probablement raison de croire que, de même que nous, en Angleterre, avec notre aristocratie, nos *gentlemen*, notre liberté, notre activité, notre religion et notre esprit de conduite, nous voyons la civilisation de la plus grande partie de notre peuple, de notre immense classe moyenne, entravée par un type défectueux de religion, un horizon étroit d'intelligence et de savoir, un sens faussé de la beauté, des manières communes et rudes; de même, en Amérique, où cette classe est encore plus importante et plus puissante qu'elle n'est ici, la civilisation doit souffrir des mêmes maux. Avec un peuple de notre race, il ne pourrait guère en être autrement, aussi longtemps qu'il sera possible de le désigner, en toute sincérité, comme "le plus limité à l'éducation de l'école primaire et le moins cultivé qui existe."

La culture réelle du peuple des Etats-Unis, comme celle de la classe moyenne en Angleterre, lui a été donnée dans sa religion et par sa religion, "la seule chose dont elle ait besoin." Mais l'insuffisance de cette religion devient, de jour en jour, plus manifeste; elle s'occupe, il est vrai, d'entités et de paroles qui sont d'une vérité indestructible et

inépuisable, en même temps qu'éternellement salutaires; mais, elle a ses fondations et ses racines dans le surnaturel; elle ne peut s'approcher de ces êtres, ou recevoir ces paroles que dans des conditions surnaturelles. Or, une religion basée sur le surnaturel, est condamnée à la dissolution inévitable (1) — que ce soit avec ou sans la bataille d'Armageddon (2), pour laquelle lord Salisbury se prépare. Fidélité à la conscience! crie en Angleterre et aux Etats-Unis, le protestantisme populaire, qui, lorsqu'il a dit cela, croit en avoir dit assez. Mais l'analyse moderne scrute sans relâche cette conscience et lui demande de rendre compte d'elle-même. Quelle espèce de conscience, une vraie ou une fausse conscience? "La conscience est la plus changeante des règles; la conscience est présomptueuse chez les forts, timide chez les faibles et les malheureux, inquiète chez les indécis; organe obéissant du sentiment qui nous domine et des opinions qui nous gouvernent; plus trompeuse que la raison et la nature." Ainsi s'est exprimé un des plus nobles et des plus purs moralistes, Vauvenargues; et quelque terrible que cela soit à entendre au protestantisme populaire d'Angleterre et d'Amérique, Vauvenargues a ainsi décrit, avec une vérité parfaite cette conscience à laquelle le protestantisme populaire fait appel, comme à un terrain d'appui qu'il suppose inébranlable.

Ayant jusqu'à présent négligé tous les artifices de la polémique, et m'étant contenté de poser à mes amis américains, des questions auxquelles ils peuvent répondre à leur avantage, si cela leur plaît, je veux leur laisser le dernier mot. Ils m'ont gracieusement offert le secours de leur ci-

(1) La religion qui n'est pas basée sur le surnaturel, n'est pas une religion, c'est un système philosophique. La religion, ainsi que son étymologie l'indique (*religare*, relier), est le lien qui nous unit à l'Être surnaturel dont dépend notre vie, au créateur de toutes choses. Les conceptions de l'homme mortel sont éphémères comme lui-même. (N. du T.)

(2) Célèbre champ de bataille sur lequel se sont plusieurs fois rencontrés les Juifs et les Philistins. (N. du T.)

vilisation, pour corriger la nôtre, et moi, sans vain anglo-saxonnisme, car je reconnais que notre civilisation insulaire est très peu satisfaisante, mais dans le but d'arriver à la vérité et de ne pas être déçu dans l'espoir que je concevrais de recevoir des secours d'un endroit d'où il ne peut venir, je demande si les Américains, en y regardant de près, croient sincèrement leur civilisation plus satisfaisante que la nôtre. Et, au cas où ils viendraient à la conclusion, après y avoir mûrement pensé, que, ni notre civilisation ni la leur ne sont dans un état satisfaisant, je veux terminer en proposant un remède qu'il est réellement héroïque à moi de proposer, car j'ai mortellement ennuyé les gens à son sujet, et chaque fois que j'en fais mention, je me crée de nouveaux ennemis et je diminue le petit nombre d'amis qui me restent. Je ne puis m'empêcher, cependant, de demander si les défauts de la civilisation américaine — si tant est qu'elle soit défectueuse — n'aurait aucun rapport avec ce fait allégué par M. Lowell, que "les Américains sont le peuple le plus limité à l'éducation des écoles primaires et le moins cultivé du monde." Une culture plus large, plus haute, une perception plus délicate, voilà ce qui manque. Les amis de la civilisation, au lieu de chevaucher d'un côté à l'autre de l'Atlantique, devraient passer quelque temps chez eux et travailler énergiquement à faire, de l'administration, des tribunaux, du théâtre, des arts, dans chaque Etat, des facteurs idéaux pour corriger et ennoblir le sentiment public. Les amis de la civilisation, quelque nombreux qu'ils puissent être, trouveront probablement qu'au moyen d'un apostolat sérieux de ce genre, ils peuvent accomplir beaucoup. Mais la réforme qui, réellement, sera la plus fructueuse et qu'il faut surtout désirer pour les Etats-Unis, en autant que j'en puis juger, c'est absolument la même réforme que nous requérons avec urgence, en Angleterre — la réforme de l'éducation secondaire. Les écoles primaires et communales aux Etats-

Unis, sont bien connues et tout le monde en fait l'éloge. Relativement à l'éducation supérieure ou universitaire, elle suscite de si hautes ambitions, est tellement en évidence et n'est requise que par un nombre d'individus comparativement si restreint, que nous n'avons pas d'inquiétudes à concevoir. Une institution comme l'université de Harvard est probablement tout ce que l'on peut désirer. Mais des établissements d'éducation secondaire, réellement dignes de ce nom, pour former, en une proportion convenable, de l'âge de douze ans à celui de dix-huit ans, des membres de la jeunesse, dont un certain nombre seraient, chaque année, répartis dans la vie sociale: voilà ce dont l'Amérique a besoin, je crois, comme nous en avons besoin nous-mêmes et ce qu'elle ne possède pas plus que nous ne le possédons. Je sais qu'elle a des *High Schools*; je connais leurs programmes: latin, grec, français, allemand, arpentage, chimie, astronomie, histoire naturelle, philosophie, constitution des Etats-Unis, tenue des livres, trigonométrie, etc. Hélas! pour citer encore Vauvenargues: "On ne corrigera jamais les hommes d'apprendre des choses inutiles." (1) Mais de bonnes écoles commerciales, pas avec le programme de nos académies classiques et commerciales, mais avec un programme sérieux, adéquat aux besoins et aux capacités de ceux qu'on veut, sont, dans mon opinion, je le répète, ce dont la civilisation américaine a actuellement le plus besoin, de même qu'ils sont ce dont notre civilisation, à nous, a également le plus besoin. C'est le remède naturel aux défauts dont sont entachées, à l'heure qu'il est, nos deux civilisations. Je le recommande à l'attention de mon critique de Boston, et, dans quelques mois, peut-être, quand Barnum exigera moins d'espace pour les chroniques de Jumbo (2), il me dira ce qu'il en pense.

(1) En français dans le texte.

(2) Fameux éléphant du cirque de Barnum.

CHARLES LESIEUR ET LA FONDATION D'YAMACHICHE

(Suite et fin)

Les bienveillants lecteurs de la REVUE liront peut-être avec intérêt deux citations d'auteurs canadiens, en rapport avec ce qui a déjà paru sous le même titre, dans les numéros précédents. Ces reproductions ont trait à l'action bienfaisante et colonisatrice des frères Charles et Julien Lesieur, dans les commencements de la paroisse d'Yamachiche; ils sont, en quelque sorte, le complément de ce qui a déjà été publié. Julien Lesieur, vers 1714, donna le terrain sur lequel fut construite la première chapelle en bois, sur les bords de la Grande-Rivière, près du coteau avoisinant le lac Saint-Pierre. Dix ans plus tard, quand le modeste édifice devint insuffisant pour les besoins de la population toujours grandissante, ce furent encore les frères Lesieur, Charles, Julien (ce dernier, représenté par sa veuve, Simone Blanchet) et Louis Gatineau, qui firent cadeau à la fabrique du terrain sur lequel on éleva la nouvelle église, commencée au mois de mai 1724.

Dans son *Histoire d'Yamachiche*, à la page 36, M. le chanoine Napoléon Caron, curé actuel d'Yamachiche, écrit ce qui suit: "Cependant les seigneurs voulurent se montrer généreux, et assurer une subsistance honnête au prêtre qui viendrait faire le service de la nouvelle église; en conséquence Charles Lesieur et Simone Blanchet, veuve de Julien Lesieur dit Duchêne, donnèrent au P. Augustin, et aux sieurs François Laglanderie dit Beaucour et Pierre Héroux dit Bouguinville, marguilliers en charge, une terre

de trois arpents de front située sur les limites du fief Gatineau, et allant aboutir aux terres de la Petite-Rivière. Puis le sieur Louis Gatineau, étant comparu à son tour, donna un arpent de terre de son fief, sur la même profondeur que les trois arpents susdits, ce qui forma une propriété d'une valeur assez considérable. Ces quatre arpents de terre furent cédés à la seule redevance de faire dire dans la dite église de Ste-Anne autant que faire se pourra, par chaque année à perpétuité, quatre messes basses pour le repos de l'âme des dits seigneurs bailleurs et de ceux de leur famille qui sont décédés et décéderont par la suite, et ce, dans l'octave de la Toussaint, si cela se peut."

En 1781, le 21 mars, ce furent encore les Lesieur qui donnèrent à la fabrique d'Yamachiche un terrain pour y construire une église. L'acte de cette donation est conservé, au greffe du notaire Badeaux, à Trois-Rivières.

M. Raphaël Bellemare, dans son bel ouvrage *les Bases de l'Histoire d'Yamachiche*, aux pages 69 et 70, consacre les lignes suivantes à la famille Lesieur. C'est un témoignage bien flatteur et qui fait voir l'esprit de justice et d'impartialité de son honorable auteur. Voici :

"Les Lesieur, dit-il, n'ont pas d'histoire dans la vie publique comme les Gogy, et cependant leur carrière n'a pas été moins patriotique et moins utile. Pour les Gogy, la seigneurie était un titre honorifique et un surcroît de revenu. Ils avaient les bonnes grâces des gouvernements qu'ils servaient avec fidélité, avec dévouement, mais aussi avec profit et généreuse récompense... Les Lesieur, au contraire, suivant l'habitude canadienne, élevaient des enfants plus nombreux et servaient les intérêts de la colonie, à leur manière, sans assistance de l'Etat. Les deux frères Charles et Julien Lesieur avaient acquis une seigneurie en bois debout, bien plus petite que les quatre seigneuries des Gogy. Ils commencèrent eux-mêmes à défricher leurs domaines, donnant ainsi le bon exemple à leurs censitaires,

et, avec le concours de leurs frères et amis, ils formèrent autour d'eux un petit groupe de cultivateurs courageux et intelligents.

“ Ils n'avaient jamais eu, comme les Guky, les hautes faveurs de l'Etat, pas plus sous le régime français que sous le régime anglais; ils dépendaient uniquement du revenu qu'ils avaient à créer eux-mêmes par leurs efforts personnels, avant d'en jouir. Voilà pourquoi, en l'absence d'immigration française ou étrangère, ils durent commencer par se faire défricheurs et laboureurs, tout comme leurs censitaires, recrutés en partie dans les seigneuries ouvertes à la culture avant la leur. En attendant mieux, ils pourvoyaient à l'établissement de leurs familles par le travail. Il se passa plusieurs générations avant que toutes les terres de Grosbois fussent concédées et rapportassent des rentes suffisantes à leurs seigneurs.

“ Si les seigneurs Lesieur n'avaient eu, chacun, qu'un enfant ou deux pour héritiers, ils auraient été prospères et leur seigneurie serait demeurée intacte, au lieu d'être divisée en parts d'héritage, et de tomber en partie et par morceaux, en d'autres mains.

“ S'ils n'ont pas acquis une grande fortune, leur rôle de colonisateurs, dans un temps où le Canada n'avait que peu de bras pour défricher le sol, doit être considéré, au point de vue du développement des ressources naturelles du pays, comme au-dessus de celui des bureaucrates au service des gouvernements du temps. Les Guky ont augmenté légitimement leurs possessions et leurs revenus personnels; les Lesieur ont contribué, non moins honorablement, à l'augmentation de la population agricole du pays, par leur sang et par leur travail. Aussi cette dernière famille a-t-elle toujours été des plus notables et des plus considérées à Yamachiche.”

Ces belles lignes, écrites par un descendant d'Etienne Gélinas dit Bellemare, à l'adresse des seigneurs Lesieur,

sont de nature à réjouir, non seulement les descendants directs des frères Charles et Julien Lesieur, mais également les Lesieur dit Desaulniers, qui, tous, doivent remercier M. Bellemare de les avoir si bien notés dans son beau travail historique. Les petites divergences signalées au cours des articles précédents, sont bien peu de chose, et plutôt d'un intérêt privé que général. S'il n'importe guère, même au public d'Yamachiche, de savoir exactement si les Gélinas sont venus là avant les Lesieur, ou ces derniers avant les premiers, il est bien important de connaître le rôle admirable joué par ces deux vieilles familles, dès les premières années d'Yamachiche. Et nul plus que M. le chanoine Caron et M. Bellemare, tous deux par leurs écrits, n'a autant contribué à faire connaître ces détails au public canadien.

Et, comme dernier mot, s'il m'est permis d'exprimer une opinion sur la persistance admirable de M. Bellemare à s'occuper des choses d'histoires, soit d'Yamachiche ou du vieux collège de Nicolet, j'ajouterai qu'il se dégage de tous ses écrits un parfum d'un arôme tout particulier, qui élève l'âme et fait aimer davantage deux endroits chers à bien des personnes: la paroisse natale et le collège des études classiques. Sous ce rapport, ils sont rares, en Canada, ceux qui ont porté aussi loin que M. Bellemare le culte du lieu de la naissance et celui de l'*Alma mater*.

La conduite de tels hommes est toujours un sujet d'édification pour la jeunesse d'un pays.

J. L. Desaulniers.

Montréal, 25 novembre 1902.

L'HOPITAL GENERAL DE ST-BONIFACE

DE LA RIVIERE-ROUGE

(Suite et fin)

CHAPITRE XII

LES SŒURS GRISES, A SAINT-BONIFACE, HABITENT LEUR HOPITAL GÉNÉRAL, ENCORE A DEMI CONSTRUIT

1848-1849

Au premier janvier 1848, les fondatrices de l'Hôpital Général de Saint-Boniface s'éveillaient dans les murs de leur couvent, pris en possession la veille.

A 4½ heures a. m., un énergique *Benedicamus Domino* les convia à bénir, à louer le Très-Haut, du bienfait de l'année nouvelle et de leur heureuse réunion sous un toit tant désiré.

Elles se rendent avec empressement dans leur salle de communauté transformée en sanctuaire, attendant dans le recueillement de l'oraison, le moment de l'adorable sacrifice.

A 5½ heures, Mgr Provencher arrive, monte à l'autel, et offre la sainte victime. Une fervente communion comble les vœux des religieuses.

Jadis la Divine Eucharistie était la force des martyrs. Ils ne se présentaient à leurs tyrans qu'après avoir empoûtré leurs lèvres du sang du Christ. Pareillement elles se relèvent de la sainte Table avec courage et énergie, les bonnes sœurs, dans la confiance que le Seigneur achèvera en elles ce que sa grâce y a miséricordieusement commencé.

Après la sainte messe elles offrent à Monseigneur leurs respectueux hommages et lui demandent sa sainte bénédiction.

Le vénérable prélat, attendri, lève sa main sacrée et prononce avec une noble simplicité ces paroles qui s'impriment dans les cœurs.

“ Je vous bénis, mes bien chères filles, comme pasteur et comme père; je bénis votre maison, je bénis vos travaux, et j'espère que Dieu fera fructifier vos œuvres! “ Bon courage toujours.”

Le jour qui ouvrit solennellement l'année se partagea entre les exercices religieux et les devoirs d'une politesse chrétienne. La curiosité autant que l'estime portée aux Sœurs Grises, attira beaucoup de visiteurs. Hommes, femmes et enfants pénétraient dans la bâtisse par toutes les issues.

Les religieuses ne se lassaient point de répondre à toutes les questions et de faire voir à maintes reprises les quatre chambres habitables de la construction; c'était d'abord, au pignon sud-ouest, la salle de communauté mesurant 21 pieds carrés. Le jour y pénétrait agréablement par deux croisées dont l'une ouverte sur le pignon, et l'autre donnant vue de la façade de la maison, sur un jardin spacieux séparé de la rivière Rouge par le chemin du roi.

Une pièce de même dimension lui était contiguë, c'était un dortoir, où l'on avait placé six lits.

Un bureau et une chaise, un peu à l'écart, improvisaient, pour la supérieure “ la procure.”

Vis-à-vis apparaissait le troisième appartement séparé du dortoir par un corridor de six pieds en sa largeur, courant, en sa longueur, sur les cent pieds de la maison.

Cette chambre avait plusieurs destinations. Quatre couchettes y trouvaient place la nuit. On se hâtait, à l'heure matinale, de les dissimuler dans un coin pour poser sur ses tréteaux la longue table du réfectoire.

La cuisiné était adjacente, elle tenait lieu, au besoin, de boulangerie ou de buanderie.

En revenant au centre, on voyait une échelle qui servait aux ouvriers pour monter au second étage. Elle divisait ainsi les cinquante pieds de menuiserie terminés dans le bas, des cinquante autres pieds qui demeuraient à l'état de chantier. La pluie et la neige y pénétraient de toutes parts. Le vent soulevait également des nuages de poussière et de chaux dont on se mettait difficilement à l'abri, en suspendant quelques peaux de buffles comme mur de séparation.

Le froid était intense, la bise soufflait âprement. Tout l'hiver il fut presque impossible de conserver la provision de patates qu'on avait mise en cave. L'eau se congelait durant la nuit. Le pain, au buffet, subissait la même influence glaciale. L'abondance ne régnait pas céans; les Sœurs ne s'en plaignaient point. Mgr Provencher prenait, cependant, grand souci de leur misère et ne cessait de leur faire parvenir des provisions. La délicatesse de la Mère Valade répugnait à cette assistance onéreuse à la fortune médiocre du vénérable évêque, elle cachait avec soin sa pauvreté; mais la bonne Ursule, ménagère de l'évêché, la devinait et non moins compatissante qu'au temps de leur arrivée, elle épiait les moments favorables de secourir les pauvres voisins. Elle avait recours parfois à des expédients burlesques pour leur faire accepter sans excuses ce dont elles avaient besoin. Ainsi elle arrivait avec empressement, feignant une humeur très contrariée, déposant sans dire mot ce qu'elle avait apporté et se retirait précipitamment, en grommelant des paroles qui trahissaient l'exquise sensibilité de son cœur.

Forcées d'accepter les bienfaits à ce prix, les obligées remerciaient gaîment en appréciant de plus en plus, la bonne fille dont elles connaissaient les intentions si droites et si généreuses.

Mgr Provencher ne se rassura point. Il voulut s'enquérir, par lui-même, de l'état de gêne où pouvaient se trouver ses religieuses; il questionna les jeunes Sœurs. De son côté la Mère Valade recommandait la discrétion, le silence.

Un jour Monseigneur entre au réfectoire du couvent, à l'heure de l'examen particulier qui précède le dîner. La petite Sœur Connolly y préparait la table: "Dis-moi, Marguerite, qu'avez-vous à manger?" La jeune novice ne pouvant parler sans contrevenir aux recommandations de sa supérieure, présente aussitôt un plat dans lequel est servi un os de jambon qui ne porte point quatre onces de viande. Les yeux du charitable évêque s'humectent de larmes, il se hâte de se rendre à l'évêché d'où il envoie sans retard un gros supplément au débris du mets qu'il a vu.

L'espiègle enfant craignant les reproches se défend vivement et assure qu'elle n'a pas dit un mot, elle a seulement montré le plat.

Quand le temps était pluvieux ou durant les poudreries de l'hiver, Mgr Provencher donnait ordre aux Sœurs qui faisaient encore leurs classes, au rez-de-chaussée de l'évêché, de se rendre à leur ancien réfectoire où elles trouvaient leur dîner. "La maison du père, disait alors plaisamment le vénérable évêque, est la maison des enfants."

Nonobstant la pauvreté jointe au désagrément d'habiter sous un toit ouvert à toutes les intempéries, la petite communauté vaquait à ses œuvres et opérait assez sensiblement son développement.

La probation de la jeune sœur Marguerite Connolly était terminée depuis quelques mois; mais si jeune encore, n'ayant pas ses dix-huit ans, elle prolongeait selon qu'elle l'avait désiré, la préparation de son engagement définitif. Les supérieurs, satisfaits de sa courageuse persévérance, la mirent à même de faire le dernier pas. Elle s'y détermina avec ardeur, et sa profession religieuse fut fixée au

25 mars de cette année 1848. Mgr Provencher, son protecteur insigne, voulut bien en faire la cérémonie, assisté des Révérends Pères Aubert et Bermont, O.M.I. L'humble oratoire préparé chaque soir dans la salle de communauté pour le divin sacrifice du lendemain, devint le sanctuaire inoubliable où la nouvelle professe prononça ses vœux. Une pieuse assistance s'y pressa. On y remarquait Madame Connolly toute occupée à remercier Dieu d'avoir appelé sa chère fille à une si sainte vocation.

Le pontife fit une touchante allocution sur le bonheur et les avantages de la vie religieuse, après quoi il reçut les irrévocables engagements que formulait avec ferveur la jeune vierge, qui se donnait toute à Dieu, puis il offrit la très adorable victime de nos autels.

Une scène touchante devait suivre celle qui venait de réjouir les cœurs.

La nouvelle religieuse présentait à son divin Epoux, les prémices de l'enseignement religieux auquel elle s'était exercée avant de s'y vouer pour toute sa vie. Dans ce beau jour de sa consécration, deux enfants sauteux, frère et sœur, suivaient leur jeune institutrice jusqu'au pied de l'autel. Marguerite Mizepitt, âgée de seize ans, s'y agenouillait pour y recevoir son Dieu une première fois. Son jeune frère, comptant quatorze années, attendait avec recueillement la fin de la cérémonie, pour courber sa tête sous la main du pontife, qui y versa, avec consolation, l'eau régénératrice en lui donnant le beau nom de Joseph.

Ce tableau n'était-il pas digne du regard des cieux?

Cachées à tous les regards et ensevelies comme dans une catacombe, les pauvres religieuses bénissaient le Seigneur et goûtaient un avant-goût du bonheur du ciel!

A ce jour heureux, le printemps promit bientôt des jours de vie et d'espérances. L'atmosphère se réchauffa sous l'influence d'un soleil plus ardent. Les bonnes Sœurs durent, comme les colombes, agiter leurs ailes et prendre

leur essor en dehors de leur chère solitude. Elles devaient s'occuper de travaux agricoles, faire semer du grain et planter elles-mêmes leurs patates. Mgr Provencher mit ses hommes à leur disposition.

Leur bâtisse non achevée ne laissait point la facilité de cultiver le jardin en perspective qui s'étendait en avant.

En arrière un terrain aussi vaste promettait une basse-cour. On n'y voyait cependant ni bétail, ni volaille.

“Nouvelle,” la gentille pouliche donnée par le bon Monsieur Mayrand, prêtre-missionnaire, pacagait au loin; on obtenait sa place, dans les écuries de l'évêché.

Un jour, cependant, l'espace vacant est envahi. Huit vaches, cinq veaux et six moutons y annoncent leur présence par des bêlements et des beuglements qui distraient les échos silencieux. Difficile n'est pas de comprendre cette cohue, la porte voisine s'est ouverte et la gente docile a suivi la direction donnée...

Ce sont de nouveaux bienfaits du vénérable évêque, qui ne se lasse point de les multiplier.

En retour les reconnaissantes religieuses se dévoueront, en faisant autour d'elles tout le bien possible. Leur demeure va s'ouvrir à tous les nécessiteux qui s'y présenteront.

Au mois de juin, un jeune sauvage âgé d'une vingtaine d'années y est accueilli. Il est tout couvert de plaies qui exhalent une odeur infecte. La compatissante Mère Valade s'empresse de lui faire préparer un gîte dans le bout inachevé du premier étage. On lui prodigue des soins; Sœur Connolly est toute ardente pour l'instruire des vérités de la Foi, il reçoit le baptême. Peu de temps après il meurt avec consolation, se présentant au ciel avec le nom protecteur de Joseph qu'il avait accepté avec grande confiance.

Un événement remarquable devait s'inscrire à cette époque dans les annales de l'Eglise de la lointaine plage.

Les Bulles pour l'érection du vicariat de la Rivière-Rouge en diocèse, expédiées le 4 juin 1847, arrivaient à Saint-Boniface le 4 juin 1848. Ces bulles décernaient à Mgr Provencher le titre d'évêque du Nord-Ouest.

“Ce nom d'évêque du Nord-Ouest ne signifie rien, écrit l'illustre missionnaire à l'évêque de Montréal (Mgr Bourget). Le Nord-Ouest n'est pas une place, c'est un pays encore inconnu au loin; ici même, par Nord-Ouest, on entend la Compagnie de ce nom. Pourquoi ne pas dire l'évêque de la “Baie d'Hudson?” ce serait un nom que tout le monde entendrait. J'aimerais mieux signer l'évêque de Saint-Boniface ou de la Rivière-Rouge; si vous voulez, je le demanderai à Rome.

“Je vais prendre possession de mon siège le 18 juin, jour de la très sainte Trinité. Ce ne sera pas une cérémonie bien imposante; je n'ai que le Rév. Père Aubert avec moi; peu de peuple, les voyages à la prairie et à la mer enlèvent la plupart des hommes.

“Priez Dieu pour moi. Sous différents noms ou titres, me voilà rendu à vingt-six ans d'épiscopat. Je finirai par être évêque comme les autres, et à entrer dans le droit commun.”

Evidemment personne n'était là, pour exciter l'enthousiasme. Néanmoins ce qu'une voix autorisée ne pouvait faire entendre, une insinuation délicate allait l'obtenir.

Encouragées par le Rév. Père Aubert, la Mère Valade et son assistante sœur Lagrave, parlèrent aux anciens; elles leur démontrèrent la convenance pour eux de reconnaître publiquement le bienfait de la Cour de Rome dans l'érection du Vicariat de la Rivière-Rouge en diocèse, et d'apprécier par quelques témoignages sympathiques, les nouveaux titres et pouvoirs donnés à leur pasteur vénéré.

Les vieux Canadiens et les métis accueillirent avec gratitude ces judicieuses observations, ils avisèrent aux moyens de faire quelques ovations à leur manière.

Le 18 juin, fête de la très sainte Trinité, les cloches de la cathédrale firent entendre de joyeux carillons. La foule se pressait sur la place. Une trentaine d'hommes, formant une cavalerie commandée par des officiers supérieurs, se rendirent à l'évêché pour présenter les armes au vénérable prélat, et déchargèrent dans les airs une forte et joyeuse fusillade.

Une longue procession défila aussitôt, escortant le pontife jusqu'à l'église où il officia solennellement. Le Rév. Père Aubert fit un sermon onctueux et de mérite. Le pasteur bénit ses chères ouailles qui se ralliaient avec tant d'amour sous sa houlette, et la foule se dissipa rayonnante de bonheur, emportant de ce grand jour un souvenir qu'un demi-siècle n'a pas encore effacé.

Mgr Provencher était très humble, on l'abordait facilement. Ceux qui avaient à traiter quelques affaires avec lui, finirent par se rendre un peu familiers, mais après cette époque on remarqua la distance respectueuse que chacun s'efforçait d'observer. En vénérant l'évêque, le pontife, on aimait davantage le pasteur, le bon père!

Tout rentra dans le calme, l'humble évêque poursuivit sa sainte vie d'apôtre. Les religieuses n'eurent plus qu'un souci, celui de voir terminer leur bâtisse. Les ouvriers employés étaient en trop petit nombre. Mgr Provencher avait peur des dettes. Il tenait à solder ses gens à temps opportun. On s'occupa enfin de la chapelle, placée au centre et mesurant 18 x 36. La même dimension excédait à l'extérieur du côté est. Elle s'ouvrait sur le corridor vis-à-vis le vestibule du parloir, entrée principale de la maison, et s'élevait jusqu'au second étage où l'on avait accès par une tribune.

A peine ce modeste sanctuaire fut-il terminé que les Sœurs rivalisèrent d'ardeur pour le décorer. Sœur La-grave, avec son pinceau, simula sur les murs une corniche avec des colonnes et ses compagnes mirent la main aux

ornements de l'autel. Le 7 juillet, Mgr Provencher venait le bénir. Il avait la consolation d'y conduire Mgr Demers, évêque de Vancouver, de passage à Saint-Boniface. Le Rév. Père Aubert assistait les deux prélats.

Après la bénédiction, Mgr Provencher offrit l'adorable sacrifice, puis il déposa au tabernacle, l'Hostie sainte, le froment des élus qui devait s'y conserver.

De douces larmes coulèrent avec reconnaissance. Il n'y avait qu'un regret dans ce bonheur aussi pur.

Devant cette petite porte du nouveau tabernacle, la lampe mystérieuse ne devait pas encore briller. La pauvreté du moment ne le permettait pas. Mais qui pouvait ignorer la présence du Roi des Rois? Le cœur ne le disait-il pas?

Dès ce jour, la communauté commença à se rendre à la chapelle après le dîner, pour y réciter le *Miserere*, l'Angelus, et adorer Notre-Seigneur, comme il est d'usage dans toutes les maisons de la vénérable Mère d'Youville; ce qui édifia beaucoup les personnes témoins de l'exercice régulier de cette primitive dévotion.

Dans la soirée, à l'occasion du premier vendredi du mois, Mgr Provencher, de nouveau accompagné de Mgr Demers et du Rév. Père Aubert, vint chanter le salut et donner la bénédiction du très saint Sacrement. Les Sœurs firent entendre le *Quid retribuam*, l'*Ave maris Stella*, et un *Tantum* à trois parties.

L'avancement des travaux du couvent allait amener plus d'un hôte. Le 10 juillet, Jean-Baptiste St-Cyr, âgé de 78 ans, et son épouse, Julie Cadotte, parvenue à sa 65e, demandent à terminer leurs jours sous les soins des religieuses. Ils veulent, en retour, rendre quelques petits services.

La bonne vieille aide à la cuisine et son cher vieux y entre le bois. Quand vient l'été, il dresse des affûts pour prendre des tourtes. En rentrant au logis, sa joie se me-

sure sur la quantité du gibier qu'il y apporte. Quelquefois ses vieilles épaules ploient sous le fardeau. Alors il entonne gaîment des refrains comme celui-ci: "Derrière chez nous, y a t'un étang."

L'abondance de sa chasse suffit bien souvent au personnel de la maison pour la substance du lendemain. ⁽¹⁾

Enfin, l'échelle qui signalait le second étage donne place à un fort et large escalier de chêne. Les appartements au-dessus de ceux qu'on occupe dans le bas, sont terminés.

La nouvelle salle définitivement choisie pour les exercices religieux, est située au pignon sud et compte 22 x 19. La chambre de la Supérieure, de 18 x 16, lui est adjacente sur le devant de la maison.

Quelques pieds pris sur la largeur de la dite chambre donnent un couloir pour se rendre à la salle des exercices. Un mur seulement sépare la communauté du dortoir qui a 28 x 25, on y a accès par une porte également placée sur le passage vis-à-vis une autre porte qui s'ouvre chez la supérieure.

En revenant vers l'escalier on se retrouve dans un corridor de 8 x 20. A main droite s'ouvre la porte du jubé. On monte aux mansardes vis-à-vis.

Le 27 juillet s'effectuait le déménagement. Au dortoir, pas de chaises, encore moins de chiffonniers. Les rideaux de lits étaient un luxe qu'on ne pouvait d'ailleurs se procurer. Mais il était facile d'oublier cette nudité, quand la vue se portait sur une grande ouverture pratiquée au mur latéral qui sépare la chapelle.

On aimait à s'y agenouiller, le soir, avant de prendre

(1) La bonne mère Saint-Cyr, atteinte de paralysie en 1851, mourut en 1852. Son mari ne décéda qu'en 1859. Ils abandonnèrent aux Sœurs, une terre, seul bien qu'ils possédaient.

La mère Saint-Cyr aurait désiré faire hériter un fils qu'elle avait eu d'une première union, mais son mari était d'avis contraire. "Donnons tout aux Sœurs qui prennent un si grand soin de nous, lui disait-il, ton garçon danserait sur notre tombe".

son repos. De cette petite fenêtre on adorait celui qui veille quand tout sommeille. On lui demandait une bénédiction.

Après cinquante ans les religieuses ne peuvent omettre cette pratique. Cette consolation est encore si sensiblement goûtée!

On s'empessa de faire transporter à la salle de communauté la belle horloge dont le mécanisme fait carillonner agréablement les heures, les demies et les quarts. Elle fut placée dans un angle près de la porte de la chambre de la Supérieure.

On appendit au fond de l'appartement, entre les deux châssis, un beau crucifix peint sur toile, donné par Madame Léprohon quand les Sœurs Grises quittèrent Montréal, en 1844. A sa droite, on plaça l'image de la très sainte Vierge, à sa gauche, celle de saint Joseph.

Le portrait à l'huile de Mgr Provencher trouva aussitôt sa place dans le trumeau du mur principal. On le dirait vivant, observant les pas, les démarches des religieuses qu'il a attirées dans ses sentiers pleins d'œuvres et de mérite.

Le pinceau a également donné les traits vénérés de Monsieur Norman et de la vénérable Mère d'Youville; ils sont convenablement mis vis-à-vis le crucifix.

Au mois d'août, le Rév. Père Aubert fit don aux Sœurs d'un petit orgue fabriqué dans le pays. Il l'avait gagné dans une loterie.

Cet instrument aux sons doux et suaves était le premier connu. Jusque-là, à l'église comme au couvent, on chantait sans accompagnement d'harmonie. On le monta avec empressement dans le jubé de la chapelle.

Il fallait une cloche au monastère, Mgr Provencher ne l'oublia point. Bientôt on en entendit les sons religieux descendant du toit. Durant quarante-deux ans, elle annonça l'heure du règlement et de la prière, chantant les

joies, pleurant les deuils. Cette fidélité en usa tellement le battant qu'il fallut se résigner à l'échanger contre une autre. La générosité de parrains et de marraines pourvut à son existence comme à ses ornements. Cette nouvelle cloche fut bénite le 6 juillet 1890.

Rien n'empêchait alors qu'on ne célébrât comme à Montréal les fêtes de première classe de la communauté; celle de l'exaltation de la sainte Croix, qui s'annonça la première, fut aussi solennelle qu'on pouvait l'attendre à Saint-Boniface. Mgr Provencher officia pontificalement. Le Rév. Père Maisonneuve et le Frère Tissot, scolastique, arrivés ce jour-là, augmentaient l'assistance au chœur.

Ces solennités religieuses étaient d'autant plus chères aux premières Sœurs Grises de Saint-Boniface qu'elles avaient trop peu de loisir de prolonger leurs visites quotidiennes au pied du tabernacle.

Des travaux incontrôlables s'imposaient à leurs journées. Ainsi le mois de septembre appelait aux champs, celles qui n'étaient pas occupées aux classes.

A l'instar de Madame d'Youville, leur fondatrice, ces bonnes filles ne croyaient pas s'abaisser en maniant la faucille et le râteau. Elles le faisaient à qui mieux mieux.

Par les soins de Mgr Provencher, une grange fut élevée sur leur terrain et des gerbes pesantes la remplirent.

Après la récolte, elles s'ingénierent à faire pour leur chapelle une statue de carton de cinq pieds de hauteur, telle qu'on en fabriquait à cette époque à la maison mère. Sœur Gosselin connaissait le métier, Sœur Lagrave ne l'ignorait point, en outre elle avait son pinceau. Ces courageuses artistes réussirent à représenter la très sainte Vierge sous son beau titre de "l'Immaculée Conception." La statue, posée sur un globe terrestre, était majestueuse, la figure rayonnait d'une ravissante expression de bonté et de douceur. La robe de la Madone était blanche, son manteau bleu azur, son voile d'une teinte de lilas très pâle.

Jamais on n'avait vu, disait-on, une aussi belle statue de la Vierge, au Nord-Ouest. Le 5 novembre on en fit la bénédiction avec solennité et on l'éleva sur le rétable, en arrière du tabernacle. La divine Mère semblait dire à l'assistance nombreuse: "Venez, je suis votre mère, j'intercède pour vous auprès de mon Fils."

Mgr Povencher, qui venait de parler avec une si pieuse onction de la confiance avec laquelle on doit recourir à la Mère de Dieu, attacha quarante jours d'indulgence à la récitation d'un *Ave Maria* devant cette belle statue.

De plus, il régla que les litanies de la très sainte Vierge seraient, à partir de ce jour, récitées chaque matin, après la sainte messe, pour remercier le Seigneur, par la Vierge Immaculée, de la venue des Sœurs Grises dans le pays.

On vit alors, avec grande édification, un empressement admirable chez les femmes et les jeunes filles. Comme au temps de la construction de l'arche, elles se dépouillèrent elles aussi de leurs colliers, de leurs épingles, de leurs bagues et de tous leurs bijoux, pour orner la couronne et enrichir d'ornements la douce madone.

S'il faut observer que leurs diamants n'avaient point la valeur intrinsèque de ceux que portaient les filles d'Israël, ils n'en étaient pas moins l'objet de véritables sacrifices qui plurent à la Reine des cieux.

Le 12 de ce même mois de novembre, avait lieu dans la pieuse chapelle, l'érection du chemin de la croix, par le bon évêque encore. Le généreux prélat avait fait encadrer les gravures apportées par les Sœurs, un don de Monsieur Larré, P.S.S., lors de leur départ de Montréal en 1844.

L'année 1848 allait se terminer sur ces bienfaits; on crut ne mieux témoigner sa reconnaissance au Seigneur, qu'en recevant, à la fête de Noël, une jeune fille qui demandait à s'instruire des vérités de notre sainte religion.

Pareillement au mois de janvier de 1849, on accueillit

Mademoiselle Bethsey Bremmer, âgée de 21 ans. Elle était fiancée à un catholique, Monsieur Denis Caplette. Différant de croyance, elle désirait sincèrement abjurer son erreur. Il fallait l'instruire. Dans un court espace de temps, elle reçut le baptême, la pénitence, l'Eucharistie, la confirmation et le sacrement de l'union conjugale.

Au mois d'avril, on admettait la jeune Marie Bousquet, qui n'avait que quatorze ans. On la forma aux soins du ménage. Huit ans de séjour dans la maison secondèrent chez elle d'excellentes aptitudes.

Au mois de mai, la vieille mère Laplante, âgée de 50 ans, venait aussi elle, se préparer à sa première communion qu'elle put faire le 13 juin.

Au mois de juillet, la mère Lamiranthe obtenait également avec son fils, les bons soins, une instruction suffisante pour s'asseoir, tous les deux, une première fois, à la table sainte.

Afin de loger ces hôtes de tout âge et de toutes conditions, la mère Valade se hâta de faire terminer le plancher du premier étage et de poser les châssis qui y manquaient encore. Les appartements devenus vacants, en bas, par le déménagement, lui servirent avantageusement.

L'hiver de 1849 fut des plus rigoureux. Les croisées se couvraient tellement de givre qu'on se servait d'un fer chaud pour en obtenir quelques rayons de lumière. Les pauvres Sœurs eurent le même souci que l'année précédente pour conserver leurs légumes. A l'heure matinale elles respiraient le bon air souvent de 40 degrés au-dessous de zéro, pour aller traire leurs vaches et soigner la volaille.

N'ayant point d'hommes de gages, ne pouvant pas s'en attacher facilement, elles menèrent plus d'une fois leurs animaux s'abreuver à la rivière, y allant encore puiser de l'eau pour le besoin de la maison. Bien souvent il leur fallait entrer leur bois de chauffage tout couvert de neige.

Mgr Provencher compatissait paternellement à cet excès de fatigue... Il aurait bien voulu épargner tant de misères aux pauvres Sœurs, mais lui-même travaillait beaucoup, ses serviteurs n'étaient pas stables.

Il voulut au moins, pour dédommager sa petite communauté de tant de désagréments, se dépouiller en sa faveur de tout ce qui lui était même utile. Ayant remarqué dans sa visite, au premier de l'an, plusieurs Sœurs assises sur leurs talons, il déménagea de son salon la table, les trois fauteuils et les huit chaises qui en faisaient le modeste ameublement et fit porter le tout au couvent. Ces meubles en bois de chêne étaient les mieux confectionnés du pays. Aux observations qu'on fit au généreux prélat, sur ce dénûment admirable, il n'eut qu'une réponse: "Tout ceci est du superflu pour moi. Mon office est bien convenable pour recevoir mes visiteurs."

Mgr Provencher abandonna aux religieuses un ostensor et un encensoir en argent qu'il leur avait prêtés. Ces dons précieux sont conservés avec soin. Les fauteuils et les chaises même éveillent encore aujourd'hui, avec gratitude, les souvenirs du bon vieux temps.

Dans le courant de l'automne, Monseigneur reçut parmi les marchandises qu'il faisait venir d'Angleterre, une grosse pièce de drap blanc. Il fut heureux de l'offrir aux Sœurs, sachant le profit qu'elles en tireraient. En effet, elles teignirent cette étoffe et s'en firent des robes. Après vingt ans d'usage, les anciennes étaient fières de faire voir aux nouvelles missionnaires, ce vêtement qu'elles pouvaient porter encore.

L'infatigable évêque s'occupa dans cette année 1849 de faire construire une étable et une buanderie pour les besoins du couvent. La mère Valade fit ajouter à la buanderie un four en terre afin d'y cuire le pain que la bonne Ursule boulangeait jusque-là pour les deux maisons.

Cinq ans s'étaient écoulés depuis le départ de la mai-

son mère. Le cœur y était encore. Avec quelle consolation n'accueillait-on pas le courrier; il apportait des nouvelles qui n'arrivaient pas toujours bien fraîches, au moins on ne les ignorait point. Ainsi au mois de mars on apprenait le résultat des élections quinquennales du mois d'octobre précédent.

La Rév. Mère Rose Coutlée avait été élue Supérieure Générale. La bonne Mère McMullen devenait sous-assistante, et la Sœur Forbes continuait sa charge de maîtresse de novices. Toutes furent heureuses de reconnaître la très sainte volonté de Dieu dans cette administration nouvelle. La bonne Sœur Coutlée (Saint-Joseph) accepta sans peine sa propre sœur pour sa première Supérieure.

Au mois de juin le messager bi-annuel arrivait de nouveau; la petite communauté avait le bonheur de recevoir une lettre de Mgr Bourget, qui ne perdait point de vue les premières missionnaires du Nord-Ouest. Cette lettre bénie fut jointe à celle que l'on possédait déjà du saint évêque. Ce sont des reliques vénérées dans les archives de l'Hôpital Général de Saint-Boniface.

Voici le texte de cette dernière:

Evêché de Montréal, 28 avril 1849.

Ma Révérende Mère,

J'ai appris avec consolation qu'enfin vous étiez chez vous et que Notre-Seigneur avait daigné prendre son logement dans un de vos appartements, comme premier Père et Supérieur. Ne craignez donc pas, petit troupeau, puisqu'il a plu à votre Père qui est au ciel, de vous donner son Fils pour vous diriger dans les voies du salut, et que ce même Fils consent à demeurer nuit et jour au milieu de vous, pour consacrer à votre bonheur et à votre

consolation, tous les instants de la vie divine qu'Il mène dans le sacrement des autels.

Je salue de tout mon cœur vos bonnes Sœurs qui me rappellent les neuf chœurs des anges par leur nombre de neuf.

Je suis, en me recommandant à leurs prières, le très humble et très obéissant serviteur de toutes,

† IGNACE, évêque de Montréal.

Ici se termine la relation des événements remarquables du premier âge de l'établissement des Sœurs Grises, à Saint-Boniface.

Cinquante-huit ans se sont écoulés depuis cette époque.

La première maison subsiste encore avec sa forme antique et sa primitive simplicité. La communauté s'est accrue considérablement et a pu former plusieurs autres établissements dans le diocèse.

Un bon nombre de ses religieuses se sont même unies aux essais nombreux que la maison mère de Montréal a dirigés vers l'extrême Nord.

Aujourd'hui comme autrefois, pareil dévouement de la part des Sœurs Grises, dans le soulagement du pauvre, la consolation portée aux malheureux et dans un grand désir de voir le règne de Dieu s'étendre sur cette terre d'espérance baignée des sueurs d'un si grand nombre d'apôtres et, de nos jours encore, le théâtre de tant de sacrifices et d'abnégation.



VIEUX PÉCHÉ



POUR qu'un petit peuple ne périsse pas, submergé par les races qui l'entourent, le pressent et l'étreignent, il faut que, faisant taire ses inimitiés, ses rancunes, toutes ses misères intestines, il réunisse en un effort unanime ses forces et ses énergies et les oppose à l'ennemi commun. Le triomphe n'est possible qu'à cette condition. La faiblesse trouve une arme puissante dans la détermination, dans l'obstination, dans la répétition des mêmes coups portés toujours au même endroit. Mais, hélas! dans notre pays, nous n'en sommes pas encore arrivés à cette entente parfaite qui assure le succès et sans laquelle nous tomberons infailliblement, victimes de notre imprévoyance et de nos rivalités égoïstes. Nous sommes divisés, désunis, rangés en bataille les uns contre les autres, et lorsque quelqu'un lève la main, c'est pour en frapper un compagnon d'armes.

Et cependant, quel beau spectacle nous offririons si nous formions, sur ce coin de l'Amérique, un bataillon d'élite, inexpugnable, montant toujours la garde autour de nos libertés, de nos droits, héritage sacré que nous a légué le passé et que nous devons transmettre à l'avenir.

Malgré nos divisions, ceux qui cherchent à nous perdre ne sont pas déjà tant rassurés; et ce qui le prouve, c'est l'acharnement qu'ils mettent à nous attaquer et à nous insulter. En effet, de temps en temps il se trouve, à point nommé, un imbécile qui, mis en fureur par notre résistance et voulant se dédommager de son impuissance, nous traite d' "habitants" grossiers, ignares, superstitieux,

déloyaux, malhonnêtes... enfin, de "mauvais coucheurs"! Eh! oui, je l'avoue, nous "couchons mal" avec ceux qui veulent pour eux seuls toute la "couverte"; car nous ne nous sommes pas habitués, depuis deux siècles, à nous entendre traiter d'étrangers sur cette terre que nos ancêtres ont découverte et dont ils ont pris possession "au nom de Dieu et du roi de France." Cette terre, elle est à nous, bien à nous! Nos pères en ont fait d'abord la conquête sur les tribus errantes; ils l'ont ensuite défrichée, fécondée de leur sang et arrosée de leurs sueurs, et quand un drapeau qu'ils avaient longtemps combattu, — souvent victorieusement, — eut remplacé "l'autre," ils ne voulurent pas la quitter: car dans son sein reposaient les cendres de leurs martyrs et de leurs héros. Un peuple y est né, y a souffert, y a lutté pour ses droits et si, aujourd'hui, il respecte la foi des traités, il attend en retour que pas une parcelle des libertés qu'il a acquises au prix des plus dures souffrances, de son sang même, ne soit sacrifiée à la voracité d'un maître ambitieux. Honni soit qui mal y pense!

Oui, dans cette terre qu'arrose le Saint-Laurent, notre race a enfoncé profondément ses racines: un grand arbre est sorti du grain de sénevé jeté jadis au sillon ouvert par l'épée et maintenant, majestueux et splendide, il étend au loin ses rameaux pleins de sève. Si certains esprits mal faits et chagrins sont incommodés par son ombre... eh! bien, mon Dieu, il y a des bateaux qui partent tous les jours pour l'Angleterre et pour... ailleurs!

La tempête ne nous effraie nullement. Les races jeunes et fortes ont des résistances sublimes. Ce qui nous inquiète et nous inspire de sérieuses craintes, ce sont moins les violences qui viennent du dehors — bourrasques passagères qui n'ont d'autre effet que de secouer notre torpeur et d'éveiller notre vigilance, — que le travail obscur, secret, funeste, d'ennemis cachés et sournois qui, pour sa-

tisfaire de viles ambitions, ne craignent pas de compromettre la sécurité de tous, vers rongeurs qui mordent aux racines mêmes de l'arbre national, chenilles rampantes qui en grugent les feuilles verdoyantes, insectes parasites dont les petites morsures finissent par tuer les chênes les plus robustes. Dans une nation, ces artisans de ruine, ce sont les passions aveugles, les haines coupables, les injustices révoltantes, les désordres de la plume et de la langue, toutes les vengeances et les indignités de ceux pour qui le patriotisme n'est qu'un mot et le devoir une entrave. Pour nous, l'ennemi qui est à la source de notre vie, c'est la "Jalousie". La jalousie, ce sentiment mesquin, étroit, égoïste qui arrête l'essor de la générosité et du dévouement, souille de son haleine impure toute vertu à son aurore, fait obstacle à toute force à son apogée, et répand son ombre sur toute gloire à son midi. Elle fait plus encore; elle sème partout la discorde, le désarroi et la peur; elle change souvent en adversaires et en rivaux, les fils d'une même famille, les citoyens d'une même ville, les enfants d'une même patrie. Voilà l'ennemi redoutable qu'il faut combattre, qu'il faut détruire à tout prix.

Depuis longtemps nos penseurs, nos hommes publics les moins aveuglés par l'esprit de parti, les écrivains les plus éclairés, dénoncent ce vice national. A chaque fête, à chaque démonstration patriotique, on nous prêche l'union, la fraternité, l'amour et cependant toujours il est là, le ver rongeur, faisant à l'âme même de notre nationalité des blessures profondes par où s'échappe la sève précieuse. Je ne fais donc que jeter, dans l'indifférence générale, le cri d'alarme qui a déjà retenti tant de fois. Mais ce n'est qu'en proclamant bien haut et sans se lasser, les vérités les plus dures, les plus blessantes pour notre orgueil, qu'elles finissent par s'infiltrer dans les esprits et par produire des effets salutaires et durables.

* * *

Il n'est pas nécessaire d'être un observateur bien clairvoyant pour constater les ravages que ce vice invétéré fait chaque jour parmi nous. On dirait que certaines gens n'ont pas d'autre raison d'être que de nuire à leur prochain. Leur bonheur est de faire le mal, de faire crier de douleur, semblables à ces êtres malfaisants qui prennent plaisir à tourmenter les créatures faibles et sans défense. Pour eux, rien n'est sacré; n'ayant rien à perdre, ils ne risquent rien à perdre tout. Incapables de s'élever au-dessus du vulgaire — étant eux-mêmes le vulgaire — ils n'ont qu'une ambition: chercher à ruiner dans l'estime générale ceux qui parviennent à sortir des ténèbres de la médiocrité et à monter dans un peu de lumière. Toute personnalité les offusque, toute louange les offense, tout mérite les importune; hiboux funèbres qui n'existent que la nuit et qui maudissent la splendeur du jour. "La médiocrité, a dit Ernest Hello, a la passion du niveau. Elle promène le même couteau sur toutes les têtes, à la même hauteur. Et si une tête s'élève, cette tête-là est coupée. Il n'y a qu'une loi dans la médiocrité, mais cette loi-là n'admet pas d'exception. C'est la défense de grandir... L'homme médiocre ne lève jamais la tête, excepté dans une occasion. Il regarde au-dessus de lui les grandes têtes, pour se moquer d'elles."

Le nombre est grand de ces impuissants que le succès d'un parent, d'un ami, d'un compatriote met aux abois. Et comme, en somme, ils ne peuvent approcher d'assez près ces lutteurs heureux, ils leur lancent de loin, bien abrités derrière leur insignifiance, les traits acérés de la calomnie et du mensonge, assurés qu'ils iront au but et blesseront profondément.

S'il y a une chose qui soit sacrée parmi les hommes, c'est bien la réputation. Rien n'est plus difficile à acquérir,

rien n'est plus difficile à défendre; un mot la perd, une déclaration judiciaire ne la rend pas. Auréole de rayons que voilent les moindres buées qui s'échappent des marais et des mares fétides, astre brillant qui apparaît dans les nuits les plus claires et qui en se détachant de la voûte bleue déferle et sombre dans les profondeurs de la vie. Les cœurs méchants ont leurs buées, et l'envie a des ailes pour décrocher les étoiles...

Ce qui m'étonne le plus, c'est la légèreté avec laquelle des hommes qu'on ne peut classer parmi la gente des jaloux et des envieux, se jouent de la réputation d'autrui. Il y a des choses qu'il ne faut jamais dire, jamais croire, jamais penser; le bien qui unit les honnêtes gens entre eux, c'est la discrétion. Mais, cette discrétion devient un devoir social, une obligation morale de première instance, lorsqu'il s'agit des supérieurs. Si perdre la réputation du plus humble citoyen, est déjà un crime impardonnable, qu'est-ce donc alors que de flétrir celle des dépositaires du pouvoir et de l'autorité? Dans ce cas, ce n'est plus seulement une action anti-chrétienne, c'est encore un acte anti-patriotique; car, de quel nom qualifier ceux qui, à la veille d'une bataille, parcourent les rangs et prêchent l'insubordination aux chefs?

Qu'on discute les programmes politiques, qu'on examine une à une, si l'on veut, les questions débattues devant les Chambres, qu'on demande aux mandataires du peuple, un compte sévère de leur conduite parlementaire, soit! — c'est d'ailleurs la mission du journaliste, aussi bien que le devoir de l'électeur — mais qu'on le fasse sans parti pris, sans haine, sans idée de derrière la tête, n'oubliant jamais que les hommes de caractère, de conviction, restent supérieurs à leurs actes et qu'ils ont droit au respect et à la considération qui s'attachent aux fonctions honorables qu'ils remplissent.

L'exemple de cette attitude noble et digne vis-à-vis de

L'autorité ne peut venir que de ce que l'on est convenu d'appeler la classe dirigeante. N'est-ce pas plutôt le contraire que le peuple en reçoit le plus souvent? N'est-ce pas vous, chargés de conduire et d'éclairer l'opinion publique, qui avez habitué les foules à mépriser le pouvoir et à ne voir en lui qu'un ennemi dangereux? vous, avec vos polémiques violentes, vos injures et vos calomnies de husting, vos cabales hypocrites et vos crocs-en-jambe déloyaux, en un mot avec toutes vos lâchetés de paroles et d'action? Quand on est aveuglé par le dépit ou la jalousie, on sacrifie tous les devoirs à la satisfaction d'une vengeance personnelle ou aux appétits de son ambition. Je sais bien que ceux qui connaissent les hommes, se défient de ces déclamations passionnées. Ils n'ignorent pas qu'en polémique et en politique, les qualificatifs de canaille, de vendu, de voleur, de vaurien, ont une signification très élastique et qu'il existe un dictionnaire spécial à l'usage des hommes de plume et des agioteurs électoraux. Mais le peuple qui les lit ou les écoute, ne voit pas si avant; mal placé pour faire cette distinction subtile, pour observer ces nuances, ne trouvant aux mots qu'un sens, qu'une valeur, il s'habitue insensiblement à ne voir dans ceux qui le dominent, qu'un ramassis d'intrigants sans pudeur qui n'ont que le mérite d'avoir de la chance et qui, en fin de compte, spéculent sur son ignorance et sa misère. Et il est devenu méfiant, méchant et cruel.

Le peuple est logique... lui seul, peut-être, l'est entièrement. Du principe qu'il pose, bon ou mauvais, il vole aux conclusions les plus extrêmes; il ne s'inquiète pas si le but vers lequel il marche, sera son salut ou sa perte; aveuglément il va jusqu'au bout de sa détermination. Crédule, il l'est; voilà pourquoi il est si aisé de le tromper et de le faire tomber dans les pièges tendus par l'habileté et la ruse; mais, il est dangereux de le blesser dans son orgueil: ses vengeances sont toujours terribles.

Or, le rôle d'une élite est de se constituer en éclaircur de la nation. "Quand tout se remue également, dit Pascal, rien ne remue en apparence: comme en un vaisseau. Quand tous vont vers le dérèglement, nul ne semble y aller. Celui qui s'arrête fait remarquer l'emportement des autres comme en un point fixe." Ce point fixe d'où l'on découvre la vérité sur les hommes qui passent, c'est la conscience, appelée aussi l'honneur. Le malheur est que la voix des sages est couverte par la clameur des foules affolées. Et le Grand Homme qui essaie d'empêcher la déroute et de prévenir le désastre est renversé, écrasé sous la poussée du peuple qui voit rouge.

Or, le monde est plein de petits hommes qui ont la haine de la grandeur et de la supériorité; ils possèdent des journaux où ils "écrivailent" et des chaires où ils ergotent. Ils reprochent au "Grand Homme de n'avoir pas fait ce qu'eux-mêmes, petits hommes, auraient fait à sa place. Le Grand Homme, en effet, s'il avait fait comme les petits hommes, aurait évité mille fautes qu'il a peut-être commises... Le Grand Homme qui serait tel que les petits hommes le désirent n'aurait qu'un inconvénient, celui de leur ressembler." (E. Hello.)

C'est G. Droz qui a dit: "La plupart des fureurs humaines sont des souffrances inavouées, et la bave qu'on crache aux autres vient toujours d'une plaie dont on souffre."

Il faut que nous comprenions enfin que dans la lutte pour nos libertés, lutte qui est devenue âpre au possible, chacun a un poste à occuper, un poste d'honneur; que ceux à qui nous avons confié le commandement ne doivent pas se sentir isolés, perdus, oubliés dans la mêlée, mais que sur leurs pas le peuple enthousiaste se tient debout, ferme, inébranlable, prêt à avancer, à vaincre avec eux ou à mourir.

Seulement, choisissons bien nos chefs: là est le premier

secret de la victoire; le second est de les suivre. Pour avoir manqué à ce double devoir, dans le passé, que de batailles engagées sous les plus brillants auspices, se sont changées en défaites, en débâcles lamentables. La défection s'était faite non seulement chez les chefs de ligne, mais dans les lignes elles-mêmes.

D'ailleurs qu'avons-nous gagné à amoindrir, à tout propos, nos hommes publics, quelles qu'aient été leurs fautes? Chaque fois qu'un Canadien-Français a été culbuté des hauteurs du pouvoir, il a été remplacé par un autre... qui n'avait pas notre cœur. Il n'est pas nécessaire de remonter bien haut dans notre histoire politique, pour en trouver d'abondantes preuves.

C'est la jalousie bête, irréfléchie, méchante qui a fait autrefois de ces "bons coups" et en fera de semblables demain, si nous ne nous empressons d'y mettre ordre. Ceux des nôtres qui arrivent à occuper des postes élevés sont en trop petit nombre pour que nous trouvions plaisant de les poignarder par derrière.

A bas! donc tous les pêcheurs en eau trouble, tous les "petits hommes" tapageurs, tous les "niveleurs de têtes." Il est temps de les faire rentrer dans le cloaque de la médiocrité d'où ils n'auraient jamais dû sortir: car ces hommes ont blessé la patrie dans ce qu'elle avait de plus noble, de plus beau et de plus grand; leurs misérables mains gardent à jamais la couleur de la poignée de boue qu'elles ont jetée, en passant... C'est là leur punition, la nôtre est d'avoir crié au scandale et d'avoir cru à cette boue qui éclaboussait les réputation les plus pures!

* * *

La jalousie ne fait pas des ravages que dans la sphère politique: elle descend plus bas et exerce sa fureur dans tous les ordres de la société. Elle s'attaque cependant de préférence à ceux qui ont acquis une petite fortune ou

un peu de renommée. Après les hommes publics, c'est sur ceux-ci qu'elle s'acharne avec le plus de rage.

Pour mieux jouer son rôle néfaste, elle se métamorphose; de brutale, elle se fait douce et avenante, de laide et hideuse, brillante et séduisante. Vous la rencontrez dans les salons les plus achalandés, polie, empressée, magnifiquement vêtue de soie et de dentelles, jouant de l'éventail, légère, loquace, spirituelle même. Ces dames la reçoivent à leurs jours de réception; c'est elle qui mène les conversations et qui, sans avoir l'air d'y toucher, d'un sourire, d'un mot, d'un geste, d'un sous-entendu habile, d'un secret murmuré à l'oreille, répand son venin sur toutes les réputations qu'elle effleure.

Vous la retrouvez, le soir — cette fois, cravatée de blanc, habillée de noir — dans les cercles et les clubs, continuant parmi ces messieurs qui boivent sec et jouent dur, sa petite œuvre de dépravation. Et l'oreille de ces messieurs n'est pas moins agréablement chatouillée par ses propos risqués, que celle de ces dames.

Bien plus, ayant le don d'ubiquité, elle se trouve en mille endroits à la fois. Vous la voyez, établie en permanence, dans les bureaux des avoués et dans les officines des gens d'affaires, toujours railleuse et canaille, commentant les potins scandaleux et jetant, à propos, dans ses discours enfiellés, des noms de femmes et d'hommes que vous aviez appris à respecter, peut-être à aimer.

Vous vous échappez de ces antres de scélératesse, dégoûté, écoeuré, et vous vous flattez de lui échapper. Mais voilà qu'au tournant d'une rue, un crampon s'abat sur vous et vous cloue sur place. C'est encore elle qui, sous les traits d'une connaissance, vous attrape au passage et qui, tout en martyrisant le bouton de votre habit, vous apprend qu'il s'en passe de drôles dans la boutique de M. Un tel: "Vous savez, celui qui roule carrosse et bat monnaie... qui l'eût pensé!" Et l'importune drôlesse vous

lâche, rayonnante de son petit effet. Enfin, vous voilà libre. Pas sitôt. Vous entrez chez votre épicier, votre boucher, votre fournisseur et vous l'apercevez assise au comptoir. édifiant de ses piquantes calomnies les clients attentifs; elle vous précède chez votre vendeur de journaux, voire même chez votre "cireur de bottes." Vous voilà au seuil de votre demeure: un tour de clef et vous serez bien défendu contre ses attaques. Illusion, illusion profonde! En ouvrant la porte, sous l'enveloppe d'une amie ou d'un ami, elle se jette dans vos bras, vous entoure de ses démonstrations d'affection, sans qu'il vous soit loisible, même ici, de la prendre par les deux épaules et de l'envoyer rouler dans le ruisseau voisin.

Il n'y a "home" si bien fermé où cette harpie ne trouve moyen de pénétrer; elle voit tout, elle sait tout, au besoin elle invente tout... L'essentiel est que rien de noble, de pur, de grand ne reste sans souillure et, à la croire, il n'y a pires scélérats que les gens vertueux.

Ah! la charmante créature!

Posséder quelques milliers de dollars, n'est pourtant pas un si grand crime. Mais cela constitue une aristocratie, une supériorité, et c'est plus qu'il ne faut pour mériter la haine des envieux et servir de cible à leurs traits empoisonnés.

— "Oui, un tel a été un fameux veinard! Le voilà à la tête d'une jolie fortune!"

— "Le beau miracle!" répond un autre. "Si tout le monde employait les moyens dont se sert ce monsieur pour réussir, il y aurait moins de pauvres vertueux!"

Cela commence toujours ainsi, par des sous-entendus. Puis, la chaleur de l'appartement, l'enivrement du tabac et certains petits verres à liqueur épaisse aidant, on arrive aux pires accusations; on fait le récit de spéculations véreuses, d'intrigues infamantes, de boudlages habiles, de saletés de toutes sortes, inconnues jusque-là,

inédites, mais que le jaloux sait pertinemment... Et quand il a ainsi, sans preuve aucune, trouvé moyen de jeter le doute dans votre esprit, d'un beau geste scandalisé et d'une voix blanche d'indignation, il proteste: "Qui l'aurait jamais cru, hein?"

Parfois, vous cherchez à défendre contre tant de malveillance le misérable possesseur de rentes en question: "Mais il me semble que tout cela est énormément grossi, amplifié à l'in vraisemblance; car, enfin, on a le visage de son cœur et les gens de bien ne ressemblent en rien à ceux qui montent sur les échafauds. Et ce monsieur, que vous me peignez sous les plus noires couleurs, à ce que j'en sais, est un bon chrétien, un homme charitable, un époux fidèle, un père tendre et bon; sa maison est fréquentée par le meilleur monde et son faste n'a rien de très exagéré"...

— Là! là! quelle bonne âme vous êtes, cher monsieur... Mais vous ne voyez donc pas que tout cela est un jeu très habile, je l'avoue, pour masquer les agiotages du nabab, poudre d'or qu'il jette dans les yeux des passants pour les empêcher de voir trop clair dans ses tripotages d'argent"...

Et voilà comment, sans la moindre hésitation, sans le plus petit scrupule, on défait la réputation des honnêtes gens, en ruinant du coup leur crédit.

Hélas! ce que nous en avons vu de ces aspersions à l'eau de rose, de ces coups de poignard portés par des mains blanches; ce que nous en avons lu surtout de ces "démolitions" et de ces "nettoyages" à l'encre et chaque fois, nous en avons été profondément attristés. Car toutes ces chicanes de boutiques, ces rivalités de comptoirs, ces hostilités de castes ont toujours tourné à notre détriment et n'ont fait de tort qu'à nous-mêmes. Elles ont, d'abord, causé de réels dommages à ceux contre qui elles étaient dirigées, puis, par un mouvement réflexe, elles ont privé

nos institutions nationales de ressources dont elles ne peuvent se passer; enfin, elles nous ont toujours humiliés en face de nos insolents voisins.

Ce que nous venons de dire des richards, peut également s'appliquer aux victimes d'une mauvaise manœuvre ou d'un accident imprévu et qui, en un moment, ont vu la fortune les trahir et les jeter sur le pavé.

Au moins, ici, on aura pitié, parce qu'il y a souffrance. La jalousie ne s'incline pas devant la douleur: n'est-ce pas encore une supériorité que celle de la souffrance?

Ces malheureux auront beau protester de leur bonne foi, montrer les causes réelles de la catastrophe qui a ruiné tant d'intérêts, les leurs les premiers, dénoncer les véritables coupables et fournir des preuves irréfutables de leur innocence, rien n'y fera... La jalousie triomphante qui est peut-être cause de leur chute, s'acharnera à leur arracher le dernier bien qui leur reste, l'honneur! Désormais, ils verront toutes les portes leur claquer au nez, tous les visages se détourner à leur approche, toutes les bourses se fermer. De crédit nulle part, non plus de secours ni d'assistance. Condamnés par l'opinion publique, ils devront, dans l'impuissance et l'inaction, ensevelir des talents qui pourraient, peut-être, concourir à la prospérité commune s'ils étaient employés.

Des "transfuges" fuyant la justice de leur pays, peuvent jouir impunément de la considération générale s'ils sont assez riches pour répandre autour d'eux une pluie d'or qui efface toute souillure; mais un honnête homme trahi par la chance ou trompé par un employé infidèle, ne saurait jamais reconquérir l'estime ni la confiance. Les innocents seuls ont tort.

Est-ce bien ainsi que nos voisins agissent? Il fait peine de l'avouer, mais ils ont plus de pudeur que nous et entendent d'une meilleure façon le précepte de la charité et de la solidarité. Ils ont ce qu'ils appellent le "flair play."

Ils ne frappent jamais un rival tombé; bien plus, ils lui tendent la main pour l'aider à se relever, lui rendent ses armes, lui en donnent de nouvelles au besoin et l'admettent de nouveau, lorsque ses plaies sont pansées, dans le champ clos des affaires. Les meilleurs soldats ne sont pas ceux qui ne sont jamais tombés en combattant; mais ceux que rien ne rebute et qui s'élancent toujours à l'assaut.

* * *

Enfin, il y a une dernière catégorie d'hommes qui ont à souffrir de ce "vieux péché": ce sont ceux qui ont du talent, sinon parfois du génie. Pas de merci pour ceux-là, par exemple! Pourtant, dans leur cas, ni les porteurs de parts, ni les sinécuristes, ni les filles à dot, ni les favoris des salons, ni les élus du pouvoir, en un mot, aucun de ceux qui ont de la "galette" n'est menacé... Non, il est vrai! Mais de savoir manier un instrument de pensée, plume, pinceau ou ciseau, cela constitue encore une supériorité et l'égalité dans l'insignifiance, telle est la loi absolue de la médiocrité trop souvent victorieuse.

Aussitôt qu'un jeune homme s'affirme par une œuvre de mérite, on voit surgir autour de lui une pléiade de bonnes gens qui, par leurs conseils et leurs avertissements charitables, sèment dans son âme enthousiaste, le ferment du découragement et du désenchantement.—"Vous faites fausse route, cher ami. L'Art et la littérature, des bêtises! Dans notre pays, toujours si jeune, les beaux esprits n'ont que faire de vouloir s'égarer dans le rêve; il faut être pratique, que diable! Laissez là palette, marteau ou grimoire et rendez-vous utile: "l'agriculture manque de bras"!"

Croit-on qu'il soit déjà si drôle, dans les conditions actuelles, de sentir en son âme s'éveiller la passion de la beauté? Ignore-t-on ce qu'il faut de courage pour s'isoler

de la foule, pour s'aventurer dans un chemin où personne ne marche, pour s'avancer, à travers les ronces et les épines, seul, bien seul, vers un Idéal dont tout le monde se détourne? Alors pourquoi venez-vous arrêter dans leur élan, les courageux pionniers de la pensée, pourquoi leur arrachez-vous le viatique de l'enthousiasme? Quel est votre but? Est-ce ainsi que l'on travaille au relèvement moral d'un peuple que la folie entraîne de plus en plus aux autels du "Veau d'or"? Personne ne viendra donc à la rencontre de ces lutteurs ardents pour leur crier: "Courage! Plus haut, toujours plus haut! Ne craignez rien; notre sympathie vous soutiendra dans votre ascension et pour vous nous avons des gâteries de gloire!"

Non, personne ne viendra à eux... Après quelques efforts, voyant l'inutilité de leur tentative et vers quelle nuit de misère et de souffrance mènent ces rayons trompeurs, ils rebrousseront chemin et, découragés, brisés par la fatigue, ils s'affaîsseront sur eux-mêmes, doutant de leur propre génie, sentant que l'instrument de leur cœur est à jamais brisé. Qui osera leur jeter la pierre? Est-ce de leur faute s'ils sont vaincus? Le problème de la vie existe pour eux comme pour tout le monde; tout artiste que l'on soit, il faut manger! Et puis, pour être plus délicats, ils n'ont pas moins leur ambition, ne serait-ce que celle d'avoir un peu de bonheur.

Dans les conditions faites aux écrivains dans notre pays, c'est assurément "un malheur, écrivait Crémazie, d'avoir reçu du ciel une parcelle du feu sacré. Comme on ne peut gagner sa vie avec les idées qui bouillonnent dans le cerveau, il faut chercher un emploi, qui est presque toujours contraire à ses goûts. Il arrive le plus souvent qu'on devient un mauvais employé et un mauvais écrivain. Permettez-moi, ajoutait-il, de me citer comme un exemple."

Et ceci, par malheur, n'est que trop vrai, même de nos

jours. Les conditions de la vie de l'écrivain sont aujourd'hui ce qu'elles étaient en 1850 et en 1866. La plupart des écrivains que j'ai connus — mes aînés dans les lettres — ont fini par embrasser des professions pour lesquelles ils ne se sentaient aucun attrait; quelques-uns ont réussi à se placer dans l'administration et sont devenus des ronds-de-cuir routiniers et besogneux; d'autres, le petit nombre, sont restés fidèles à la littérature, et ont traîné une vie inutile et misérable, ne trouvant pas dans leurs travaux une compensation suffisante au mépris dont ils se sentaient l'objet; deux ou trois ont pris le chemin de l'exil et sont allés en France ou aux Etats-Unis, cacher leur pauvreté et leur désenchantement... et ce furent les plus heureux. Car j'en ai connu — et non des moins brillants — qui, désespérant de l'avenir, froissés dans leur orgueil et leur ambition, cherchèrent dans le plaisir et la débauche, l'oubli de leurs douleurs et de leurs déboires; et ce furent les plus malheureux. Tous, cependant, suivant l'expression de Lamartine, avaient des ailes à ouvrir, et pas d'air autour d'eux pour les porter.

Les talents d'ailleurs, aujourd'hui comme jadis, ne manquent pas parmi nous; mais, c'est nous qui manquons aux talents; nous, qui vivons dans notre égoïsme d'hommes arrivés et qui n'apportons aucun intérêt au sort de ceux qui doivent, par la plume, continuer notre œuvre, si elle a été bonne.

Qu'on me permette de dire toute ma pensée. Nous affichons trop de dédain pour nos œuvres nationales, pour les humbles fleurs, pâquerettes ou violettes, qui s'épanouissent dans la rosée de nos champs.

Ce qui constitue la force d'une nation, c'est la foi qu'elle a en sa fécondité. A force de brûler notre encens exclusivement pour tout ce qui a l'inestimable bonheur de naître sous un autre ciel, nous finirons par nous mépriser nous-mêmes et par ne considérer que comme des amateurs

peu intéressants, tous ceux qui vouent leur vie au culte de la beauté. Avouez que le moment serait mal choisi pour nous servir un tel certificat d'incapacité et d'impuissance.

Au surplus, nous nous tromperions étrangement, si nous pensions qu'il faille attendre que nos écrivains aient atteint le degré de perfection des écrivains de France pour nous occuper d'eux, et leur confier des postes qui leur permettent de vivre et de produire.

“ Plus je réfléchis sur les destinées canadiennes, déclarait l'auteur de la “ Promenade de trois morts,” moins je lui trouve de chances de laisser une trace dans l'histoire. Ce qui manque au Canada, c'est d'avoir une langue à lui. Si nous parlions iroquois ou huron, notre littérature vivrait. Malheureusement nous parlons et écrivons d'une assez piteuse façon, il est vrai, la langue de Bossuet et de Racine. Nous avons beau dire et beau faire, nous ne serons toujours, au point de vue littéraire, qu'une simple colonie; et quand bien même le Canada deviendrait un pays indépendant et ferait briller son drapeau au soleil des nations, nous n'en demeurerions pas moins de simples colons littéraires. Voyez la Belgique qui parle la même langue que nous. Est-ce qu'il y a une littérature belge? ”

Malgré l'exagération de ces paroles, il n'en est pas moins vrai que nous ne pouvons lutter avec la France pour la beauté et la pureté de la forme; mais nous pouvons — et telle devrait être notre ambition — nous faire une littérature personnelle, distincte, marquée au coin de notre génie. Et si pour le monde il n'y a pas de littérature belge, il y a pour la Belgique une littérature locale dans laquelle vibre l'âme nationale. Cela suffit, à la réalité, au rêve d'un petit peuple heureux.

C'est donc mal comprendre le patriotisme que de faire montre de dédain et de mépris à l'égard de ceux qui

parlent le langage de "chez nous" et écrivent pour "ceux de chez nous."

Les Etats-Unis ont été longtemps dans la même position que nous vis-à-vis de l'Angleterre, ayant la même langue que la mère patrie, écrasés sous la gloire d'une littérature très vieille et très brillante. Mais à force de vanter la beauté, la puissance, la sublimité de leurs génies — qui n'étaient guère que des talents ordinaires — ils ont fini par dégager leur personnalité de celle de l'Angleterre et, aujourd'hui, ils ont leurs poètes, leurs prosateurs et leurs dramaturges qu'ils proclament, selon leur habitude, les plus grands du monde, "the best in the world." C'est en piquant la curiosité publique, en ne manquant jamais l'occasion de mettre en relief les œuvres du sol natal, qu'ils réussirent à créer un courant de sympathie entre les écrivains et les lecteurs et par former des auditoires enthousiastes au pied des chaires occupées par leurs savants et leurs érudits.

Je sais bien que ce serait une grande faute d'ignorer volontairement ce qui se produit de beau et de véritablement supérieur en France; car une direction éclairée — étant données les affinités des deux caractères — ne peut nous venir que de l'autre côté de l'Océan. Mais l'idée et le sentiment, nous ne les trouverons qu'ici, dans la poésie grandiose de nos vastes paysages, dans les aspirations de notre âme encore neuve, dans les rêves qui s'éveillent au fond de la pensée canadienne.

C'est pourquoi, au lieu d'amoindrir nos écrivains, de les diminuer dans l'estime publique, de les sacrifier à tout venant, sans égard pour leur talent ou leur dévouement, nous devrions, au contraire, les exalter, leur procurer toutes les occasions de se produire, de donner leur mesure, les proposer comme des exemples à la jeunesse, pour qui les exemples sont plus entraînants que les préceptes; en un mot, faire un public intéressé et bienveillant. C'est

ainsi que la carrière littéraire deviendra, comme ailleurs, la première de toutes, carrière qui ne sera plus parcourue que par des téméraires trop dociles à l'appel du "démon de l'Art" et qui, tôt ou tard, vaincus par l'isolement et l'indifférence des leurs, arrivent à regretter le sacrifice qu'ils ont fait de leur ambition à un vain fantôme de gloire.

Qu'on ne vienne pas nous dire que celui qui s'obstine et persiste est assuré de la victoire. Quel triomphe peut attendre un écrivain dans notre pays?

D'ailleurs on ne s'obstine que lorsqu'il y a chance de succès, quand au moins, dans le ciel de l'avenir, surgissent des sommets resplendissants de gloire. C'est alors que l'homme se sent au cœur un enthousiasme et une ardeur qui lui font accomplir des prodiges; à chaque pas, il se dit: "Me voici plus près du but!" Mais où sont les sommets de l'Art et des Lettres? L'écrivain ne peut avoir d'autre ambition que de se hisser jusqu'au plateau du journalisme, situé à mi-côte entre la prose des affaires et les sublimes accents de l'Art.

Et après cela on s'en va répétant: "Nous n'avons pas d'écrivains." Mais, avec le système actuel, nous n'en aurons jamais. Commencez par tracer un chemin qui mène au sommet de la Beauté, le long duquel on ne meurt pas de faim et de désespoir, et vous verrez la joyeuse bande de rêveurs, de penseurs et d'artistes, qui saisiront leur bâton de voyage et s'élanceront à l'assaut de la montagne sainte.

"Mais, me répliquerez-vous, enseignez-nous, au moins, comment nous y prendre pour construire cette route idéale." — Il me serait beaucoup plus facile de vous exposer un plan graphique que de trouver des capitalistes assez désintéressés pour risquer quelques capitaux dans cette entreprise nationale. D'ailleurs, nous craindrions de froisser trop de susceptibilités. Devant nous s'élève,

selon l'expression d'un spirituel auteur, la Muraille de Chine, derrière laquelle se tiennent les Boxeurs l'arme au poing. Servons-nous donc de métaphores.

D'abord, il faudrait débiter par un travail préliminaire de démolition : faire tomber sous la pioche de vieux préjugés, des égoïsmes granitiques, des sinécures aux fortes assises, de massives ambitions et quantité de bicoques qui ont fait leur temps. Puis, ayant débarrassé les abords de la montagne, commencer la route projetée en jetant sur les torrents qui descendent des glaciers, des ponts-volants qui seraient comme les élans de l'âme vers le but convoité. Et tout le long de la route montante, élever, émietter en quelque sorte, de chaudes retraites où pourraient se réfugier aux heures de tempête et d'avalanche, les hardis voyageurs, et surtout, y amasser des vivres et des provisions, pour qu'au cours de leur difficile ascension, ils ne connaissent point les tourments de la faim. Enfin, il faudrait, sur le sommet même de la montagne, transporter un temple de marbre, couronné d'une coupole qui rappellerait celle de l'Institut de France, où les vainqueurs trouveraient la juste récompense de leurs travaux et de leurs souffrances.

La lutte à ce prix serait tentante et mériterait d'être entreprise. Bien peu, je le sais, atteindraient à cette subtilité, mais ce serait déjà consolant de savoir qu'un grand nombre font l'escalade de la montagne, qu'ils sont arrivés à telle ou telle retraite pour s'y reposer ou pour y mourir. Et ce ne serait pas sans un légitime orgueil que nous regarderions au flanc du rocher fumer ces asiles bénis où se sont réfugiés tant de nobles caractères, comme l'homme de la plaine contemple avec une douce mélancolie, la fumée blanche des chalets montagnards glissant droite et pure dans la clarté des soirs étoilés.

* * *

Un "vieux péché" est, de tous, le plus difficile à déraciner; il tient en quelque sorte à l'être même; il est devenu une habitude de la vie. Aussi, comme on fait pour les plaies gangrenées, il faut y appliquer le fer rouge. Appliquons-le donc sans peur. La guérison est possible; elle est même probable. Mais hâtons-nous d'arrêter la marche du mal avant qu'il ait atteint les parties vitales du corps social.

Coalisons-nous pour cette œuvre de relèvement et écrasons sous le talon de l'indignation le ver rongeur de la jalousie dont la morsure donne la mort.

"Assainissons la vie publique et la société, s'écriait naguère M. Bourassa, et faisons cesser la promiscuité scandaleuse des honnêtes gens et des fripouilles," en marquant ces derniers au front. N'arrachons plus les armes des mains de nos soldats; mais remettons à chacun celle qu'il sait manier avec le plus de dextérité. Prêchons l'honneur et donnons l'exemple; puis, sans crainte, attendons le heurt de l'avenir.

Jean-B. Lagacé.



A TRAVERS LES FAITS ET LES ŒUVRES

Au parlement anglais. — Le bill d'éducation. — Le cardinal Vaughan et M. Redmond. — Une lettre de Michael Davitt. — Le cardinal Logue. — Sir Thomas Esmonde. — M. Chamberlain en Afrique. — En France. — La pétition des évêques — L'épiscopat traduit devant le Conseil d'Etat. — Eloquent mémoire de Mgr Touchet. — Le cardinal Perraud et M. Combes. — La liberté d'enseignement. — Les élections américaines. — Le cabinet d'Ottawa.

Au parlement anglais, le bill d'éducation de M. Balfour continue toujours à occuper le premier plan. La lutte se poursuit entre les adversaires et les partisans de la mesure avec un acharnement et une ténacité qui ne se démentent pas un seul instant. Chaque clause est criblée d'amendements. Chaque amendement est discuté à fond pendant une ou plusieurs séances. Puis quand tout ce qui importe a été dit de part et d'autre, le premier ministre propose la clôture; on vote, et généralement l'amendement est rejeté par une majorité variant de cent à cent cinquante voix. Nous disons "généralement"; en effet le gouvernement a accepté quelques modifications de détail, ayant pour but de faire disparaître des objections raisonnables. Mais il a inflexiblement repoussé tout ce qui portait atteinte au principe du projet de loi.

La fermeté de M. Balfour commence à produire ses fruits. On combat toujours le bill avec passion, mais on le combat sans espoir et la certitude de la défaite enlève aux assaillants quelque chose de leur première ardeur.

Nous avons parlé dans notre dernière chronique de l'attitude des députés irlandais. Se préoccupant à bon droit de cet aspect de la situation, Son Eminence le cardinal Vaughan a écrit à M. John Redmond, chef des nationalistes, une lettre dans laquelle il le presse, lui et son parti,

de soutenir la cause de l'éducation religieuse qui est actuellement en jeu. Voici quelques extraits de sa lettre: " Si cette mesure, — le bill d'éducation, — n'était pas approuvée par tous les évêques catholiques d'Angleterre, ou si elle était purement politique, je n'aurais aucun droit de vous adresser cette lettre. Mais c'est un fait certain que nous sommes unanimes dans notre désir de voir ce bill devenir loi, s'il peut être adopté sans aucun amendement qui détruise l'indépendance religieuse de nos écoles. Nous sommes convaincus que nous n'obtiendrons probablement jamais un règlement plus satisfaisant du problème éducatif; et nous voyons dans le triomphe du gouvernement sur l'opposition non-conformiste une garantie aussi solide que nous pouvons en espérer pour la liberté d'élever les enfants catholiques suivant la foi catholique, dans nos écoles élémentaires... Les membres irlandais vont-ils nous aider? Vont-ils venir au secours de leurs frères catholiques d'Angleterre? Nous, évêques, nous savons que nos écoles sont remplies en grande partie d'enfants d'origine irlandaise, que nous aimons et chérissons comme les nôtres, et il n'est pas de sacrifice que nous ne soyons préparés à faire pour leur bien spirituel et temporel. Les membres irlandais vont-ils faire leur devoir de catholiques sur cette question vitale? Comment pourrais-je douter de leur réponse? "

Cette lettre du cardinal Vaughan ayant été rendue publique, M. Michael Davitt, un des membres les plus fougues du parti irlandais, en dehors de la chambre des Communes, a écrit à M. Redmond pour l'adjurer de ne point prêter l'oreille aux instances de ce haut dignitaire. D'après lui, la formation religieuse de l'enfance n'est pas en jeu; le bill n'a pour objet que d'opprimer la conscience des non-conformistes et d'augmenter le pouvoir politique de l'église anglicane, qui au fond n'est qu'une machine tory. C'est ainsi que M. Davitt tranche cette grave question.

Quelques jours plus tard, Son Eminence le cardinal Logue, archevêque de Dublin, a élevé la voix à son tour. "L'éminent prélat, lisons-nous dans un journal catholique, a parlé du projet de loi du gouvernement anglais sur l'éducation, et il a exprimé l'espérance de voir tout le groupe des députés nationalistes d'Irlande rester fidèles aux traditions de leur parti en votant pour le projet de loi gouvernemental qui donne d'excellentes garanties à la liberté religieuse en Angleterre. Et il a rappelé que le premier devoir des représentants irlandais à Westminster était de garder leur indépendance vis-à-vis des partis anglais.

"C'est un fait historique qu'au Parlement anglais le parti irlandais, bien qu'en général il vote avec le parti libéral, a toujours voté avec le parti *tory* en matière d'éducation. Et la raison en est bien simple. C'est que le parti *tory* favorise en Angleterre surtout l'autonomie de l'enseignement religieux et cherche à sauvegarder la liberté religieuse des pères de famille tandis que le parti libéral veut la "neutralité de l'enseignement public". Cette neutralité est plus réelle que celle des libres-penseurs français qui en font une arme hypocrite contre la religion. Elle ne trahit pas moins le désir de gêner la liberté de tous au profit des idées de quelques-uns.

"Il serait donc fâcheux de voir aujourd'hui le parti irlandais manquer à sa tradition."

Au sujet de la ligne de conduite des députés irlandais sur cette question, un correspondant romain envoie à l'*Univers* des renseignements intéressants. Ce correspondant a rencontré à Rome sir Thomas Esmonde, représentant d'un comté d'Irlande à Westminster, venu dans la Ville Eternelle avec un pèlerinage de deux ou trois cents de ses compatriotes; et il a eu avec cet homme politique une longue entrevue. Il communique à son journal quelques-unes des impressions et des informations qu'il a reçues, au cours de cette conversation:

“ En supposant que tous les Irlandais votent avec le parti radical, écrit-il, le ministère Balfour aurait encore une majorité de 150 voix.

“ Or, cette supposition même ne tient pas debout, me dit sir T. Esmonde: notre devoir de catholiques est clair, et les combinaisons, intérêts et alliances politiques passeront après.”

“ Sans doute, l’accomplissement du devoir ne laissera pas de leur coûter: il s’agira pour les Irlandais de donner l’appui de leurs votes à un parti qui n’a rien cédé de son intransigeance tyrannique devant les revendications les plus légitimes de l’Irlande.

“ Il y a même, dans cette situation, une occasion dont un parti politique habile pourrait se servir pour se fortifier au pouvoir: les conservateurs anglais devraient profiter du vote auquel la conscience va obliger les députés catholiques de l’Irlande pour opérer un virement de bord de leur côté et rendre quelques “justices” de plus au peuple irlandais: l’opposition radicale en serait affaiblie profondément et pour longtemps.

“ L’une de ces concessions serait en première ligne l’Université catholique de Dublin.

“ Il serait à souhaiter que ce devoir et l’opportunité de ce moment fussent surtout compris par les catholiques anglais du parti conservateur. Car ce n’est pas douteux: même parmi ces catholiques, il y a des attitudes obstinément intransigeantes qui expliqueront, sans les excuser, les défaillances qui, au moment du vote, pourraient se produire, peu nombreuses d’ailleurs, dans les rangs des députés irlandais.

“ Mais cela même ne détruira pas pour la suite notre entente essentielle,” me déclarait sir T. Esmonde.”

Nous souhaitons pour eux que les députés irlandais persistent jusqu’au bout dans cette courageuse et méritoire résolution.

Une nouvelle qui a partagé avec le bill d'éducation les honneurs de l'attention publique durant les dernières semaines, ç'a été l'annonce du voyage de M. Chamberlain dans l'Afrique australe. Le 26 octobre, le Colonial Office a publié cette information: "Le roi a approuvé les décisions suivantes: Le secrétaire d'Etat pour les colonies se rendra prochainement dans l'Afrique du Sud pour étudier sur place les problèmes posés par la cessation de la guerre, ainsi que le règlement des affaires dans les nouvelles colonies.

"M. Chamberlain espère avoir l'occasion de conférer avec les représentants de tous les intérêts en cause et d'examiner leurs vues quant à la politique à suivre.

"Il se propose de quitter l'Angleterre vers la fin de novembre; il espère être de retour au commencement de mars.

"Il visitera les colonies du Cap, du Natal, du Fleuve Orange et du Transvaal."

Les journaux ministériels ont célébré avec enthousiasme ce voyage de M. Chamberlain. Ils le considèrent comme un événement important, et ils en attendent d'heureux résultats.

* * *

En France, les choses vont de mal en pis. Le ministère de M. Combes semble pris d'une véritable frénésie sectaire et multiplie les actes de violence et d'iniquité.

L'épiscopat français s'est déterminé à faire une démarche solennelle. Il a adressé aux membres du Sénat et de la Chambre des députés, une pétition en faveur des congrégations qui sollicitent l'autorisation exigée par la loi de M. Waldeck-Rousseau. Soixante-quatorze évêques, sur soixante-dix-neuf actuellement investis de la juridiction épiscopale, ont signé cette pétition, rédigée dans un lan-

gage plein d'élévation et d'éloquence, respirant le plus pur patriotisme, le plus noble et le plus sincère désir de voir régner au sein de la patrie la liberté, la justice, la paix et la concorde! Voici le début de cette pièce mémorable:

“ Messieurs les sénateurs, messieurs les députés,

“ Dans quelques jours, vous allez avoir à vous prononcer sur l'autorisation que sollicitent de vous cinq cents de nos congrégations religieuses. Le pays tout entier, encore ému des incidents douloureux qui l'ont si profondément troublé, attend avec anxiété vos décisions. Elles auront une grande puissance pour calmer les esprits ou les surexciter encore, selon qu'elles seront ou non favorables aux revendications de la liberté. Elles exerceront sur l'avenir de notre pays une influence peut-être décisive; et, rarement des législateurs auront eu devant leurs contemporains et devant la postérité une aussi redoutable responsabilité. En ces graves circonstances, permettez à des évêques et à des citoyens français usant d'un droit que notre Constitution reconnaît à tous, de s'adresser aux représentants du pays, et de plaider devant vous la cause de ces religieux et de ces religieuses, dont le sort est entre vos mains. Nous sommes leurs protecteurs et leurs avocats naturels; et naguère encore, le gouvernement de la République nous demandait de les prendre sous notre juridiction. Nous sommes d'ailleurs des témoins bien placés pour connaître l'esprit qui les anime et pour prévoir les conséquences de votre verdict.”

Les vénérables pétitionnaires démontrent ensuite dans un lumineux exposé, combien les congrégations sont nécessaires au bien-être, à la prospérité, à la grandeur de la France. Ils font entrevoir les perturbations profondes et les maux innombrables qu'entraînerait la tentative d'arracher du sol français les institutions monastiques et con-

gréganistes. Ils font toucher du doigt la faute énorme que l'on commettrait en semant un tel ferment de discorde lorsque le pays a tant besoin d'union :

“ Cette unité morale, disent-ils, que tous les bons Français désirent et dont la France a tant besoin, semblait à une époque encore récente devoir se réaliser. Les hommes qui, par leur talent et leurs actes, ont le plus contribué à la fondation de la République, déclaraient que l'ère des représailles était close ; qu'elle devait désormais s'inspirer de cet esprit généreux et libéral qui convient aux vainqueurs ; qu'elle devait être ouverte à toutes les bonnes volontés. Déjà Léon XIII, le Pontife pacificateur, avait, autant qu'il dépendait de lui, provoqué cette réconciliation. Pour le faire, il lui avait suffi de proclamer, à l'heure opportune, la doctrine traditionnelle du Saint-Siège. Il rappela aux catholiques que l'Eglise, qui, au cours de sa longue et tragique histoire, a connu des jours malheureux sous tous les régimes politiques, n'en proscriit, en principe, aucun. Il leur demanda d'accepter sans arrière-pensée celui que, depuis plus de trente ans, le peuple français en majorité s'est donné à lui-même par ses suffrages réitérés, et qui est devenu le gouvernement national. En proclamant cette vérité, Léon XIII ne sortait pas de ses attributions ; car il résolvait un cas de conscience posé par les événements eux-mêmes. Loin d'exiger en cela que les catholiques abdiquassent leurs justes revendications, il les encourageait au contraire, il indiquait le seul terrain où nous pouvions les faire entendre, et contracter les alliances nécessaires : le terrain constitutionnel. En choisir un autre, c'eût été livrer l'Eglise de France à des représailles d'autant plus redoutables que, pour les justifier, on n'eût pas manqué d'invoquer devant l'opinion publique la nécessité de se défendre contre des ennemis irréconciliables, obstinément rebelles à la volonté du pays. Sous la double influence dont nous venons d'évoquer le souvenir, les ad-

hésions à la République, en se multipliant, réduisirent à une minorité, chaque jour moins importante, l'opposition anticonstitutionnelle. Nous n'avons pas à rappeler ici les événements qui ont ranimé les hostilités; mais nous devons constater que la lutte n'a pas mis en cause l'existence de la République. M. le président de la République constatait naguère que, au cours des dernières élections, elle ne s'était produite presque nulle part en dehors du terrain constitutionnel, et M. Waldeck-Rousseau déclarait que le péril n'existait plus. La République n'a plus rien à craindre, semble-t-il, que de ses excès; et, du jour où ceux qui la représentent et la gouvernent accorderaient la liberté à tous leurs concitoyens, ils la rendraient inattaquable."

Cette citation est bien longue, mais la déclaration qu'elle contient est d'une si haute portée et constitue un si grand enseignement que nous avons tenu à lui laisser toute son ampleur. Voici soixante-quatorze évêques français, virtuellement tout l'épiscopat de ce grand pays, qui proclament que la République est devenue le *gouvernement national*. Voici l'église de France qui, au grand jour d'une pétition adressée aux deux chambres du Parlement, vient faire acte d'adhésion solennelle à la République. C'est un spectacle que le XIXe siècle n'avait pas vu, et auquel on n'aurait pas assisté il y a dix ans. On le voit aujourd'hui; et c'est précisément ce moment que les Combes, les Trouillot, les Vallé et les Chaumié choisissent pour essayer d'étrangler l'Eglise en France!

La pétition des évêques se termine comme suit:

"Le Concordat, qui donna autrefois la paix religieuse à la France, pourrait encore aujourd'hui la lui garder, à la condition qu'il fût loyalement interprété et appliqué. Il reste ouvert, le jour où un gouvernement fort et libéral, fidèle à de glorieuses traditions, entreprendrait de régler,

d'un commun accord avec Rome, la situation des congrégations religieuses en France, les esprits les plus prévenus, s'ils étaient équitables, s'aprecevraient que l'existence de ces instituts et leur légitime épanouissement sont compatibles avec tous les droits de l'Etat, sans qu'il soit nécessaire de leur immoler la liberté.

“Ce sont, dans notre conviction, les conclusions définitives et pacificatrices au conflit qui nous divise. Puissent-elles prévaloir afin de prévenir les luttes indomptables de la conscience que nous devrions soutenir et les réactions violentes qui s'annoncent et que nous voudrions épargner à notre pays! Puissiez-vous, messieurs, avoir l'honneur de poser les prémisses de cette conciliation désirable, en accordant la liberté de la vie sociale à un si grand nombre de vos concitoyens qui l'attendent de votre justice et de votre prévoyance.”

A un certain point de vue, ce document est certainement l'acte le plus considérable que l'épiscopat français ait fait depuis un demi-siècle.

Cinq évêques seulement ne l'ont pas signé. Ce sont: Mgr Fuzet, archevêque de Rouen; Mgr Le Nordez, évêque de Dijon; Mgr LeCamus, évêque de La Rochelle; Mgr Lacroix, évêque de Tarentaise; et Mgr Geay, évêque de Lavaur. Mais ils se sont abstenus simplement pour des raisons de forme ou d'opportunité. On peut donc affirmer que les évêques de France sont unanimes, quant au fond de la pétition.

Maintenant, de quelle manière cette démarche si digne, si pondérée, si parfaitement conforme au droit commun, a-t-elle été accueillie par les Jacobins qui détiennent le pouvoir? Elle a été accueillie par une explosion de fureur. Comment! les évêques français osent se servir du droit de pétitionnement, ouvert à tous les citoyens français! Quel intolérable scandale! Quelle audacieuse agression! Le *Moniteur* du radicalisme, *la Lanterne*, écume de rage:

“Le gouvernement peut sévir, rugit-il. Il peut poursuivre les évêques en révolte devant les tribunaux ordinaires, pour s'être rendus coupables de coalition de fonctionnaires et de critiques contre l'autorité publique. Mais ces tribunaux ne manqueraient pas de s'incliner sous les crosses et d'absoudre les rebelles. Fera-t-il usage du moins du sabre de bois dont le Concordat l'a armé? A quoi bon?

“Il lui reste la suppression de traitement, la seule peine dont il dispose. Nous comptons bien qu'il l'appliquera.

“Mais c'est à la majorité républicaine surtout que nous voudrions faire entendre raison.

“Est-ce que les républicains ne sont pas las d'enrichir leurs plus violents adversaires? Est-ce qu'ils vont, après une pareille manifestation, maintenir le budget des cultes? Est-ce que le Concordat, déchiré par les mains de ceux-là mêmes qui en profitent, va survivre longtemps à la révolte en masse du clergé? Est-ce que la république va se décider à se défendre?

“La lettre des évêques ne devrait comporter que deux réponses: ou l'application des lois dans leur stricte sévérité, c'est-à-dire les évêques en prison; ou la dénonciation du pacte scélérat de 1801 et le vote, dès cette session, de la séparation des Eglises et de l'Etat et de la suppression du budget des cultes.

“Nous attendons un acte d'énergie d'où qu'il vienne.”

Voilà les sentiments, voilà le style de cette presse qui rappelle les sombres jours du *Père Duchesne*.

Mais, nous dira-t-on, ce sont là des élucubrations de journalistes hydrophobes; le gouvernement, conscient de sa responsabilité et tenu au moins à une certaine correction de forme, aura pris une autre attitude! Le gouvernement?... Il est au diapason de sa majorité et de sa presse. Et il a déferé pour abus les soixante-quatorze évêques au Conseil d'Etat. Oui, cela se passe en France! Les évêques ont usé purement et simplement d'un droit qui appartient

au plus humble des citoyens, le droit de pétition, solennellement inscrit à l'article XXXII de la fameuse déclaration de Droits de l'homme dont voici le texte: "Le droit de présenter des pétitions aux représentants de l'autorité publique ne peut en aucun cas être interdit, suspendu ni limité." Et depuis 1790, tous les régimes ont, sous une forme ou sous une autre, reconnu et respecté cette liberté de pétitionnement. Citoyens français, vivant comme tous les autres sous l'empire et sous la protection des constitutions et des lois, les évêques de France ont adressé au parlement une pétition respectueuse dans son objet, admirablement mesurée dans sa forme, et contenant une grave et significative déclaration de loyauté envers le régime établi. Eh bien, comment le gouvernement répond-il à cet acte si pacifique et si évidemment constitutionnel? Il traîne devant ses tribunaux ces soixante-quatorze évêques, ces soixante-quatorze éminents dignitaires qui forment certainement le corps le plus illustre et le plus auguste de la nation. Il leur dit virtuellement: "vous avez fait ce que notre chère et immortelle *Déclaration*, ce que notre constitution républicaine vous donnait le droit de faire; pour vous punir d'une si criminelle audace nous allons vous poursuivre comme des malfaiteurs." Voilà comment le jacobinisme triomphant respecte la liberté, la justice et le sens commun!

En réponse à la mise en demeure de se défendre devant le Conseil d'Etat, Mgr Touchet, évêque d'Orléans, a rédigé un mémoire qui est un chef-d'œuvre de discussion, d'argumentation et de verve. L'éloquent prélat pulvérise l'accusation d'abus portée par M. Combes contre lui et ses collègues. Il démontre que ni lui ni ses collègues n'ont violé la loi. Sa dialectique est absolument irrésistible et son raisonnement basé sur les textes législatifs est irréfutable. Après avoir lu ce factum on reste convaincu que, même au point de vue le plus étroitement légal, les évêques ne peuvent être décrétés d'abus.

Le Conseil d'Etat va-t-il passer outre et condamner l'épiscopat? S'il le fait, — et il en est bien capable, — il prouvera une fois de plus qu'il rend des services et non pas des arrêts, il s'enfoncera d'un nouveau cran dans le servilisme et le discrédit.

Outre les poursuites pour abus, le gouvernement jacobin a d'autres armes contre le clergé de France. Il a, par exemple, les suppressions de traitement et il s'en sert avec un rare impudeur. La plus récente victime de ce brigandage officiel a été un prince de l'Eglise, Son Eminence le cardinal Perraud, évêque d'Autun. Dans un discours prononcé à Orléans, lors des fêtes du centenaire de Mgr Dupanloup, il avait cité un mot de cet illustre prélat, qui, en 1867, signalait à Augustin Cochin l'action des loges maçonniques qu'il appelait un "ministère de la dépravation des esprits." "Après trente-cinq ans écoulés, a ajouté le cardinal, quelle douleur de constater que ce "ministère de dépravation" est toujours à l'œuvre autour de nous; et qu'il travaille sans relâche à déchristianiser notre pays, en essayant de masquer tous ses attentats contre nos consciences chrétiennes sous le beau nom de liberté." M. Combes a pris pour son cabinet cette expression de "ministère de dépravation." Le cardinal Perraud avait aussi prononcé ces paroles: "Quant à ceux qui "empiètent sur les droits d'autrui", ce qui, suivant l'auteur de l'histoire des Girondins, est "pure tyrannie", il n'est pas nécessaire de montrer où ils sont. Leurs récents exploits les désignent suffisamment à l'attention, je veux dire à l'indignation des amis de la liberté." M. Combes a trouvé là un autre sujet de plainte. Il a demandé des explications à l'orateur. Celui-ci a répondu qu'il avait dit ce qu'il voulait dire, et qu'il n'avait rien à y changer. Alors le gouvernement a frappé le cardinal en lui supprimant son traitement.

"Exaspérée jusqu'à la rage et surtout par la folie des grandeurs, la haine sectaire aboutit à la démence, écrit à ce propos l'*Univers*.

“ M. Combes en est là.

“ La suppression du traitement de Son Eminence le cardinal Perraud est, certes, une rare insolence et une criante iniquité; mais c'est, encore plus, une prodigieuse extravagance.

“ Nous avons démontré cent fois que le gouvernement commet un vol, en gardant pour lui ce qu'il doit au clergé. Le clergé ne reçoit pas un traitement, mais une indemnité: indemnité deux fois sacrée, puisqu'elle est le paiement d'une dette nationale et le résultat d'un engagement formel. Au surplus, cette indemnité fût-elle un traitement, le gouvernement n'aurait pas encore le droit d'en décider, *motu proprio*, sans examen, sans interrogatoire et sans jugement la suppression; car la suppression du traitement est une lourde amende et le pouvoir exécutif n'est pas qualifié pour infliger des amendes aux citoyens français.

“ Dans la suppression du traitement de l'éminent évêque d'Autun, ce faisceau d'injustices est encore aggravé par l'inanité ou l'insanité du prétexte.”

Immédiatement un groupe de catholiques du diocèse d'Autun a organisé une souscription pour remplacer le traitement volé par MM. Combes et Cie.

Ces exécuteurs des hautes œuvres maçonniques mettent leur gloire à aller plus loin qu'aucun de leurs prédécesseurs dans la voie de la persécution et de la tyrannie. Ils s'apprêtent à repousser la plupart des demandes d'autorisation déposées par les congrégations. Et ils viennent de soumettre un projet de loi destiné à abroger la loi Falloux et à supprimer la liberté de l'enseignement. De son côté, un des chefs du parti radical, l'austère M. Brisson, a préparé un projet qui pousse encore plus avant dans l'arbitraire et l'anticléricisme. En voici quelques articles:

“ Art. 3. — Dans les établissements de tout ordre, l'ad-

ministration, la direction et l'enseignement sont exclusivement confiés à un personnel laïque.

“ Art. 4. — Aucun membre du clergé régulier ou séculier, ou y ayant appartenu ne pourra être admis dans un établissement d'enseignement.

“ Il en sera de même de toute personne ayant fait ses études dans un établissement administré, dirigé ou inspiré par les personnes désignées au paragraphe précédent.

“ Sera considéré comme établissement d'enseignement, et par conséquent soumis aux dispositions qui précèdent, toute institution qui, sous le nom de pension ou autre, réunirait des enfants ou des jeunes gens destinés à suivre les cours de l'enseignement public.

“ Art. 5. — Les directeurs devront être nommés et les professeurs ou instituteurs agréés par l'autorité publique. Ils seront révocables.”

Etant donné l'esprit de la chambre, il est plus que probable que les principales dispositions du projet Brisson seront greffées sur celles du projet ministériel, de manière à ce que la loi future soit aussi scélérate et aussi monstrueuse que possible.

Ainsi donc, d'ici à quelques semaines, un parlement sectaire aura porté le dernier coup à l'enseignement secondaire libre, dont les assises avaient été posées en 1850. Et la troisième République aura détruit ce que la deuxième République avait fondé.

* * *

Les élections générales pour le Congrès ont eu lieu le 4 novembre aux Etats-Unis. La lutte a été très active et très ardente. Les républicains ont conservé la majorité, quoique cette majorité ait été réduite. La bataille a été particulièrement acharnée dans l'Etat de New-York. Les républicains avaient triomphé dans cet Etat, aux dernières

élections par une forte majorité! Ils ont encore réussi à élire cette fois le gouverneur Odell, mais par 12,000 voix seulement.

Voici les Etats remportés par le parti républicain: Californie, Connecticut, Idaho, Illinois, Indiana, Iowa, Kansas, Maine, Maryland, Massachusetts, Michigan, Minnesota, Montana, Nebraska, New-Hampshire, New-Jersey, New-York, Dakota-Nord, Ohio, Oregon, Pennsylvanie, Dakota-Sud, Utah, Vermont, Washington, Virginie Occidentale, Wisconsin, Wyoming. Les démocrates ont eu la majorité dans les Etats suivants: Alabama, Arkansas, Colorado, Delaware, Floride, Géorgie, Kentucky, Louisiane, Mississippi, Missouri, Néveda, Caroline du Nord, Caroline du Sud, Tennessee, Texas, Virginie. En résumé les républicains auraient élu 307 membres de la chambre des représentants, et les démocrates n'en auraient élu que 278. Ce qui assurerait aux premiers une majorité de 25 voix. On prétend maintenant que M. Roosevelt pourra facilement se faire élire à la suprême magistrature, lors des prochaines élections présidentielles.

* * *

Au moment où nous livrions à l'imprimeur les feuillets de notre dernière chronique, le remplaçant de M. Tarte dans le cabinet fédéral n'était pas encore choisi. Les chances semblaient être alors en faveur de M. Brodeur, l'orateur de la chambre des Communes. Cependant c'est M. Préfontaine qui a été appelé. Il a prêté serment comme membre du Conseil Privé lundi le 10 novembre. Mais il n'a pas été placé à la tête du département des Travaux Publics, que dirigeait M. Tarte. C'est le portefeuille de la Marine et des Pêcheries qu'on lui a donné, et M. Sutherland est devenu ministre des Travaux Publics. Seulement il est question de détacher certaines branches de ce dernier département au bénéfice de celui de la Marine.

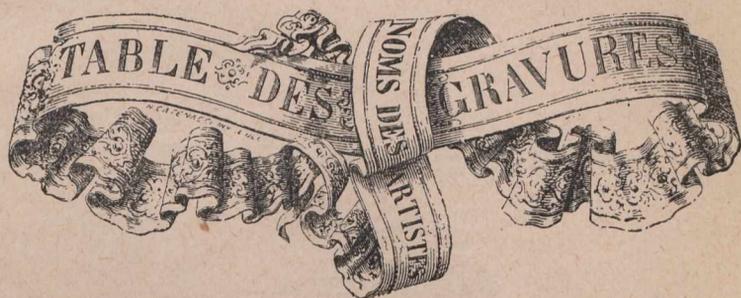
M. Préfontaine est né en 1850. Il fut reçu avocat en 1873, et épousa en 1876 Mademoiselle Rolland, fille de feu le sénateur Rolland. Il représenta le comté de Chambly dans la législature de Québec, de 1875 à 1878. Battu aux élections générales en cette dernière année, il fut réélu en 1879, après avoir fait annuler l'élection de son adversaire. En 1881 il perdit son mandat. Mais en 1886 il se fit élire dans le même comté pour la chambre des Communes, et il le représenta jusqu'aux élections générales de 1900 où il brigua avec succès les suffrages des électeurs de Maisonneuve. Il a siégé au Conseil de Ville de Montréal pendant un grand nombre d'années, et a été maire de cette grande cité pendant quatre ans, de 1898 à 1902. M. Préfontaine représentait en chambre deux comtés, Maisonneuve et Terrebonne. Il n'avait pu encore opter pour l'un des deux, vu que le mandat de Terrebonne lui était contesté devant les tribunaux. Mais d'après la constitution, son acceptation d'une portefeuille rend ces deux sièges vacants. Il va se porter candidat à Maisonneuve.

Après avoir terminé ses arrangements ministériels, le premier ministre, sir Wilfrid Laurier, est parti pour Hot Springs, dans la Virginie. Sa santé laisse à désirer et ses médecins lui ont conseillé d'aller faire une cure en cet endroit.

Thomas Chapais.

Québec, 20 novembre 1902.





GRAVURES ARTISTIQUES.

	PAGES
Une fleur des bruyères, par H. Schwezen	4
Sainte Catherine portée par les anges, par H. Mücke	82
Jeanne d'Arc, par Wm Kaulback.....	162
Madone, par F. Ittenback.....	242
Marguerite, par Wm Kaulback.....	322
La mort d'Elisabeth, par Wm Kaulback.....	434

GRAVURES D'ILLUSTRATION.

Groupe de fruits et fleurs.....	2
Mgr François Laval-Montmorency (portrait).....	6
Le colonel est souffrant.....	53
Laisse-moi donc tranquille.....	60
Allons, tyran, donne.....	127
Alexis les regarda s'éloigner d'un œil d'envie.....	132
Pouvons-nous voir le colonel de Champacé ?.....	198
Mlle de Champaiche.....	202
Mais Alexis, épiant son cousin.....	263
Brigitte causait avec la fermière.....	266
Le comte Césaire fit les honneurs d'un lunch.....	280
Avez-vous quelque comission pour les Champacé ?.....	282
Vous pensez à autre chose qu'à votre jeu.....	382
Un soir qu'il revenait avec Césaire.....	384
Il souffrit alors plus qu'en toute sa vie.....	391
Relevez-vous, monsieur d'Erizel	448
La jeune bonne l'accueillit avec un visage bonleversé.....	460

TABLE DES MATIERES

Du Tome XLIIe.

	PAGES
Anglais et nous (les), par Edmond de Nevers.....	11
A travers les faits et les œuvres, par Thos Chapais...66, 143, 222, 304, 413, 543	
A travers les livres et les revues, par A. L.....	160, 238, 318, 432
Anniversaire à célébrer (un), par l'abbé Elie-J. Auclair.....	243
A nos lecteurs.....	323
Autrefois et aujourd'hui, par Alponse Gagnon.....	326
Astres (les), poésie, par l'abbé J. Merlent.....	399
Belle page de l'histoire d'Yyamachiche (une), par M. l'abbé Denis Gérin..	435
Charles Lesieur et la fondation d'Yyamachiche, par F. L.-Desaulniers...85, 254	
	340, 502
Canadiens aux Etats-Unis (les), par J.-L.-K. Laflamme.....	137, 211, 294, 400
Dieu et l'âme, par l'abbé Leleu.....	51
Désillusion, nouvelle illustrée, par Mary Floran (<i>suite et fin</i>).....	53, 119, 185
	263, 377, 443
Enfants (les), par J.-B. Lagacé.....	7
Etudes sur les Etats-Unis, par M. Edmond de Nevers.....	465
Evolution économique dans la Province de Québec, par Errol Bouchette	
.....	94, 166
Grand rêve, poésie, par l'abbé J. Merlent.....	368
Hurons de Lorette (les), par l'abbé Lindsay.....	44
Hôpital général de St-Boniface de la Rivière-Rouge (l'), (<i>suite et fin</i>), par	
***.....	62, 133, 369, 506
Hon. M. Joseph Royal (l'), par l'abbé G. Dugas.....	289
Lazarre, par ***.....	259
Notre langue, poésie, par Wm Chapman.....	411
Quelques ouvrages récents sur l'art et les artistes, par Alphonse Leclaire... 163	
Ruskin et la femme, par A. Hue.....	346
Soir près de Cristophe Colomb (un), poésie, par l'abbé J. Merlent.....	41
Sainte Catherine d'Alexandrie, par Alphonse Leclaire.....	83
Vieux péché, par J.-B. Lagacé.....	523

